PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

DEC 14 1937

REVUE DE PARIS

1er DÉCEMBRE 1937

MAURICE BARRÈS	*Mes Cahiers (1914).* — I. . . .	481
GEORGES OUDARD	*Retour d'Espagne*	504
Mme St-RENÉ TAILLANDIER	*Madame de Sévigné chez Elle.*	528
JACQUES ROUVIER	*La France se ruine*	561
ARMAND LUNEL	*Jérusalem à Carpentras.* — Fin.	583
ROLAND DE MARÈS	*Le Problème belge*	610
ANTONIO ESPINA	*Luis Candelas*.	621
CONSTANTIN PHOTIADÈS	*La Musique à l'Exposition* . . .	641
ROBERT DE SMET	*Le Théâtre en Angleterre* . . .	658
FRANÇOIS LEUWEN	*Automne politique*	675
MARCEL THIÉBAUT	*Trois Romanciers étrangers* . .	685
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris et d'ailleurs* .	701

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE *NUMÉRO 23*

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

HASSAN

PAR LOUIS FRANCIS

•

LE CORSAIRE

PAR MARCEL ACHARD

•

VISITE AUX MUSULMANS D'EUROPE

PAR ANDRE THÉRIVE

•

LES FRÈRES ENNEMIS

PAR JEAN DE LA VARENDE

•

PRIÈRE AU SOLEIL LEVANT

PAR ERSKINE CALDWELL

•

MÉMOIRES INÉDITS DE M. DE LAJARD

Ministre de la Guerre de Louis XVI

MES CAHIERS

CAHIER XXXVIII

(FRAGMENTS)

(Commencé à Paris le 6 juillet 1914.)

Orient. — Un voyage, c'est trois voyages, trois étapes de la pensée. C'est d'abord ce qu'on a désiré, pressenti et malgré soi, avant le départ, appelé. C'est sur place les choses vues. Et puis, c'est après le retour ce que nous retenons, ce qui vraiment est demeuré en nous d'une telle expérience. Trois voyages, vous dis-je, à l'avance et par anticipation, — sur place, à l'épreuve des faits, — et puis ce qui ne meurt pas et continue de fructifier en nous. Or me voici rentré à Paris. Qu'est-ce que je rapporte d'Asie ?[1]

J'ai beaucoup admiré ces diversités de races et de religions. Mais quel chaos ! Comment ces fanatismes confessionnels pourront-ils jamais s'engrener ? Où ces peuples orientaux trouveront-ils ce petit peu d'unité indispensable pour qu'il y ait organisation et régime stable ? Qu'imagine-t-on qu'ils aient en commun qui les pousse du même pas dans une voie féconde ? C'est le problème pour les Turcs, c'est le problème pour la Syrie arabe. Il s'agit pour les Turcs et

1. Au début de juillet 1914, Maurice Barrès revenait d'un voyage de trois mois en Orient. Abordant la Syrie par Beyrouth, il avait parcouru longuement la Syrie et le Liban, poussant jusqu'à l'Euphrate, traversant le Taurus pour rentrer en Europe par Constantinople. Les notes rapportées de ce voyage devaient rester inemployées pendant la guerre, mais aussitôt après Maurice Barrès publiait coup sur coup *Un Jardin sur l'Oronte*, *Une Enquête aux Pays du Levant* et *Faut-il autoriser les congrégations ?*

pour les Arabes d'être une nation et non plus seulement des religions. C'est peut-être la question de l'Orient.

Je n'ai pas une minute d'hésitation. La solution, les Syriens me l'ont tous donnée. Partout j'ai entendu — à grands cris et avec quel accent pressant — le mot décisif : « Donnez-nous des écoles. » Partout l'Asie, que je connais, réclame ardemment l'enseignement de l'Occident. Chacun d'eux a son cri, car ils sont divisés ; mais tous, en outre, ont cet appel.

Cet appel ne doit pas être enregistré simplement à la gloire de nos congrégations. Il est d'un sens autrement profond et général. Il nous donne une vue sur l'orientation que peut prendre l'Asie. Qu'elle doive nuancer les apports de l'Occident, les repenser, les orientaliser, ah ! certes.

Il faudra que nous ayons une politique de Syrie, que nous donnions aux gens de Syrie des idées qui leur plaisent, des idées-forces qui entrent par leur propre vertu dans les esprits. Ce qui fait notre faiblesse en Syrie, ce serait que nous y fussions uniquement des Français de France. Il faut donner aux Syriens l'impression que nous avons une forme d'esprit qui leur est supérieure, qui nous permet de les comprendre parfaitement, de saisir leur inquiétude, de comprendre leurs faiblesses, qui nous permet de leur donner les conseils du cœur et de l'esprit. Il nous faut des Français qui connaissent bien cette civilisation, cette machinerie, leurs vibrations, leurs émotions, et puis en même temps, une culture française qui est surtout faite d'un très grand équilibre.

Il faudra replacer tout cela dans le domaine de l'action journalière, non pas dans le domaine du cabinet et de l'étude, mais dans la construction sociale et dans le domaine des nécessités de la vie pratique.

Les prêtres. — J'ai vu en Orient les prêtres français, ces poètes. Tandis que nous autres, écrivains et inventeurs de poésie, nous passons nos vies de telle sorte que le mieux qu'il en puisse advenir c'est qu'elles paraissent faites à peu près de la même étoffe que nos songes, eux ils s'engouffrent corps et âmes dans les fondations de leurs grandes tâches immortelles. Chacun de ces anonymes est une syllabe des

strophes que l'Occident dit à l'Orient, une vague même du fleuve que l'Église jette sur ces vieilles terres pour les rafraîchir. Ils apportent leurs bras, leur cerveau, leur amour et se donnent sans compter jusqu'à la mort. Pourquoi? Par zèle pour une œuvre qu'il s'agit de continuer et pour leur propre salut, pour achever un premier poème, une certaine Asie et pour se placer dans un second poème plus beau, le Paradis. Comme je les aime quand ils travaillent à ces deux poèmes hors de pair!

8 juillet. — *Vous voulez que je vous dise ce que j'ai vu de plus beau d'Alexandrie à Constantinople, par cette longue route d'Asie, dont hier encore je suivais les étapes; vous voulez que je vous présente immédiatement, au débarquer, les émotions les plus fortes que j'ai trouvées dans le Liban, dans Damas, dans Homs, Hama, Alep, sur l'Euphrate, dans Antioche, Alexandrette, Adana, Tarsous, à travers le Taurus, sur toute la ligne d'Anatolie, de Konia à Eschi-Chehir, Ismit et jusqu'au Bosphore. C'est un riche trésor que je rapporte de ces terres fameuses, et je serais bien empêché d'étaler devant vous toutes mes richesses. Mais s'il faut choisir, je n'hésite pas un instant : ce dont je demeure ému par-dessus tout, c'est d'avoir vu, à chaque pas, dans ces villes chargées d'histoire, de poésie et de merveilles qui ne parvenaient pas à accaparer mon imagination, des maisons parfois bien pauvres où le drapeau tricolore flottait en l'honneur du visiteur français, et où des fils et des femmes de notre sang distribuent à des Orientaux de toutes les nationalités les bienfaits de la charité et de la raison, c'est-à-dire tous les trésors de la civilisation occidentale.*

A chacune de mes étapes, j'ai vu les sœurs de charité couvrir d'honneur les femmes françaises en soignant les vieillards et en recueillant les orphelins; j'ai vu la puissante Faculté française de Médecine de Beyrouth qui couvre tout l'Orient de médecins et de pharmaciens formés selon le génie de la science française et qui demain va être complétée par une Faculté de Droit; j'ai vu, d'Alexandrie à Beyrouth, les deux créations de la mission laïque; j'ai vu les écoles de l'Alliance israélite; j'ai vu, jusque dans les bourgades les plus isolées, des écoles payantes et gratuites, offrant même aux enfants plus pauvres

le repas de midi, où des maîtres français, capucins, dominicains, carmes, franciscains, assomptionnistes, maristes, lazaristes, frères de la doctrine chrétienne et des religieuses de tous les ordres enseignent des petits Maronites, Grecs, Arméniens, Israélites, Arabes, Turcs, qui, sans perdre leurs vertus propres, sans rogner les caractères de leur race et de leur famille, me disaient, me répétaient à satiété : « Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France. »

Quel Français, de quelque philosophie, de quelque politique qu'il se réclame, pourrait demeurer insensible devant cette clientèle de malheureux soutenus par de nobles filles de chez nous, et devant cent mille enfants dont le visage s'illumine au seul nom de notre pays et pour qui la France est quelque chose comme le paradis terrestre? Ils parlent le français, ces petits Orientaux, ils s'assimilent avec notre langage, nos sentiments, ils nous aiment et, ne l'oubliez pas, ils sont tout prêts à entendre, une fois devenus grands, les propositions des commis-voyageurs de nos industries.

Je suis sûr d'avoir été votre interprète quand je disais à ces petites sœurs des pauvres, à ces professeurs laïques ou religieux : « Merci, mes sœurs, merci, messieurs, merci, mes frères : je suis venu pour vous saluer au milieu de vos œuvres, pour remercier ces enfants et leurs parents qui ont confiance dans le génie éducateur de la France, et pour exprimer la reconnaissance et le respect des patriotes français. » J'ajoutais : « Vous êtes parmi les plus beaux soldats de la France. Il y a quarante ans, nous avons subi une diminution territoriale injuste et momentanée. Grâce à vous, depuis ce temps, nous avons bénéficié d'un accroissement de notre domaine moral. Honneur à vous qui êtes des conquérants d'âmes ! »

Ainsi je parlais devant les élèves groupés sous les deux drapeaux ottomans et français et qui encadraient mes paroles de leurs vivats pour notre patrie et du double chant de l'hymne turc et de la Marseillaise. *Et puis, les professeurs et moi, nous allions au parloir. On servait ces inévitables agréments de toute conversation là-bas, le café et les cigarettes, et nous causions. Que me disaient-ils, ces exilés? Mille choses pleines d'abnégation et que je répéterai un jour. Mais je vais tout droit à la plainte tragique qu'il nous faut recueillir et méditer, et répan-*

dre dans toute la France, et qui nous trace notre devoir :

— Vous admirez notre œuvre, eh bien! dès maintenant elle est frappée à mort.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, nous autres Français, qui peuplions toutes ces maisons, nous sommes empêchés par la loi de 1901 de nous recruter en France et que, au fur et à mesure que nous mourons, nous sommes remplacés par des Belges, des Hollandais, des Espagnols, des Autrichiens, des Italiens, voire des Allemands.

Voilà la situation, messieurs, qu'il nous faut sans lassitude dénoncer à tous les échos de l'opinion publique. En Orient, le personnel français des ordres enseignants et hospitaliers se détruit avec une effroyable rapidité, et notre loi met les congrégations quasi dans l'impossibilité de se recruter sur notre sol.

Est-ce à dire que ces maisons d'enseignement ou de charité vont disparaître? Non pas. Elles dureront. Mais créées avec l'argent de la France et par l'effort de nos compatriotes, pour l'honneur et le profit de notre patrie, elles cesseront d'être françaises. Là où battait le cœur de la France, où flottait le drapeau tricolore, d'autres que nous, nos rivaux en tête, s'installeront et travailleront pour eux, contre nous, avec les instruments que nous avons forgés.

Allons-nous accepter ce désastre? Votre déclaration si nette, mon cher Barthou, que nous venons de recueillir avec empressement, les discours de Georges Leygues, de Denys Cochin, de Francis Deloncle à la Chambre, le rapport de Louis Marin sur le budget des Affaires étrangères, le voyage d'études de Maurice Pernot, publié par les soins du Comité des intérêts français en Orient, les enquêtes menées par les grands journaux, par Paul Parsy dans l'Écho de Paris, *par* la Croix, *par* le Temps, *les cris d'alarme de tout notre corps consulaire prouvent que l'intérêt national peut nous grouper pour que, tous, nous fassions front contre ce péril de mort.*

La route est claire, le but bien en vue. Il s'agit d'obtenir l'ouverture de noviciats sur le sol français afin que cette armée française d'éducateurs, continuant à se recruter et à se former au milieu de nous tous, soit en mesure de maintenir là-bas, sous le drapeau tricolore, les postes de la civilisation.

Aurons-nous des contradicteurs? Aucun parmi les Français

qui connaissent l'Orient. Si quelque malheureux, égaré par le fanatisme antireligieux, souhaite de détruire à cause de leurs robes ces apôtres de la France, qu'il se renseigne d'abord. On a bien le droit de le lui demander. Qu'il aille, je l'en supplie, se promener là-bas, et quand il aura vu la tâche immense accomplie par ces propagateurs de notre langue, quand il aura vu de quel respect les Turcs entourent nos religieuses, il refusera de se dégrader et saluera la grandeur morale ; il se joindra à nous pour empêcher le suicide de la France en Asie.

Dans mes deux derniers jours de Turquie, la colonie française de Constantinople m'a fait un accueil dont j'ai été profondément touché, m'offrant un vin d'honneur et puis un déjeuner, sous la présidence de M. l'ambassadeur de France. Là, j'ai proposé à nos compatriotes l'idée d'une pétition. « Je suis prêt, leur disais-je, à être l'un de vos interprètes auprès de l'opinion publique. Mais c'est à vous tous, Français résidant en Turquie, à vous tous, de toutes religions, de tous partis politiques, sans préoccupation confessionnelle, sans intention de polémique, de vous réunir pour exposer la situation à la mère-patrie. Les congrégations enseignantes françaises rendent à la propagation de la langue des services dont les Français, qu'ils résident dans le pays ou qu'ils soient engagés dans ses affaires, sont les bénéficiaires en même temps que les témoins. Dans leurs écoles, répandues sur toute la surface de l'empire, sur des points que les œuvres laïques ne peuvent pas atteindre, dans des conditions de bon marché que les œuvres laïques ne sauraient égaler, les congrégations enseignent notre langue à quatre-vingt mille enfants de toutes les classes et de toutes les nationalités. Elles le font pour le bien de la France et de l'empire ottoman ; elles nous rendent un service moral et économique de premier ordre ; elles assurent le prestige de notre esprit ; elles créent une clientèle à notre industrie ; elles fournissent des collaborateurs à nos entreprises. Les laisserez-vous périr ? Dépassons l'empire ottoman. Du Danube à l'Euphrate, signez une pétition unanime. Faites appel au bon sens patriotique de notre gouvernement et de nos parlementaires. Demandez-leur d'autoriser, au point de vue national, en vue des œuvres écolières et hospitalières d'Orient, le recrutement et la formation en France de ces propagateurs de notre langue et de notre

influence, et de ne pas nous désarmer dans la lutte des nations. »

Cette proposition a rencontré l'adhésion de tous ceux qui m'écoutaient. Et mon premier soin va être de mettre en marche ce pétitionnement.

Tel est, messieurs, le premier résultat que je crois pouvoir attendre de mon voyage. Je vous remercie de m'avoir permis, par votre invitation, de vous soumettre ce projet d'action. Que ce jeune et brillant Comité de l'Orient, *où des Français et des Orientaux sont groupés pour coordonner et servir les intérêts de leurs diverses nationalités, où des députés français des partis les plus variés collaborent, sans autre préoccupation que l'intérêt national, sous la présidence de l'homme d'État qui, lui, avec une ténacité, une éloquence et un courage reconnus partout, a su mieux armer la France, ait voulu me faire cet accueil dont je suis profondément touché et honoré, quel gage de succès ! Tout naturellement, ma pensée est encore attachée à la rive d'Asie qu'elle a quittée, il y a huit jours à peine. Elle se tourne ce soir vers tous ceux, Français ou sujets de l'empire ottoman, qui m'ont prodigué là-bas des témoignages inoubliables, simplement parce que je venais de France pour servir la cause de la civilisation. Ces nobles gens qui hier, d'Alexandrie à Beyrouth et à Constantinople, me confiaient la mission dont je viens de vous tracer les grandes lignes, apprendront comme une promesse de victoire que, dès la première heure, ils ont trouvé pour garants auprès de l'opinion publique les hommes éminents et les femmes de cœur groupés autour de cette table par les soins du* Comité de l'Orient[1].

*
* *

La Ligue des Patriotes[2]. — Il n'est pas dans la tradition de la Ligue des Patriotes qu'on y fasse des théories, de la doc-

1. Discours prononcé au banquet du *Comité de l'Orient*, présidé par Louis Barthou. Voir *Une Enquête aux pays du Levant*, t. II, p. 177-178. *Faut-il autoriser les congrégations?* et *la Leçon d'un voyage en Orient*, *Écho de Paris*, 9 juillet 1914.

2. Le 12 juillet 1914, la Ligue des Patriotes, suivant le vœu exprimé par Paul Déroulède à son lit de mort, élit Maurice Barrès pour président, dans une acclamation unanime.

Voir *la Ligue des Patriotes choisit un successeur à Déroulède* (discours de Maurice Barrès), *Écho de Paris*, 13 juillet 1914, article inséré dans la *Chronique de la Grande Guerre*, t. I, *le Prologue du drame*, p. 88 à 90.

trine. Elle entraînera ses membres en pleine activité. Des fêtes, des pèlerinages, c'est le monde du sentiment, et des campagnes sur des faits ; nous irons au secours de ce qui chancelle, nous aimerons, nous détesterons, nous serons intensément français. Nous enrichirons notre qualité de Français (tandis qu'il y en a tels qui la diminuent) en connaissant et aimant les forces françaises.

Dépérissement, étiolement dans les cœurs de la vitalité française.

Trop de pauvreté, trop de maigreur dans nos sentiments patriotiques, si vifs qu'ils soient. Leur donner plus de richesse, plus d'amplitude. Que ce ne soit pas une foi desséchée, indifférente, inerte.

La Ligue n'agit pas dans le monde de l'idée, mais dans le monde de la passion.

*
* *

Jaurès assassiné. — Je suis allé dès le matin chez lui, porter une lettre à sa fille[1]. Une cité de villas à Passy, quelques agents à la grille de cette cité. Je vais à la maison, une petite maison, un jardinet de deux mètres devant, où se tiennent deux militants. Je monte quatre marches et j'entre dans un couloir au fond duquel il y a l'escalier ; sur les deux côtés, deux portes, sans doute le salon et la salle à manger. Dans cet étroit couloir, une table avec les feuilles où je m'inscris. Dans la pièce gauche toute ouverte, Léon Blum. Je lui serre la main, je lui tends ma lettre. « Vous pouvez la remettre à elle-même. » Elle est dans le salon, dénudé, un parloir. Une superbe jeune femme, exactement une statue de la place de la Concorde. Je lui dis que j'aimais son père, que j'avais toujours souffert de devoir être séparé de lui. Elle est calme, naturellement noble et de figure très humaine et sympathique. On m'offre de monter voir Jaurès. J'accepte avec empressement, et je vois que je fais plaisir. C'est dans une

1. Dans la soirée du 31 juillet 1914, la veille de la mobilisation générale (affichée dans Paris le 1er août), Jaurès fut tué à coups de revolver, à dix heures du soir, dans un café de la rue Montmartre, et expira une demi-heure après.

Voir *la mort de Jaurès*, *Chronique de la Grande Guerre*, t. I, p. 92 et *Une Enquête aux pays du Levant*, t. II, p. 177 et suiv.

chambre à coucher au-dessus du « parloir », où il y a deux lits tout pareils en noyer. Jaurès est là. On ne voit que sa figure. Le drap va jusqu'au menton, recouvrant les bras. La ouate enveloppe tous les cheveux.

Il est exsangue et sauf cela, pareil.

Debout, Sembat et Lauche. Je leur répète mes sentiments. Ils les connaissent, me disent-ils.

Sembat. — Julia m'a dit, Barrès, que, hier à la Chambre, vous aviez prévu le drame.

Moi. — C'est vrai. Mais j'attendais l'attentat de vos coreligionnaires plus exaltés.

Sembat. — Il était tellement aimé.

Je parle de son rayonnement, de sa générosité d'esprit, de sa jeunesse d'esprit.

Sembat. — Quel plaisir il avait à admirer ! L'autre jour, au congrès de Bruxelles, j'étais avec ma femme. Il me dit : « Nous ne pouvons pas quitter Bruxelles sans entrer au musée de peinture. Il est onze heures, il y a un wagon-restaurant dans le train. Allons. »

Et, pendant plus d'une heure, il allait dans le musée, parlant haut, comprenant tout, animant tout, merveilleux.

Nous parlons de l'assassinat.

— C'est Jacques Clément, dit Sembat.

Et l'un et l'autre acceptent l'idée de démence. L'individu rudimentaire.

L'hôtesse (ils l'appellent par son nom) dit à Jaurès : « Voyez donc, monsieur Jaurès, quelle curiosité vous excitez ce soir plus encore que d'habitude. On entre pour vous regarder. »

C'était l'assassin.

Nous nous taisons un long moment en regardant Jaurès. Je serre les mains des deux députés, de Blum. Je m'incline devant Jaurès et je redescends l'escalier. En bas, la fille de Jaurès, ma lettre ouverte à la main, des pleurs dans les yeux, me remercie avec une grande noblesse naturelle, une émouvante simplicité et retenue. Dans le jardinet, je serre la main des deux militants. Sur le trottoir, devant la cité qu'ils gardent, les quatre agents me saluent. Quelle solitude autour de celui dont je sais bien qu'il était, car les défauts n'empêchent rien, un noble homme, ma foi oui, un grand homme.

Adieu, Jaurès, que j'aurais voulu pouvoir librement aimer !

Il avait une parole assez puissante pour donner le branle à une époque, mais il pensait et agissait sous des influences étrangères. Il croyait défendre la cause du prolétariat français, mais il s'était enfermé dans la pensée allemande. Nous avions toujours souffert de cela et il arrivait justement au moment où lui-même allait souffrir de cela, s'en apercevoir peut-être, et que fût devenue sa pensée, comment eût-il pensé ?

(Lui qui voulait réunir tous les éléments de la plus large humanité, il n'exprimait pas les vraies tendances de notre nation française.)

Qui a dit : « L'homme ne diffère des animaux que parce qu'il peut admirer » ? Je ne suis pas un animal, j'aime admirer.

L'année de l'amitié. — La France, un instant, s'est révélée comme une grande amitié. Jusqu'à notre mort, nous qui avons vu et pesé dans un éclair le fond des âmes et non dans leur état passif, mais des âmes agissantes...

Quand je pense qu'il y a chaque semaine un crétin pour me reprocher d'avoir écrit ma lettre à Mlle Jaurès.

Je n'ai pas menti, je détestais les idées de Jaurès, j'aimais sa personne, mais ce n'est pas cela qui m'a fait écrire. Je n'ai pas écrit pour exprimer mon sentiment, ce sentiment vivait en moi et je ne l'exprimais ni à Jaurès, ni à personne, ni à moi-même ; je le voyais, mon sentiment, et je ne tenais pas à lui donner un essor, mais je l'exprimais parce qu'il s'agissait de former l'amitié française, et il y a des gens pour me le reprocher, êtres stagnants qui ne savent pas se rapprocher.

Il ne s'agit pas de se laisser démonter par les irréflexions d'en bas, ni par les mauvaises réflexions d'en haut, mais continuellement de reconstruire le bel édifice d'amitié. En haut et en bas, ne soyons ni endormi, ni endurci, ni abruti dans un parti pris et dans l'inconscience de notre milieu.

Des gens qui n'avaient jamais conçu combien la France serait majestueuse et productrice si elle poursuivait d'une seule âme et avec vénération la mise en valeur de son patrimoine matériel et moral, hérité et à transmettre...

Tant de gens qui passent comme des poissons dans l'eau, ne laissant nulle trace.

Je lis ces lettres de blâme. Elles ne me troublent pas. Je ne suis lié à aucun parti, et j'ai l'horreur de tout ce qui veut du dehors me contraindre. Elles ne peuvent pas non plus diminuer mon énergie à poursuivre l'amitié. Grâce au ciel, il m'est donné de comprendre plus de choses qu'il n'y en a dans un seul parti parlementaire. Rien qu'en respirant, on les entend qui craquent. Mais je m'attriste qu'il y ait des gens pour rester en arrière, je m'attriste de toutes ces influences qui empêchent, restreignent notre aptitude à nous unir. C'est fâcheux qu'il y en ait chez des sectaires épars, c'est plus fâcheux encore s'il y en a au gouvernement.

Il y a des êtres mesquins jusqu'à me reprocher d'avoir salué Jaurès mort. Je le saluai, je saluai ses amis, j'aurais salué ses chimères mêmes pour qu'elles ne nous fermassent pas l'accès de citoyens indispensables à la patrie et que nous fussions tous la puissante armée française. De telles heures sont l'épreuve du patriotisme, et le meilleur patriote est celui qui aime mieux l'union qu'il ne s'aime.

Jaurès n'était pas un marxiste. Il était capable de parler tous les vocabulaires. Il pouvait pendant plusieurs heures parler en marxiste, mais ce n'était pas sa nature ; il n'était pas cela.

*
* *

Mercredi 12 *août.* — A trois heures je suis allé à la maison de santé du boulevard Arago voir mademoiselle Malraison[1] sur son lit de mort. Une dépêche de Pallez m'avait prévenu la veille. Sur le boulevard, des chevaux, une longue file de voitures réquisitionnées.

1. Mademoiselle Malraison, jeune actrice d'origine lorraine, pensionnaire de la Comédie-Française, jouait avec succès, au Théâtre-Français, le rôle de Doña Sol. Elle était devenue une ardente ligueuse depuis qu'elle avait rencontré Barrès, trois ans plus tôt, à Metz, au mois d'août 1911, lors du pèlerinage des patriotes messins sur les champs de bataille, organisé par le *Souvenir français* en Lorraine annexée.
Voir la *Chronique de la Grande Guerre*, t. I, p. 117 à 122.

Sur la porte, une petite affiche manuscrite : les religieuses transforment la maison de santé en hôpital militaire. Je trouve les deux jeunes sœurs, la mère, des visites. On m'offre de voir la morte. Elle est en cire, méconnaissable. Un dessinateur debout fait un croquis. On remet sur elle le voile qui la préserve des mouches. Dehors, un beau jardin. Elle a le costume de Doña Sol au second acte. Je songe à sa parfaite gentillesse de petite plébéienne de Paris, à son amour vrai de Metz. Je retourne près de sa mère. Elle me dit : « Elle n'est pas morte en artiste, elle est morte en sainte. Elle a prié la sœur de lui pardonner ses impatiences. Elle voulait boire de l'eau de Lourdes. Et c'est vrai qu'elle faisait toujours du bien. On aurait pu ne pas lui faire cette opération, mais elle n'aurait plus pu jouer. Cela elle ne le voulait pas. » Elle a voulu se faire lire plusieurs fois le mot que j'avais écrit à Habert, où je lui parlais d'elle et de Samain. Je commande une couronne au nom du président de la Ligue des Patriotes. Et je vais au comité du Ministère. Quel soleil, quelle attente, quel ennui dans Paris !

Rencontré Maurras, boulevard des Italiens. Nous ne parlons pas de parti, rien que de la France. Je lui dis mon intention d'aller au Quartier général plutôt qu'« à Perpignan ». Il me dit avec une amitié profonde : « Pour bien voir, tout de même, ne vous faites pas trop voir », et il met en avant qu'il ne faut pas ce deuil aux lettres françaises.

*
* *

Un regard plus clair, huit jours après la séance du jour sacré. Pourquoi l'union s'est-elle faite? Parce qu'ils sont au pouvoir, eux, les gens au cœur sec, les gens de la rue de Valois, et que nous, les deux extrémités, d'un élan irrésistible, selon notre nature, nous nous sommes réunis, groupés autour du Gouvernement — ce qu'ils n'eussent jamais fait.

(Voir leur opposition, l'avant-veille, à un ministère large, à un comité de défense nationale.)

*
* *

Au 15 août. — Voici mes journées.

Je fais mon article, je vais à la Commission de l'Hôtel des Invalides, au Secours National (à la Sorbonne), vers six heures à *l'Écho de Paris* où avec Mun et Henry Simond nous pesons les nouvelles[1].

Hier, 14 août, je suis allé à l'Élysée, où j'ai vu Millerand, puis Poincaré, qui me parle du traité qu'il faudra. Pas d'extension territoriale. L'Alsace-Lorraine et des garanties de paix : empire allemand brisé, pas de fortifications.

Guesde sortait de chez lui. Était-ce un prolongement?

Il y a une union nationale, c'est entendu ; les partis disparaissent. Mais en même temps, pour l'individu, c'est un effroyable isolement au milieu de tous les égoïsmes. On a eu comme une chaleur pour la patrie ; pour le reste, chacun songe à soi. C'est peut-être que je n'ai pas l'expérience des sollicitations et que, depuis dix jours, qui me semblent des semaines, je fais des démarches. Je cherche à obtenir de m'engager tout de suite ou mieux, à aller, comme correspondant de guerre, par exemple, sur un point un peu dangereux. Je cherche encore à intéresser celui-ci ou celui-là à l'engagement de mon fils que le conseil de revision ajourne. Quelle arme peut-il choisir? Rien. Ceux qui s'offrent d'abord à me renseigner, à me servir, bientôt, de leur amabilité ordinaire glissent à un nouvel égoïsme qui, de jour en jour, je le vois, est général. Chacun est à l'ensemble et à personne, à la collectivité et à soi seul. Cette sorte d'égoïsme étroitement uni au patriotisme fait un amalgame brillant et dur et qui me serre le cœur. Je me heurte à une situation qui m'annihile.

Mettre dans les âmes plus de richesse et d'expérience française.

1. On sait que Maurice Barrès écrivait alors chaque jour dans *l'Écho de Paris* un grand article. Le recueil de ces articles poursuivis pendant quatre ans a été publié sous le titre : *Chronique de la Grande Guerre*, avec une préface et des notes de Barrès (Plon).

*
* *

Gérard de Nerval. — Ce sont des formules rares et saisissantes comme une branche de corail. Elles ne bougent pas et demeurent un peu mystérieusement dans la mémoire (ou au fond d'un tiroir).

La vie ressemble aux livres sibyllins, disait Gœthe, dans sa vieillesse ; moins il en reste, plus elle est précieuse.

*
* *

Au milieu de ces démarches et de ces déceptions, un soir, je reçus la visite du directeur de *l'Écho de Paris*. Il me demanda si j'accepterais d'aller à l'État-major général et depuis là, d'envoyer au journal des lettres de l'armée.

J'étais ennuyé, inquiété par toutes ces déceptions, je fus transporté par cette proposition. Je me vis associé aux fatigues, et mis à même de recueillir ce qui était à l'honneur de nos soldats. J'espérais être utile.

Et ne devais-je pas penser aussi que j'ai des devoirs politiques et d'écrivain ? Ces sentiments me rendirent tout-à-coup la sérénité, et j'ai l'espoir de collaborer à la tâche générale en utilisant mes aptitudes.

Déroulède ! Ah, si nous l'avions ! Sa voix serait accordée avec les grands événements que nous traversons, et il aurait fait résonner l'accent national, car il savait toujours et partout trouver le point d'émotion, s'y porter, l'élargir, l'ennoblir et s'en faire le héraut. C'était même son génie de mettre du cœur dans les plus minces circonstances.

*
* *

Aujourd'hui, jeudi 27 août 1914, pour la première fois, Philippe, âgé de dix-huit ans, va nous quitter. Et pour où ? Pour l'armée, pour la guerre. Ai-je eu raison d'accepter, et d'accepter avec reconnaissance, le désir, la volonté qu'il expri-

mait? Ai-je eu raison de souhaiter, avant cette guerre même, qu'un jour il pensât ainsi[1]? Ai-je eu raison de ne pas faire valoir les raisons de prudence, de sagesse peut-être? Il est si jeune; on n'a pas besoin d'hommes... J'ai pris conseil des dieux qui flottent sur nos têtes et des idées qui nous enivrent plus que du terre à terre. Notre vie désormais se confond avec la vie de la France. Et puis, il y a une part laissée à la Fortune, au bon hasard. Tête haute, la mâchoire serrée, le cœur tant bien que mal maintenu, nous entrons dans la région tragique.

*
* *

29 *août.* — Les préfets et sous-préfets ont voulu avoir le pas sur les chefs de l'armée. On a décrété que dans les défilés et cérémonies publiques ils les devaient précéder. Cela ne veut pas dire qu'en cas de danger public ils doivent passer devant et se défiler dans la direction de Paris. Le Gouvernement en avertit ces messieurs. Mais que le besoin d'un tel rappel se fasse sentir, cela démontre surabondamment qu'il conviendrait de laisser les chefs de l'armée marcher devant et les fonctionnaires se régler sur leur pas.

*
* *

Jeudi 3 *septembre.* — Je vais noter une petite chose que Victor Hugo n'eût pas manqué d'inscrire sur ses carnets. Les membres de l'Institut touchent un petit traitement qui est d'environ 80 francs par mois. Hier, jeudi, la dizaine d'écrivains qui sont venus travailler au dictionnaire ont reçu l'enveloppe mensuelle ordinaire, mais l'huissier, en nous la remettant, disait à chacun : « On y a joint un mois d'avance ».

*
* *

Paris et le départ pour Bordeaux. — Rester même si les Prussiens entrent dans Paris.

Un conflit de devoirs et une hiérarchie des devoirs.

1. Voir *les Amitiés françaises.*

Avons-nous un moyen d'y marquer notre action, notre influence? Une action officielle? Une action officieuse?

Il ne faut pas laisser le Gouvernement livré à des suggestions fâcheuses.

Il est utile que Paris soit représenté auprès du Gouvernement de Bordeaux.

Nous resterons de cœur unanime. Qu'ils partent ou restent, ils demeurent unis.

*
* *

14 *septembre* 1914. — Klotz me montre le numéro d'aujourd'hui[1], et y fait deux ratures : Pas d'enfants brûlés. Pas de fonctionnaires indignes.

Difficulté de faire des articles : vaste public qui comprend mal les nuances ou le pittoresque et que l'on ne peut diriger sur des curiosités particulières, sur un *Journal* des Goncourt. Et puis la circonstance me commande une tâche d'excitateur patriotique. Il y a une convenance.

Ils sont tous allés faire des journaux ou des démonstrations à Bordeaux. Clemenceau y fait *l'Homme libre*. Pourquoi pas à Paris? Ils se disputent le pouvoir, en réalité. Toutes les intrigues politiques sont plus fortes que jamais.

*
* *

Depuis quarante-quatre ans, nous étions des vaincus. Depuis quarante-quatre ans, chacun de nous participait à la diminution de notre pays. Il y avait un tas de Français qui avaient dans le sang les émotions de la défaite; ils craignaient et admiraient le Prussien. Ce n'est pas seulement notre force morale qui était amoindrie. Ce n'était pas simple affaire d'imagination. Nous étions réellement abaissés de valeur dans l'appréciation de l'univers. Un Allemand comptait plus que nous. Les Italiens, les Espagnols, les Argentins eux-mêmes, tous inclinés d'instinct vers la France, secouaient la tête, nous disaient : « Prenez garde, ces Allemands sont si forts ».

1. *L'Écho de Paris.*

Il y a quelques mois, je dînais quasi en tête à tête avec un membre de l'une des maisons royales aujourd'hui engagée loyalement à côté de notre pays dans la lutte gigantesque[1]. Et Dieu sait que ce personnage souhaitait notre gloire et notre salut dans la lutte que nous prévoyions, mais il disait : « Votre valeur guerrière, votre artillerie valent mieux, mais ils sont unis et nombreux et vous êtes si divisés ! »

Et moi, je répondais : « C'est par un miracle du Dieu des Allemands qu'en 1870 nos pères ont été vaincus. Je vous jure que nos fils valent mieux que nos pères. Maintenant les grandes forces qui flottent au-dessus des têtes humaines combattront avec nous. Je connais la jeunesse nouvelle. Elle a oublié l'accident. C'est une jeunesse toute simple, toute pure et prête au sacrifice. Quand elle déploiera son âme, on reverra sur la France les drapeaux de la victoire. »

Nous sommes des vainqueurs. Nos âmes depuis la bataille de la Marne sont transformées. Nous n'en sommes plus à supposer par avance la supériorité de ces gens-là. Que ce soit d'instinct, que ce soit après méditation, tous les Français, d'un seul mouvement, ont fini de se juger par rapport aux Allemands comme ils ont fait hier, et par là notre force est infiniment augmentée.

La nation la plus vigoureuse est nécessairement chargée de conduire les autres nations. L'humanité n'a pas d'autres moyens de progresser. La plus élevée, c'est celle qui consent le plus de sacrifices. C'est celle-là qui reçoit des lumières supérieures. Cette grande vertu apparaît dans les moments décisifs. Elle a apparu dans les journées du 6 et du 7 septembre 1914.

J'ajouterai qu'à mes yeux ces soldats, qui viennent d'obéir à ces grandes inspirations dont les chefs leur avaient donné la formule, vont rentrer dans leurs foyers, plus que personne avec des âmes transformées, et qu'ils sont appelés à jouer un rôle sublime dans la nouvelle France, dans celle qui succèdera à la France vaincue.

Pendant des années, la France a été opprimée par cette pensée qu'elle était inférieure ; elle hésitait à suivre sa pensée propre, elle se détournait d'elle-même.

1. Le prince Alexandre de Serbie, futur roi de Yougoslavie, qui traversait Paris au retour d'un voyage en Allemagne.

Aujourd'hui, toute la France et chaque Français s'élève à une plus haute puissance. Chacun de nous et le pays entier reçoit un accroissement de forces. Nous rentrons dans la vraie France. Nous sommes des exilés qui retrouvons notre patrie.

Ce sentiment, nous l'éprouvions avant même de nous en être rendu compte. Nous étions prédestinés à cette grandeur. Mais notre fierté était faite d'un souvenir.

*
* *

Paris et le départ pour Bordeaux. — Il y avait deux systèmes en présence.

Le système municipal : s'associer à la captivité de Paris, rester dans Paris captif.

Le système national : rejoindre le Gouvernement quand on ne pourrait plus rien pour Paris. Mais comprendre que Paris était le point le plus national et y rester jusqu'à la dernière respiration de la liberté dans la ville.

C'était mon système, celui que j'exprimais dans *l'Écho de Paris*, celui que j'ai suivi.

Partager le sort de Paris, tant que Paris est français. Lui donner mes articles, être sa parole.

Rejoindre le Gouvernement et travailler à libérer Paris, quand Paris serait occupé par les Allemands.

Ma conception était de demeurer là jusqu'à la dernière heure de la vie libre de Paris, de m'associer à sa défense, si défense il y avait, puis de ne pas m'enfermer dans une vie annihilée et d'aller rejoindre le Gouvernement et le Parlement pour voter la continuation de la guerre.

C'est ainsi qu'appelé à donner mon opinion, je refusai de déclarer qu'en tout cas je resterai à Paris. Voilà Vouziers, voilà Lille qui sont occupées. Je suis loin de désapprouver, j'admire même si vous voulez les chefs de file, les chefs d'opinion, les notables qui sont restés à Vouziers et à Lille. C'est un beau rôle. Ce n'est pas celui que j'aurais choisi à Paris. Je ne veux pas être un otage. Une fois tous efforts accomplis et épuisés pour la liberté de la ville, je veux aller m'associer à ceux que contient la ville de Bordeaux.

J'aurais rejoint Albert de Mun, qui m'avait vivement pressé de partir avec lui, et la députation de Paris qui déjà en grande partie avait quitté la capitale.

Mes précautions étaient prises. Un de mes amis, représentant d'une grande puissance à Paris, m'avait ménagé dans son hôtel, c'est-à-dire en territoire étranger, une retraite d'où je pensais, après les premiers jours de l'occupation allemande, pouvoir quitter Paris.

Avais-je à donner le détail de tout cela dans cette conversation familière? Tout cela n'était même pas organisé. En tout cas il y a mieux que des propos rapportés, il y a mes déclarations publiques. On les trouve dans *l'Écho de Paris*.

A ce moment-là, la vie parlementaire était anéantie. Mon rôle, c'était mon journal. C'est de ce point de vue que je jugeai mon utilité. Où pouvais-je servir? Mun allait à Bordeaux. Je décidai de rester à Paris, d'être la voix de Paris, et d'aller le rejoindre quand ma voix ne serait plus libre.

Il me semble que le devoir des conseillers municipaux était à Paris, qu'en cas d'occupation de Paris la question de la paix serait discutée à Bordeaux, et qu'à ce moment le devoir d'un député était de participer aux séances.

*
* *

Je disais à Péguy[1] :

— C'est bien d'écrire des Sainte-Geneviève, des vers. Mais pourquoi les publier? On construit son œuvre à son heure. On la découvre à l'heure du public. Hugo tenait en tiroir *Satan*, *Dieu*, etc...

— Hugo avait le temps d'attendre.

La raison me paraissait plate.

1. L'écrivain Charles Péguy fut tué, comme on sait, pendant la bataille de la Marne.

Voir la *Chronique de la Grande Guerre*, *Charles Péguy, mort au champ d'honneur*, t. I, p. 222. — 25 décembre 1914, *Un témoin raconte la vie héroïque de Péguy*, t. II, p. 323. — 26 février 1915, *Péguy raconté par le témoin de sa mort*, t. III, p. 286. — *Une légende mensongère sur Péguy*, t. IV, p. 86. — *Avec Péguy de la Lorraine à la Marne* (août-septembre 1914), t. VIII, p. 263.

Il y a un péril pour l'avenir dans ce découronnement de la jeune pensée française... Non, c'est un couronnement !

Quel romanesque chez Péguy ! C'est par là qu'il me plaît. « Quel supplice, dit mademoiselle de Maupin, de voir l'homme que l'on a choisi mentir à chaque minute à l'idée qu'on s'était faite de lui ! » (p. 244.)

*
* *

Causé avec Psichari, le père, 24 septembre 1914[1]. — Renan, très colère, jeta un flambeau à la tête de Henriette, qui faisait constamment des scènes à lui, Renan, et à sa femme. Grande colère contre son fils Ary, à l'idée que celui-ci pourrait être « scandale parisien », pour je ne sais quelle histoire de jeune homme.

Sa fin. — Environ deux ans avant sa mort, il écrivit *l'Examen de Conscience philosophique*, ce qu'il appelait son *bilan*. Il essayait de sauver la *survie*, *Dieu*. Puis vint sa mort. Ses idées à ce dernier moment, on les trouve dans les trois dernières pages du tome V d'*Israel*, publié après sa mort. Il ne croyait plus à rien d'après la mort. Dans ses derniers jours, avec sa voix forte et grave, il dit : « Il n'y a rien, rien, plus rien ». Il n'eut aucun attendrissement, aucun souvenir d'enfance. Dans les derniers mois, à Rosmapamon, il restait à regarder longuement la nature : « Je m'accoutume à y rentrer. »

Psichari trouve tout cela très beau.

Qu'aimait-il ? Fénelon.

*
* *

Hugo. — N'était-il pas rempli de trop d'amour, de trop de musique, de trop de bruissement cosmique ? Il eût fallu lui en reprendre pour qu'il gardât son accès dans nos esprits. Entre nous et lui, l'équilibre était rompu. A quoi bon tant de rêverie, si elle ne peut être contenue dans les formes normales du verbe et dans l'esprit du lecteur ?

1. Jean Psichari, écrivain d'origine grecque, épousa la fille de Renan et fut le père d'Ernest et de Michel Psichari. On connaît les œuvres du premier. Le frère cadet, qui donnait aussi les plus brillantes espérances, fut, comme son aîné, tué à l'ennemi. Il avait épousé mademoiselle Suzanne France, fille d'Anatole France.

Nous disons que son œuvre a perdu ses beautés de proportion. C'est l'*Ane*, la *Pitié suprême*, etc.

Il est tout amour, on voudrait un acte.

*
* *

Les scrupules. — P... est choqué des attaques de Hansi contre les Allemands.

Tel autre ne se croit pas digne de communier.

Tel autre, un artiste, ne se décide jamais à dire ce qu'il a vu. « C'est plus grand que ça. » La réalité est tellement supérieure, disent-ils. (La guerre, un Goya pourtant va prétendre à la faire tenir dans ses gravures.)

Tout cela, des scrupules.

*
* *

« M. de Vauban, dit Catinat, a parlé là d'une chose *qu'il a pensée et qu'il ne sait point.* »

*
* *

« On attend la jeune classe pour donner le coup de chien. On compte sur eux, les innocents, parce qu'ils ne savent pas. »

Ainsi parle H... Avec quel sourire de supériorité c'était dit! Avec enjouement. Quel froid coquin! Je me rappelle comme il a filé.

*
* *

Comment le même sang produit-il des effets si divers? Il faut une formation. — Nous venons d'assister là à un prodigieux événement sur lequel l'histoire accumulera ses commentaires. Le désarroi des politiques, le grand appel des mystiques, la solidité des soldats, voilà ce que nous avons vu et entendu et que l'histoire ne se lassera pas d'étudier, heureuse, émerveillée de retrouver à de si longs intervalles à travers les siècles exactement les mêmes forces dans les âmes.

Septembre 1914, c'est l'inoubliable envahissement des gares, l'exode, les fugitifs semant la peur la plus folle sur leur pas-

sage tandis qu'ils se ruent vers Bordeaux ; c'est la châsse de sainte Geneviève sortie de Saint-Étienne-du-Mont, présentée à la foule au milieu des ardentes invocations. C'est la manœuvre si belle, d'abord si douloureuse, aujourd'hui si glorieuse, imposée par Joffre à nos armées, et dont chacun comprend la difficulté en lisant ces trois lignes prises dans une lettre de soldat que j'ai sous les yeux : « Nous reculons toujours et pourtant nous ne sommes jamais battus ! On dit que c'est de la tactique. Quelquefois je me sens tout désespéré. »

En regardant ces trois domaines, le Parlement, l'Église, l'Armée, je crois pouvoir me convaincre que la même force, si elle est dominée, dirigée, disciplinée ou non, fait de l'héroïsme ou de la panique. Dans la journée du 4 août, le monde politique, le Parlement ont été excellents. Depuis ils sont inutiles et gênants comme les équipages de la maison de l'Empereur, en 1870. L'Église a évidemment retrouvé un grand accès auprès des âmes où le besoin religieux prend une force inconnue dans les périodes heureuses. Les femmes, si malheureuses et si généreuses dans ce moment, se réfugient tout naturellement auprès des autels. Quant à l'Armée, elle est dans ce moment le chef-d'œuvre de l'esprit français. La haute politique, je veux dire la raison pesant froidement les données positives, la religion et l'enthousiasme agissent. Toutes nos forces y sont dirigées et coordonnées.

Triple aspect de notre nation. Dans ces trois compartiments elle est d'inégale valeur. Et pourtant c'est la même matière humaine, animée des mêmes besoins, des mêmes craintes, des mêmes désirs.

*
* *

Septembre 1914. — Un des grands côtés sinistres de cette guerre, qui oblige les têtes à se courber dans une sorte de sentiment religieux : les exécutions qu'il fallut faire... Je dis qu'on en écoute le récit en baissant la tête devant l'effroyable fatalité qui tombe là sur les exécuteurs et les exécutés.

Il y a quelque chose de salubre dans les dures histoires de la guerre. Ceux qui ne les ont jamais entendues ou qui ne les ont pas admises comme vraies gardent quelque chose

de niais dans l'esprit. Un professeur circule en automobile. Il se trouve soudain nez à nez avec une forte patrouille de uhlans. Ceux-ci l'arrêtent. Leur chef s'approche et l'interroge en excellent français. « Votre nom, votre profession? » Il donne sa carte. « Eh bien, monsieur le professeur, qu'est-ce qu'il y a de plus désagréable à cette heure en France pour un professeur? C'est de rencontrer un capitaine de uhlans. » Et il le prie de descendre, ainsi que le chauffeur, de l'auto.

MAURICE BARRÈS

(La fin dans la prochaine livraison.)

RETOUR D'ESPAGNE

Lorsqu'on tente, au retour d'un voyage en Espagne, de répondre loyalement aux questions qui vous sont posées, on n'est pas long à s'apercevoir que l'interlocuteur se montre très souvent déçu.

La vérité ne saurait être partisane. Or chacun a sur cette guerre civile des idées arrêtées qui se moulent sur ses préférences politiques et il n'entend pas en démordre. Tous les grands organes d'information ont dû ainsi renoncer à avoir, dans les deux camps, des envoyés spéciaux. Leurs exposés objectifs ne réussissaient qu'à irriter, à tour de rôle, la clientèle de droite et la clientèle de gauche de ces feuilles à gros tirage dont les nombreux lecteurs appartiennent aux différentes nuances de l'opinion. L'impartialité est interprétée par les tenants des deux partis, tantôt comme une complaisance coupable envers leurs adversaires, tantôt comme une hostilité déguisée envers leurs amis.

Les passions s'en sont mêlées au point de finir par fausser toutes les données du problème en les dépouillant de leur caractère spécifiquement espagnol, car c'est se moquer du monde que d'oser attribuer au mot démocratie le même sens de ce côté-ci des Pyrénées et de l'autre.

Le premier Gouvernement constitutionnel qui ait fonctionné en cet État, celui de 1931, a eu recours, au bout de quelques semaines, pour combattre les émeutes et les grèves déclenchées par les extrémistes, à une législation spéciale qui

lui a fait perdre ce caractère éphémère et ne l'a plus apparenté qu'aux régimes arbitraires. La liberté de parole et de presse n'a pas été observée, sauf pendant une courte période. Le corps électoral, composé de 65 p. 100 d'illettrés, ne possédait pas une éducation politique suffisante pour voter en connaissance de cause et cédait à toutes sortes d'influences. L'exécutif ne se sentait pas responsable envers une législature de ce genre. L'emprisonnement sans jugement remplaçait le droit de tout homme libre à n'être puni que pour avoir enfreint les lois, après un procès régulier en public. Jamais, en somme, l'Espagne n'a réuni les éléments qui doivent se retrouver dans une véritable démocratie.

En s'acharnant à parler aux masses de « généraux factieux », on ajoute à la confusion, car c'est mentir que de chercher à leur faire croire que l'initiative de ces militaires a la même portée qu'elle aurait chez nous si la « grande muette » se rebellait contre le Gouvernement, puisque le *pronunciamiento* est, depuis un siècle, un des éléments traditionnels de la politique espagnole et a été justement considéré par un historien, dont le républicanisme ne saurait être suspecté, Seignobos, « comme le seul frein pratique au despotisme de la Cour dans un pays encore dépourvu d'éducation politique ». On ne saurait davantage oublier qu'un coup de force communiste était en préparation pour le milieu de juillet.

On commet, à droite, une erreur identique en envisageant sous un angle français la question religieuse qui doit être réglée en un État où quantité d'excellents catholiques reconnaissent eux-mêmes excessive l'ingérence, dans la vie publique et dans la vie familiale, d'un clergé tout à fait différent du nôtre qui est d'un niveau intellectuel et moral infiniment supérieur. Il faut le déclarer nettement : il n'existe aucune commune mesure entre la France et ce pays d'une profonde originalité et qui ne s'explique que par lui-même.

L'Espagne est un monde fermé que des montagnes successives isolent à ce point du bloc occidental qu'on a pu se demander si elle était en Europe. L'étroitesse de ses côtes la rend tout ensemble inaccessible aux influences du Nord et à peine méditerranéenne. On a soutenu qu'elle serait plutôt africaine. La domination maure l'a, en tout cas, très fortement marquée.

Le sang arabe qui coule dans les veines de son peuple lui dicte son terrifiant fatalisme et sa sauvage cruauté. Mais cette fierté indomptable, cette mélancolie taciturne, cette aveugle confiance en soi, ce mépris suffisant des étrangers, cette politesse sans amabilité, cette volonté tenace et impuissante à réaliser une unité impossible et nécessaire, cet individualisme si proche de l'anarchisme ont beaucoup d'autres causes que révèle son histoire complexe et contradictoire.

L'Espagne a tout eu et n'a rien gardé, pas même ces biens insaisissables qui sont le suprême héritage des grandes nations déchues. Elle n'a tiré de l'Amérique qu'un or qui l'a tragiquement appauvrie. Ses conquêtes européennes n'ont abouti qu'à décider de sa ruine irrémédiable. Aucun des grands mouvements qui ont soulevé le monde moderne ne l'a pour ainsi dire effleurée. Elle était, au début du siècle dernier, la seule terre où se maintînt encore l'Inquisition, et il ne semble pas si absurde, pour tenter de la comprendre aujourd'hui, de relire *Don Quichotte* et de le bien méditer.

Le voyageur qui revient de faire trois mille kilomètres en voiture à travers l'Espagne nationaliste sans autre intention que d'observer les faits d'un œil probe et d'interroger honnêtement les hommes, afin de se former une opinion libre sur le drame qui se déroule à nos portes, est donc obligé, avant de raconter ce qu'il a vu, de rappeler au lecteur que rien, pour toutes ces raisons, ne se passe en cet État comme ailleurs.

*
* *

J'ai trouvé partout à l'arrière la vie normale, calme et facile. Dans les villes où j'ai séjourné, que ce soit à Salamanque, à Burgos, à Valladolid, à Vitoria, à Avila, à Tolède, et j'en oublie à dessein, tous les soirs, à partir de huit heures, on fait le *paseo*. Les filles, toujours incomparablement coiffées et fardées, circulent en bande, tantôt, selon les endroits, d'un bout à l'autre de la promenade, tantôt autour de la place, dans un vacarme assourdissant de volière, en lançant à leur galant, ou au premier venu, de ces œillades assassines et de ces sourires prometteurs qui, en ce pays pieux et chaste, tirent rarement à conséquence. Les cafés sont pleins de consomma-

teurs et de gens debout guettant la première place libre. Les musiciens des orchestres, dont beaucoup, sans que nul n'en paraisse choqué, n'ont pas trente ans, jouent des airs qui ne sont pas tous patriotiques. Dehors, les cireurs de bottes, les mendiants jeunes et vieux, les petits vendeurs de journaux et les marchands de billets de loterie continuent de rôder autour des tables des terrasses.

J'avoue — suis-je un peu candide? — que le premier jour, en m'arrêtant à Tolosa, j'ai été surpris de voir un bonhomme en train de brosser des capes jaunes et rouges de toreros pour la prochaine corrida. Dans les centres importants, il s'en donne une presque tous les dimanches et quelquefois aussi en semaine. Il est prudent de retenir ses places à l'avance, car elles sont très courues.

Les dames de la loge d'honneur s'y montrent avec le haut peigne d'écaille et la mantille. Coquettes et taquines, elles rient à gorge déployée quand le public impatient agite des mouchoirs dans leur direction pour réclamer une mise à mort qu'elles préfèrent encore retarder. Les spectateurs, dont les rangs serrés couvrent les gradins, applaudissent ou sifflent le matador, s'enthousiasment ou s'indignent, dressés et vociférants, entièrement pris par le spectacle. Dès que le soir tombe, deux mille voix exigent les banderilles à feux qui bientôt pétaradent et emplissent l'air d'une odeur de poudre que des narines étrangères ne respirent pas sans une certaine gêne en un tel lieu et en de tels jours.

Cette grande corrida était donnée à Salamanque en l'honneur de la Marine et au bénéfice de la souscription nationale organisée pour la construction du nouveau cuirassé *España*. Des détachements de matelots, conduits par leurs officiers et précédés de leur musique, défilèrent donc dans l'arène avant la course. Mais si cette représentation revêtissait un caractère patriotique, la plupart des autres ne constituent qu'un passe-temps.

Si les villes n'étaient pas souvent pavoisées à profusion de drapeaux et d'étoffe sang et or, si l'on n'y voyait pas tant d'affiches de propagande, dont la plupart reproduisent, sur un fond de mêmes couleurs, les traits de Franco et des principaux chefs militaires, ni tant d'immenses portraits de Musso-

lini et de Hitler, si l'on ne rencontrait pas dans les rues tant de soldats oisifs qu'on juge vite être bien nombreux à l'arrière, et si l'on n'avait pas de telles difficultés à se loger dans ces agglomérations temporairement surpeuplées de militaires et de réfugiés, on oublierait sans effort qu'on est dans un pays en guerre.

On en a encore moins l'impression en se mettant à table. Le pain a gardé son appétissante blancheur espagnole, et les menus qu'on vous sert dans les bons hôtels comportent régulièrement de copieux hors-d'œuvre, trois ou quatre plats abondants, un entremets et des fruits. Le montant de l'addition équivaut à celle d'un repas modeste dans un restaurant de second ordre de Paris. Deux fois par mois, on n'a droit, pour le même prix, qu'à un plat unique. La différence est versée, comme en Allemagne, au Trésor. Il y a aussi des jours sans dessert.

Mais les vivres ne manquent pas et se vendent bon marché. Les nationalistes déclarent avoir des réserves de blé pour deux années, et la dernière récolte a été excellente. Le coût de la vie est très sensiblement inférieur à ce qu'il est en France. L'Espagne de Franco ignore, à l'opposé de son adversaire, les privations et les restrictions. Ce qui ne signifie pas qu'ont disparu des trottoirs ces kyrielles de petits mendiants visiblement sous-alimentés, aux membres grêles, au teint terreux qu'on retrouve toujours pieds nus aux abords des cafés, quémandant d'une voix gémissante des sous, un morceau de sucre, une cigarette. Ces choses, qui ne pouvaient s'améliorer en pleine lutte, ne se sont pas du moins aggravées. En somme, rien n'a changé.

Ce n'est qu'à partir de minuit, quand les villes se trouvent soudain plongées dans une complète obscurité afin, vous explique-t-on, de diminuer les risques de raids possibles d'avions, mais, à la vérité, pour de simples raisons d'économie, que le voyageur commence enfin de se sentir enveloppé par une authentique atmosphère de guerre. Je ne doutais donc point, le premier soir, à Salamanque, que, sitôt éteintes les lumières de cette admirable Plaza Mayor, qui est certainement une des plus belles places d'Espagne, il ne me restait plus qu'à regagner mon hôtel. Le lendemain, des amis plus avertis devaient me

révéler que l'Espagnol n'a point renoncé à la vie nocturne en m'entraînant dans toute une série de boîtes discrètes, mais non clandestines. Elles sont assez nombreuses pour former un véritable quartier qu'on appelle le quartier chinois. On peut y rester jusqu'à l'aube à boire du xérès dans des patios aux murs naturellement ornés de carreaux de faïence, en écoutant gratter de la guitare ou chanter de pâles voyous, au milieu de jeunes danseuses jacassantes.

Le sentiment d'absolue sécurité qu'on éprouve en rentrant seul par ces sombres rues désertes, on ne l'aurait point à Valence et à Barcelone, où le passant, quelle que soit la protection que lui accordent les autorités, demeure à la merci, surtout la nuit, d'une brute isolée qui, sûre de l'impunité, l'abattra sans raison si tel est son bon plaisir. De pareilles craintes ne vous assaillent jamais de ce côté. Un ordre impeccable y règne et qu'on ne sent pas peser sur ses épaules. J'ai croisé souvent des patrouilles. Nulle part, même aux heures les plus tardives, aucune, à ma grande surprise du reste, ne m'a arrêté pour vérifier mon sauf-conduit. Elles semblent aussi débonnaires que ces postes de gardes civils échelonnés le long des routes et auxquels il suffit, sauf à proximité du front, et encore, de crier n'importe quoi, d'un ton plein d'autorité, pour que, du geste, ils vous permettent de poursuivre votre chemin. Naguère, ils se montraient, paraît-il, moins accommodants et avaient le coup de feu assez prompt.

Il n'y a pas, après seize mois de guerre, que l'attitude de ces placides soldats qui se soit modifiée, comme en témoigne ce rapide et sincère tableau de la vie à l'arrière, combien différent de ceux hauts en couleurs, pleins de relief et de pittoresque que nous ont peints les témoins impartiaux des scènes du premier été. L'atmosphère de cette zone s'est singulièrement transformée depuis. Tous les Espagnols ne portent plus dans la rue un fusil, dont beaucoup ne savaient que faire ; les carrefours ont perdu cet air d'effervescence populaire qu'animaient les vains discours de tant de gens incapables, en ces jours de fièvre, de se livrer à une besogne régulière et de rentrer dîner chez eux à l'heure ; personne ne crache plus sa haine au visage des prisonniers, qu'on regarde aujourd'hui défiler d'un œil indifférent ; les garçons de café et de restau-

rant, qui vous servaient encore, au mois de juillet dernier, déguisés en phalangistes avec un baudrier en sautoir, ont été fermement invités à remettre leur veste blanche et leur habit noir.

L'Espagne nationaliste, au fur et à mesure qu'elle retrouve son équilibre, s'est presque entièrement dépouillée, à son avantage, du fatras romantique, tantôt émouvant et tantôt ridicule, qui enchante encore ses adversaires. Le premier moment d'étonnement passé, le voyageur sans parti pris en vient donc à reconnaître que cette Espagne-ci présente exactement l'aspect que doit avoir un État civilisé en guerre, où, si l'ordre est rigoureusement observé, les non-combattants n'ont rien d'autre à faire que de vaquer à leurs occupations ordinaires et de participer, quand les circonstances s'y prêtent, à des manifestations patriotiques destinées à maintenir intact le moral d'une population qu'on sent ici absolument sûre de la victoire.

La guerre, parallèlement, n'est plus conduite comme au début, alors que les requetes, après avoir communié en plein air, marchaient au feu sous la conduite de leurs prêtres, drapeaux et bannières de la Vierge déployés, coiffés du béret rouge, un grand crucifix sur la poitrine, en chantant des cantiques. Ils s'avançaient ainsi en terrain découvert, sous les rafales des mitrailleuses, tombant l'un après l'autre jusqu'au dernier. Ils se sont un peu assagis à la longue, mais il n'a pas été facile de les y forcer. Cette guerre, qui ne différait guère au début des vieilles insurrections carlistes, s'est-elle européanisée autant qu'on l'a dit, depuis qu'elle utilise un certain nombre d'engins modernes? C'est ce que nous allons voir maintenant en nous transportant de l'arrière sur le front, où je serai naturellement amené à parler des interventions étrangères et de leurs conséquences.

*
* *

J'ai visité le front de Madrid, le secteur des Asturies avant la prise de Gijon, celui de Santander avant et après la bataille et les fameuses lignes de défense de Bilbao que les Espagnols appellent « le ceinturon ». De telles visites ne sont pas sans inspirer un certain nombre de réflexions à un homme de ma

génération à qui une expérience ancienne de la guerre permet de comprendre ce qu'on lui montre, et même ce qu'on préférerait lui cacher.

La ligne de défense, que les gouvernementaux avaient établie à flanc de montagne autour de Bilbao, a une apparence formidable. On a remué beaucoup de terre ; les réseaux de fils de fer, qui ne sont pas tous barbelés, sont bien faits, les champs de tir soigneusement aménagés. Mais, outre que les positions, à peine ou mal camouflées, sont extrêmement visibles et faciles donc à repérer, on ne s'explique pas pourquoi les défenseurs, au lieu de constituer une suite de centres de résistance qu'aurait pu mieux tenir une garnison relativement faible, ont adopté une ligne de tranchées continue avec de solides abris bétonnés, que les effectifs dont ils disposaient ne leur permettaient pas de faire occuper et qui, en effet, n'a jamais été, dans l'ensemble, occupée, comme on s'en rend compte en la parcourant de bout en bout. A quel motif a obéi le commandement en ordonnant l'exécution de ces travaux considérables et coûteux qui se sont révélés à l'usage inutiles ? Ne cherchait-il, par ce moyen, qu'à rassurer la population civile ou bien s'est-il dupé lui-même avant de finir par s'apercevoir que ses troupes n'étaient pas assez disciplinées et expérimentées pour être capables de soutenir un véritable siège moderne ? Et c'est ce qu'a démontré la suite des événements. Après s'être courageusement battus en rase campagne, les gouvernementaux ont estimé n'avoir plus d'autre ressource que de fuir. Or, ces mêmes hommes qu'on a vus ici abandonner un système de fortifications peut-être pas sans défaut, mais offrant néanmoins quelques sérieux avantages, vous pouviez, jusqu'à la chute de Gijon, les revoir, à Oviedo, résistant pied à pied sur les marches de l'escalier d'une maison dont ils tenaient le premier étage et l'ennemi le rez-de-chaussée. L'Espagnol reste, au fond, fidèle à la guérilla, plus conforme à son tempérament individualiste que la guerre de position à laquelle il ne se serait pas résigné si, dans les deux camps, les étrangers ne la lui avaient pas, en somme, imposée.

Les tranchées nationalistes, que j'ai vues sur le front de Madrid, m'ont paru, bien qu'elles possèdent quelques abris assez profonds, plutôt médiocres. Elles m'ont rappelé, avec

leurs maigres parapets de sacs à terre, leurs créneaux trop larges, celles que nous occupions pendant le premier hiver de la Grande Guerre, bien que les nôtres n'aient jamais été encombrées d'un pareil bric-à-brac de meubles chapardés aux habitations voisines. Les Espagnols possèdent dans ce secteur — et c'est bien la seule nouveauté qu'on y découvre — un poste de propagande doté d'un phonographe et d'un haut-parleur qui répandent la bonne parole chez l'adversaire. A des discours de Franco, enregistrés sur disques, les autres répondent par des discours de leurs chefs. Les speakers s'en mêlent à leur tour et, selon que, des deux côtés, ils sont polis ou grossiers, échangent entre eux des plaisanteries ironiques ou des insultes. Ces réunions publiques par-dessus les lignes se prolongent souvent assez tard dans la nuit.

Dans les tranchées de Madrid, comme partout ailleurs, les troupes montent la garde en calot. Aucune des unités espagnoles que j'ai visitées ne portait le casque. Mais j'en ai rencontré beaucoup, dans les Asturies, chaussées d'espadrilles, coiffées d'un simple chapeau souple de toile kaki aux vastes bords et tirant derrière elles des baudets pittoresquement chargés d'un tube de mitrailleuse, d'une cantine d'officier et d'un plat de campement, le tout enroulé dans une couverture ficelée de cordes.

En une foule d'endroits, il n'existe même pas une amorce de tranchée. Un jour, avant la bataille de Santander, à une douzaine de kilomètres de Bilbao, je suis parvenu ainsi jusqu'en première ligne sans vraiment m'en apercevoir. Nous étions arrivés au bout d'un village et je continuais de marcher sur la route, que ne barrait aucun réseau, quand l'officier qui m'accompagnait me retint par la manche :

— Vous voulez donc aller coucher ce soir chez les Rouges? me dit-il gaîment en me désignant du geste quelques-uns de ses hommes allongés par terre à nos pieds, derrière un buisson, le fusil en main, dans la position du tireur couché.

A moins de cinq mètres d'eux, plusieurs de leurs camarades, adossés à un mur, mangeaient leur gamelle de riz en devisant avec les filles du pays. L'ennemi nous voyait comme nous le voyions et l'on n'entendait pas un coup de feu. J'en demandai la raison au commandant qui m'expliqua qu'on ne tirait pas

sur les gens d'en face parce qu'ils projetaient de se rendre à la première occasion.

— Comment le savez-vous? interrogeai-je.

— Par les paysans d'ici qui causent avec les Rouges quand ils vont aux champs de l'autre côté et qui nous en ont informés.

On m'avait juré que les bombardements nocturnes étaient extrêmement rares, même dans les secteurs agités. Je ne l'aurais pas cru s'il ne m'était arrivé de rouler une fois, à minuit, tous phares allumés, aux environs de Madrid pendant quatre kilomètres sur une route bien en vue, sans que les artilleurs gouvernementaux aient, pour si peu, interrompu leur sommeil.

Un officier de réserve français fort intelligent, qui combat depuis le début dans les troupes de Franco, m'a raconté avoir sollicité, durant trois mois, de son chef de corps l'autorisation d'exécuter de nuit un coup de main sur un blockhaus dont la mitrailleuse prenait d'enfilade une tranchée occupée par sa compagnie. Le colonel, fatigué de son insistance, consentit à la fin à le laisser agir. L'ouvrage fut enlevé par surprise sans une perte. Cet officier supérieur le félicita de son exploit, mais en ajoutant que ce n'était pas l'usage dans l'armée espagnole d'attaquer la nuit.

Cette guerre, fertile en surprises, ne peut se bien juger que sur place, parce que beaucoup de choses qui, à distance, semblent incroyables ou absurdes, cessent de paraître telles quand on consent à tenir compte du caractère national.

Les Espagnols, avançait-on jadis, préfèrent se faire tuer à travailler. Il est certain que la bataille ne leur déplaît point. Leur tenue au combat est admirable, leur courage au-dessus de tout éloge. Ils n'ont pas peur de la mort. Ils l'acceptent stoïquement, ou plutôt en fatalistes, et n'auraient que le défaut de se laisser trop souvent massacrer sans la moindre utilité. J'ai dit de quelle façon, folle à nos yeux et non aux leurs, se battaient les requetes au début de la campagne. Il n'est pas besoin de remonter si loin pour en citer d'autres exemples. Il y a trois mois, sur le front d'Aragon, la défense de Belchite, d'une importance stratégique absolument nulle, et dont n'importe quel commandant d'armée moderne, soucieux de ne point gaspiller ses effectifs, aurait ordonné l'évacuation, a

coûté aux nationalistes deux mille hommes qui se sont fait hacher sur place plutôt que de se rendre ou de tenter de se replier. C'est que l'Espagnol ne se résigne jamais à abandonner du terrain. Il s'y cramponne contre tout bon sens et sans nécessité. Le moindre redressement de ligne le navre et le désoriente. Les généraux partagent cette manière de voir.

Le soldat, pour cette raison, est excellent dans la défensive et moins bon dans l'offensive. Il ne manque pas de mordant et est capable d'enlever avec ardeur les premières positions, même si la résistance de l'adversaire est acharnée et se prolonge plusieurs jours, mais, une fois le terrain conquis, il éprouve immédiatement l'irrésistable besoin de s'y attacher, de s'arrêter, de se reposer au lieu d'exploiter à fond son succès et de se hâter de profiter des avantages acquis. Livré à lui-même, il laisse se retirer l'ennemi en déroute qui se fortifie plus loin. Un proverbe de ce pays énonce qu'il ne faut pas faire aujourd'hui ce qu'on peut faire le lendemain. L'Espagnol l'applique aussi à la guerre. Au cours de la récente bataille de Santander, les volontaires italiens ont dû perpétuellement pousser les troupes nationalistes pour qu'elles ne cèdent pas à cette envie conforme à leur nature. Sans eux, la ville n'aurait pas été prise aussi vite. Je reviendrai là-dessus.

Outre qu'il n'est pas pressé, l'Espagnol est mauvais manœuvrier. Pendant cette bataille de Santander, les forces gouvernementales restées à l'ouest de Bilbao, et qui ne supportaient pas le poids de l'offensive, auraient très bien pu exécuter contre l'ennemi une attaque de flanc, elles se sont au contraire épuisées en de longues marches pour venir se porter sur la dernière ligne de résistance, déjà ébranlée et condamnée à céder. Les nationalistes, dans un cas identique, auraient, selon toute probabilité, opéré pareillement, étant de même race et ayant les mêmes qualités et les mêmes défauts.

Tel est le soldat qui, mieux encadré, plus instruit et placé dans une armée bien outillée, serait un des meilleurs du monde. Malheureusement aucune des trois conditions n'est remplie ici.

L'officier, lui aussi, d'une indéniable bravoure et qui ne rechigne jamais à s'exposer, n'a que des connaissances militaires très rudimentaires. Il suffit de s'être entretenu avec un

certain nombre d'entre eux pour constater qu'un dangereux défaut est commun à tous : ils estiment que rien n'est difficile. Le même état d'esprit règne dans les états-majors qui ne comprennent qu'une minorité d'hommes de valeur. Les généraux, à de rares exceptions près, ont gravi souvent les échelons à une vitesse vertigineuse. Ils s'apparentent assez aux généraux du Premier Empire qui, avec plus d'expérience, savaient payer eux aussi de leur personne, mais ne savaient que cela. A leur imitation, ils se jalousent férocement. On m'a cité le cas d'un général s'abstenant d'aller au feu pour se venger d'un camarade qu'il considérait comme plus favorisé que lui. Il serait injuste d'omettre de signaler qu'on rencontre, parmi les nouveaux généraux, des personnalités intelligentes, ayant suivi les cours des écoles militaires étrangères, très au courant de leur métier, d'esprit plus ouvert que leurs aînés et qui entendent bien les remplacer un jour. Ils les jugent déjà sans aménité, à la stupeur de l'étranger à qui ils font des confidences un quart d'heure après leur avoir été présentés.

L'armée espagnole, sous la Monarchie comme sous la République, a toujours manqué à un point extrême de matériel. Depuis le début de la guerre, la situation s'est sensiblement améliorée. Toutes les unités d'infanterie que j'ai vues, étaient à peu près normalement pourvues de fusils et d'armes automatiques. Par contre, sur les différents fronts que j'ai visités, la densité de l'artillerie, composée de pièces de 75 et de 65, auxquelles il faut ajouter un peu de 155 français de fabrication espagnole, m'a paru très faible et ne saurait être, en tout cas, comparée, même de loin, avec ce que nous avons connu pendant la Grande Guerre. Il n'existe pas de véritable artillerie lourde. Le pilonnement des tranchées et la destruction des réseaux de fils de fer incombent surtout à l'aviation. Enfin, la dotation en tanks et en avions n'atteint jamais, par rapport aux effectifs engagés, le niveau prévu dans les grandes armées européennes. Mais convient-il même d'employer le mot dotation? Ce matériel moderne constitue plutôt une sorte de placage sur une armée de structure vieillotte qui a besoin, pour l'utiliser, du concours des volontaires étrangers.

La guerre à laquelle nous assistons, pourrait être appelée mixte, puisqu'elle est conduite, tantôt selon la conception

espagnole, tantôt selon la conception européenne. Deux exemples récents le démontreront clairement.

Les Espagnols ont tenu à indiquer dans leurs communiqués, pour des raisons de politique intérieure et extérieure, qu'ils n'avaient employé, dans les opérations qui se sont déroulées dans les Asturies et ont abouti à la chute de Gijon, que des troupes nationales. Ce qui est parfaitement exact. Le pays, très montagneux, coupé de hautes gorges étroites, se prête à merveille à la petite guerre où elles sont sans rivales. Mais si l'infanterie ne comportait aucun élément étranger, l'aviation, qui l'appuyait, était uniquement allemande. Je le sais parce que je logeais alors à Santander, à l'hôtel Royal, où résidaient, à l'époque, les aviateurs du Reich que je voyais le matin et l'après-midi partir pour bombarder les lignes gouvernementales. Voilà le type de l'opération de conception espagnole soutenue par une petite aide étrangère. C'est ce genre de concours discrets qu'apprécient le mieux les nationalistes et que se sont réservés les Allemands, au nombre de cinq à six mille, y compris deux mille interprètes. Ils ont ici des avions dont la plupart sont pilotés par leurs aviateurs, des tanks, de la D.C.A., et ils assurent une partie des services de l'arrière.

Les Italiens ont des effectifs beaucoup plus importants, mais qui ne doivent pas atteindre actuellement cinquante mille hommes. Outre quelques escadrilles de chasse et de bombardement et deux régiments indépendants de chars, ils ont amené en Espagne quatre divisions entièrement composées, à l'exception d'une, dont le personnel est mixte, moitié espagnol et moitié italien, de miliciens fascistes d'âge très variable, venus soit d'Éthiopie, soit d'Italie ou appartenant à des fascios de l'étranger.

La bataille pour Santander a été menée par eux qui avaient déjà collaboré activement à la prise de Bilbao, sous le commandement officiel du général Franco. Mais le plan était italien, le matériel surtout italien, une forte partie des troupes italienne. Ces troupes formaient une des deux colonnes, celle de droite. Les Italiens avaient encore prêté à la colonne espagnole des chars d'assaut italiens au personnel italien. L'aviation était presque entièrement italienne. Les divisions

italiennes ont agi avec un remarquable allant, en dépit des difficultés du terrain et de la résistance opposée par l'adversaire, pendant les trois premières journées de l'offensive, où elles ont perdu, en tués et blessés, plus de deux mille hommes. C'est grâce à la manœuvre italienne, qui s'est révélée neuve et hardie, et à la rapidité avec laquelle elle a été conduite, que Santander est tombée beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait. Voilà le type de l'opération de conception européenne fortement appuyée par des contingents espagnols.

De ces observations faites sur place, on peut tirer quelques conclusions nettes.

L'armée nationaliste, en ses éléments purement espagnols, ne s'est modernisée que dans une faible mesure. Mais telle qu'elle est, elle possède deux avantages marqués sur celle des gouvernementaux. D'abord ses troupes sont maintenant plus instruites et beaucoup mieux disciplinées que les autres. Elles disposent ensuite de cadres meilleurs. Ses officiers, dont je n'ai pas caché les défauts, sont, en tout cas, supérieurs à leurs collègues du camp opposé, pour la plupart improvisés, et qui remplacent ceux qu'au début de la campagne les révolutionnaires, pleins de clairvoyance, ont pris l'initiative de massacrer dans la marine et dans l'armée, condamnant la première à une inaction quasi-totale et privant la seconde de cadres indispensables. Dans ce pays, en effet, le soldat n'obéit bien qu'à l'homme ayant sur lui un ascendant moral qu'il ne reconnaît point aux gens de sa classe.

Le général Franco peut-il ou non se passer de la collaboration étrangère? L'état d'esprit qui domine présentement à Salamanque, comme je l'ai constaté au cours de mes nombreuses conversations, serait favorable à un retrait général des volontaires.

— Il est indispensable, m'a dit quelqu'un, que nous finissions cette guerre entre nous et que nous la gagnions seuls. Que les Soviets cessent de ravitailler les Rouges et nous consentirons à ne plus être nous-mêmes ravitaillés. Si les contingents des brigades internationales étaient rapatriés, nous verrions se retirer sans inconvénient les Italiens et les Allemands. Le matériel importé des deux côtés ne peut être pratiquement

enlevé. Les Rouges disposent sans doute du personnel nécessaire pour le servir comme nous l'avons nous-mêmes maintenant. Aucun des deux camps ne se trouverait ainsi désavantagé.

Je ne suis pas du tout convaincu que les Espagnols nationalistes ou gouvernementaux possèdent vraiment, comme l'affirmait mon interlocuteur, le personnel compétent. Mais on sent bien que le secret désir de tous est de revenir à leur vieille guerre de jadis légèrement perfectionnée.

Il est non moins sûr que les Espagnols, très particularistes et xénophobes, supportent mal la présence des étrangers qui les ont si vigoureusement aidés. Leurs alliés ne se font pas d'illusions à ce sujet et le temps n'est pas éloigné où ils les accuseront, et non sans cause, d'ingratitude.

— Le seul reproche, m'a-t-on dit, que risque d'encourir Franco plus tard, sera celui d'avoir accepté l'appui des étrangers. Si les Russes et les communistes internationaux n'étaient pas venus les premiers renforcer les rangs des Rouges — et ce sera demain sa grande excuse — ce reproche lui aurait déjà été fait.

Je ne change pas un mot à ce propos qui m'a été tenu par un fervent partisan du généralissime.

Au point où en sont présentement les choses, le départ des étrangers entraînerait forcément un changement de méthode, mais ne modifierait point le résultat final désormais acquis. Franco l'emportera. Nul n'en doute plus, non seulement en Espagne, mais à Londres comme à Paris, si Moscou feint toujours de se leurrer ou plutôt continue de leurrer sa clientèle.

La guerre durera-t-elle encore longtemps? Il n'est pas impossible que des événements prochains en accélèrent le dénouement. Au cas où ils ne se produiraient point, tout n'en serait pas moins terminé avant l'été 1938.

*
* *

Quelle est la forme de régime que le général Franco instaurera en Espagne après sa victoire? Cette question est restée pendant des mois une énigme. Lorsque j'ai quitté ce pays, pour la première fois, au milieu de juillet dernier, personne

n'en savait exactement rien et l'on entendait, à ce sujet, les opinions les plus contradictoires.

Quelques jours plus tard, le généralissime accordait au marquis de Luca de Tena des interviews sensationnelles qui, selon sa propre expression, « ont dissipé le brouillard ». Il y déclarait que ses préférences pour le régime monarchiste étaient connues depuis longtemps [1] et, qu'en attendant le moment de rattacher la tradition espagnole, « il ne pouvait pas être le pouvoir intérimaire ». Un journaliste de l'*A.B.C.* de Séville l'appelait bientôt « régent d'Espagne », ce qui est absolument le titre qui convient à la position qu'il a adoptée.

Je pensais donc, en retournant à Salamanque au début de l'automne, ne plus réentendre, dans les mêmes bouches, les mêmes propos. Il n'en a pas été ainsi.

On sait qu'en dehors des isolés appartenant à tous les partis, monarchistes ou républicains, et à toutes les classes, aristocratie, clergé haut et bas, bourgeoisie grande et petite, deux fortes organisations, qui plongent leurs racines dans le peuple, appuient le gouvernement de Burgos : les requetes ou traditionalistes, anciens carlistes, profondément antilibéraux, admirateurs de la monarchie absolue, de foi mystique et archaïque, catholiques et cléricaux, et les phalangistes, de tendances tout ensemble fasciste et nationale-socialiste, adversaires du système capitaliste, partisans de l'État corporatif et du partage des terres, et bien que leur mouvement « incorpore le sentiment catholique à la reconstitution nationale », très décidés, pour la plupart, à ne point tolérer une quelconque influence du clergé dans les affaires publiques.

Les requetes ne cachent pas la satisfaction que leur cause la certitude d'être bientôt gouvernés par un roi. Peut-être certains essayent-ils de découvrir, avec un soupçon de méfiance, ce que sera cette monarchie syndicaliste qu'on leur promet. Mais, dans leur camp, c'est la joie qui l'emporte, comme chez les monarchistes moins intransigeants. L'enthousiasme est-il aussi vif dans les rangs des phalangistes, qui forment le parti le plus nombreux, et que les requetes, avec

1. Cette affirmation contredit l'opinion, généralement admise, que le général Franco était républicain, comme l'établit la réponse qu'il fit à la veille de l'insurrection de Calvo Sotelo. Voir, à ce propos, dans le numéro du 1er octobre 1936 de la *Revue de Paris*, pages 487 et 488, l'article intitulé : *Guerre en Espagne*.

lesquels ils s'entendent fort mal, vous glissent à l'oreille être remplis de gens suspects? On les sent les uns déçus, les autres résignés.

L'idéal des éléments dirigeants de cette jeunesse ardente était de voir l'Espagne se transformer en un État totalitaire ayant à sa tête un chef du style de Mussolini ou de Hitler. Ce chef, ils ne l'ont pas trouvé. Ils savaient depuis longtemps que le général Franco, qui est un cas unique dans l'armée espagnole, puisqu'il n'ambitionne que la gloire militaire et n'a aucun goût pour la politique, ne voulait pas être dictateur. « Il n'envisage pas plus, m'avait-on dit au mois de juillet, que d'être, dans le nouvel État, une sorte de Pilsudski qui le contrôlerait sans le diriger ». La mort du général Mola qui avait, lui, le sens du gouvernement et la volonté de s'en emparer, le délivra d'un rival très populaire qu'on lui donnait pour successeur. Il ne restait plus ainsi de candidat possible. C'est alors que beaucoup espérèrent que le général Franco reviendrait sur sa décision. Il en a pris une toute contraire. Des personnes qui le touchent de près m'ont affirmé que celle-ci lui fut surtout dictée par le peu de sympathie que lui inspirent les régimes totalitaires. Quoi qu'il en soit, le général Franco a opté pour la monarchie, et nul n'ignore plus aujourd'hui que la couronne sera offerte à Don Juan, le plus jeune fils d'Alphonse XIII.

Les phalangistes m'ont paru, dans leur grande majorité, prêts à se rallier sincèrement à leur futur souverain, mais à une condition, c'est qu'il applique intégralement leur programme. Or ce programme énergique est loin, on le soupçonne, de plaire à tout le monde.

J'ai personnellement rencontré à peu près le même nombre de gens qui souhaitent que rien ne bouge et de gens qui rêvent que tout change. J'ai donc demandé à une personnalité phalangiste de premier plan ce qui se passerait dans le cas où prévaudrait le point de vue de ceux qui ont aussi peur de réformes que ses amis en ont soif. Sa réponse fut catégorique. Il me déclara textuellement d'un accent plein de fougue :

— Il y aurait tout simplement une nouvelle révolution. Et, cette fois, je vous jure que je ne serai pas du même côté !

On se convainc vite sur place qu'il existe dans les deux

camps internationaliste et gouvernemental un esprit révolutionnaire de tendances divergentes, mais de force égale et qui, sans que ces ennemis irréductibles s'en doutent, les montre d'accord sur un point : c'est que de profondes réformes de structure sont indispensables. Les phalangistes n'ont pas pris uniquement les armes pour que l'ordre soit rétabli. Ils n'en accepteront qu'un qui soit nouveau.

La Couronne se rendra-t-elle compte que, si elle freinait trop cette révolution nationale, elle en provoquerait infailliblement une autre qui la renverserait ? Je dirai toute la vérité : ce n'est pas ce que vous avouent ces jeunes gens qui vous impressionne le plus, mais ce qu'ils vous cachent par pudeur ou par orgueil et qu'on devine au fond de leurs yeux. Ils continueront de marcher sans faiblir et du même cœur contre le communisme jusqu'à l'heure de la victoire, mais peut-être ne s'avancent-ils pas, aujourd'hui, vers l'avenir avec une aussi aveugle confiance qu'il y a quelques mois.

La royauté risquerait gros si elle les décevait, comme les a déçus la République. Elle aura encore à chercher à s'assimiler les anciens adversaires de l'autre côté.

Beaucoup se sont déjà ralliés ou ont fui les provinces récemment conquises. Un industriel de Bilbao me confiait, en septembre, n'avoir récupéré que 50 p. 100 de ses ouvriers. Mais certains n'ont pas changé et sont restés, comparses obscurs, vaincus mâtés qui gardent un silence prudent, mais n'en pensent pas moins sans doute.

Je n'en ai rencontré qu'un qui ait eu la témérité de se faire connaître. C'était un soir de juillet dernier. Je dînais dans une *fonda* du grand port cantabrique en compagnie d'un vieil officier nationaliste qui me narrait des histoires, osons le dire, assez sottes. A la table en face de la nôtre, se tenait un monsieur seul qui avait l'apparence d'un employé de bureau ou d'un petit ingénieur. Il ne me quittait pas des yeux. Son regard fixe semblait vouloir m'avertir de ne pas prendre au sérieux les propos de mon hôte qui, constamment tourné vers moi, ne le voyait pas. Il eut, en sortant le premier, un imperceptible mouvement d'épaules. L'expression du visage crispé de cet homme, comme les paroles véhémentes citées plus haut de ce phalangiste dont le nom est célèbre en Espagne et que

j'ai rencontré à Salamanque, demeurent si fortement gravées dans ma mémoire qu'elles m'empêchent de partager le commode optimisme de ceux qui s'imaginent que la Restauration arrangera tout sans effort.

Il lui faudra régler encore la question des séparatismes basque et catalan, auxquels tout le monde ici est hostile, mais qu'on simplifie à l'extrême dans les conversations en vous affirmant que ces mouvements n'ont pas de causes profondes et qu'ils sont uniquement le fait d'ambitieux avides de titres et de charges. Des arrivistes les ont peut-être exploités à leur profit, mais un étranger n'ignore pas à ce point l'histoire d'Espagne qu'on puisse lui faire croire que ce sont eux qui les ont inventés. Je me souviens avoir bavardé, sur le front de Madrid, avec un jeune capitaine phalangiste basque qui voulait embrasser naguère, me conta-t-il, la carrière militaire. Ses parents s'y opposèrent en lui disant : « Nous vivants, tu n'entreras pas dans l'armée d'occupation. » Or cet officier n'avait guère plus de trente ans. Sa famille, il y a une dizaine d'années, considérait donc toujours l'armée espagnole comme une armée d'occupation !

La monarchie saura-t-elle régler la question cléricale qui divise tant requetes et phalangistes ? Comment payera-t-elle les réparations des régions dévastées et les dépenses de la guerre ? Les optimistes, en frappant la terre du talon, vous répliquent qu'on ne soupçonne pas tout ce que contient leur sous-sol. Mais l'exploitation de ces richesses exige d'abord des investissements de capitaux considérables qui ne se trouvent pas dans le pays.

L'étranger, de quelque côté qu'il se tourne, n'envisage pas sans appréhension l'avenir immédiat qui attend l'Espagne au sortir de ses épreuves, et se reconnaît incapable de le prédire. Il n'emporte de ce pays qu'une seule certitude, c'est que le communisme sera vaincu, écrasé. Définitivement ou momentanément ? Cela dépendra de ses futurs maîtres.

*
* *

Ce n'a jamais été sans un sursaut de révolte que j'ai entendu tant d'Espagnols, et non seulement de belles aristocrates et de riches bourgeois, mais des petits boutiquiers, voire une grosse cabaretière aux mains sales, me parler du « second tour » en serrant les mâchoires. Le « second tour » est le nom par lequel on désigne ici cette période inaugurale de la paix que beaucoup rêvent de consacrer à de terribles règlements de comptes. Les Dieux ont donc encore soif? N'a-t-il pas coulé déjà trop de sang? Douze cent mille personnes tuées ou assassinées, puisque tel est le chiffre auquel on évalue officiellement les victimes de la guerre civile, n'est-ce point assez ? Quel être humain pourrait, à ce moment-là, demeurer impassible? On s'indigne, on prêche l'oubli et le pardon. Alors ils vous racontent, d'une voix généralement très calme, comment ils ont vu mourir leur mère, torturé leur frère ou comment ils ont été forcés d'assister, ligotés et bâillonnés, au viol de leur enfant. Cela ne vous pousse point à les encourager à se venger, mais on comprend pourquoi tant de haines et de rancœurs se sont accumulées dans les cœurs et l'on se tait.

Y a-t-il eu vraiment autant d'horreurs qu'on l'a dit? Oui.

Je n'absoudrai personne. Je sais que de ce côté-ci, au début des hostilités, on tuait les prisonniers alignés d'un coup de revolver dans la nuque. Mais cette lâche cruauté n'excuse pas la somme des crimes, des persécutions, des destructions et des saletés accumulés par l'autre camp.

Je ne dresserai pas un réquisitoire. Un voyageur ne dispose pas du temps, des moyens, ni des pouvoirs nécessaires pour le faire, à moins qu'il se contente d'exploiter des documents qu'il ne lui est pas possible de vérifier et accuse ainsi sans preuves. Mais il a le droit et le devoir de dire ce qu'il a réellement vu. Cela semblera peut-être peu de chose à quelques-uns. Ce témoignage est du moins honnête.

Le spectacle qui s'offre à vos yeux, quand on pénètre dans les provinces récemment conquises, ne ravit pas. Les troupes gouvernementales en retraite ont fait sauter partout

à la dynamite les ponts et les ouvrages d'art. Ces destructions systématiques peuvent encore, et ce n'est pas toujours évident, se justifier par des nécessités militaires. Il n'y en avait, par contre, aucune à incendier ces moitiés de villages, ces rues entières de petites villes, à commettre ces actes de sauvagerie dont n'ont point pâti les riches ou les fascistes, mais ces pauvres bougres muets et glacés, aux yeux hagards, qui se tiennent debout devant leur maison. Lorsqu'on les interroge, ils pleurent et ne savent que murmurer, en posant sur votre main une main peureuse : « Les Rouges ! Les Rouges ! »

Je suis entré à Potez, un gros bourg des Asturies, le surlendemain du jour que les miliciens l'avaient évacué. En partant, ils avaient mis le feu aux trois quarts des habitations dont il ne restait que les murs. J'ai demandé à un vieux bonhomme si l'on avait fusillé beaucoup de civils dans la ville.

— Deux seulement, me répondit-il, en levant deux doigts. Oui, deux seulement, répétait-il, stupéfait encore qu'on en ait massacré si peu.

— Qu'avaient-ils fait? Que leur reprochait-on?

Sa stupéfaction grandit encore. Il paraissait ne pas comprendre qu'un monsieur, qui n'avait pas l'air fou, lui posât une telle question.

— Rien... voyons, rien... naturellement rien !

Ses bras s'ouvraient et retombaient avec une sorte de lassitude découragée. Cela lui semblait inouï que quelqu'un crût encore qu'on tuât aujourd'hui un homme pour une raison vraie ou fausse. On le tue simplement parce qu'on en a envie. De pareils actes, j'en ai acquis la certitude en visitant la province cantabrique, ne sont pas ordonnés, mais tolérés et admis par un commandement sans autorité.

J'ai vu, à Comillas, à la limite de la province de Santander, une église — il y en a d'autres ! — transformée en salle de conférences et de danse. Elle a été pis que saccagée. On l'a vidée de tout ce qui aurait rappelé le culte. De patients vandales ont gratté jusqu'aux fresques des murs. L'édifice ne contient plus que des bancs rangés face à une chaire de maître d'école qui occupe la place de l'autel du chœur.

J'ai rencontré, à Santillane, une dame qui ne s'est nourrie,

pendant les six derniers mois du gouvernement légal, elle et ses enfants, que d'orties hachées. « Ce n'est pas si mauvais », disait-elle en souriant.

On manquait de tout, non point parce que les vivres faisaient défaut, mais parce que le ravitaillement était aux mains d'incapables et de pillards. Le désordre régnait en maître. Cela ne surprend pas qui a vu dans quel état d'effroyable saleté se trouvait Santander au lendemain de sa délivrance, avec ses murs couverts d'inscriptions rouges au pochoir acclamant l'U.R.S.S. Les administrations publiques avaient gardé un aspect ignoble de bouges. Une crasse, qu'on aurait dit centenaire, collait aux couvercles des horloges pneumatiques toutes arrêtées. Des tas d'ordures s'amoncelaient dans les rues et les jardins. Une odeur nauséabonde vous saisissait à la gorge en pénétrant dans les meilleurs cafés. Partout on respirait un air de délabrement, de misère et d'abandon que la ville commença immédiatement de perdre les jours suivants.

J'ai entendu dans ce port le récit d'un scaphandrier qui, ayant dû plonger à proximité du phare contre lequel on fusillait sans jugement tous ceux soupçonnés de fascisme, fut obligé de se faire remonter tout de suite, effrayé à en devenir fou par la vue de deux cent quarante-huit cadavres gonflés et à moitié mangés qui, de grosses pierres attachées aux pieds, se balançaient dans la mer.

A Valladolid, j'ai rencontré un officier qui fut enfermé à Bilbao dans un bateau. Les geôliers faisaient courir les prisonniers sur le pont en les fouettant au passage. Par intervalles, une tête était prise au lasso. Un homme tirait alors sur la corde pendant qu'un camarade poussait le futur pendu dans une trappe ouverte de la cale. Ces jeux étaient quotidiens.

Dans une autre prison de Bilbao, les troupes qui en gardaient les portes, laissaient souvent passer, par peur, des émeutiers sans mandat qui, à coups de revolver, tiraient dans le tas au hasard. Les détenus avaient rassemblé des quantités de bouteilles vides qu'ils remplissaient d'eau ou d'urine et les lançaient, pour se défendre, contre les assaillants qui reculaient.

J'ai tenu entre mes doigts d'abjects petits papiers, timbrés d'un cachet officiel, saisis sur des soldats prisonniers et dont

j'ai recopié le libellé : *Bon pour une jeune fille pour une nuit. Bon pour dix nuits à passer avec* ... Quelle pègre les avait rédigés et était à la tête de ces ignobles organisations ?

Le peuple, du côté gouvernemental, ne suit pas toujours de tels maîtres. Si les usines de Bilbao n'ont pas été détruites, avant l'évacuation des faubourgs, par des exaltés, c'est parce que des ouvriers socialistes, du reste moins nombreux qu'eux, le leur ont interdit. Un ingénieur d'une fabrique de Santander m'a dit avoir vu un ouvrier défendre aux meneurs de s'approcher de son métier qu'ils voulaient démolir. Il s'était adossé à la machine et leur criait, en les menaçant d'un marteau : « Il faudra tout de même que je mange demain ! »

Un officier italien m'a raconté qu'un de ses hommes, qu'il m'a présenté, avait été entre les lignes recouvrir de sa propre couverture le cadavre d'une femme entièrement nue. J'ai demandé au soldat à quel mobile il avait obéi, il m'a répondu en baissant les yeux : « J'en avais honte pour les Rouges. »

On éprouve souvent cette honte-là en Espagne.

Dans certains milieux français, on s'indigne à distance que beaucoup de personnes, en parlant de ce pays, aient l'air de considérer les rebelles comme le gouvernement légal et le gouvernement légal comme des rebelles. Elles éprouveraient, à leur tour, cette même impression après avoir résidé quelque temps dans cet État à l'envers.

J'ai pensé perpétuellement, en parcourant les provinces cantabriques, à tant de braves gens de chez nous qu'inquiète encore l'inéluctable et prochaine défaite des gouvernementaux. Ne les a-t-on pas convaincus que Franco a cédé l'île de Majorque aux Italiens — ce qui est faux — qu'il menace nos communications en Méditerranée et que le sort de la démocratie mondiale se joue sous les murs de Madrid ? Ils ignorent, abreuvés de mensonges, qu'il n'existe plus en Espagne qu'une ombre de République à l'usage des naïfs étrangers, que le *Komintern* dirige tout de ce côté, que le triomphe de Valence ne laisserait la place libre qu'à un gouvernement communiste ou anarchiste et que, si la seconde alternative se réalisait, leurs frères ennemis ne seraient pas longs à écraser les anarchistes et à s'emparer du pouvoir. Nos communications en Méditerranée n'auraient alors bientôt plus besoin d'être

assurées pour la simple raison que ce ne serait plus la seule radio de Barcelone, mais toutes celles du pays qui prêcheraient chaque soir en langue indigène, comme aujourd'hui, la révolte aux Marocains, qui possèdent, dans notre zone, quatre mille postes de réception de T.S.F. L'Afrique prendrait vite feu.

Libre à eux de me croire ou de croire le général Pozas, commandant en chef l'armée gouvernementale de l'Est, qui, dernièrement, déclarait au représentant d'un journal du soir français soutenir cette « guerre de libération » « pour défendre notre patrie et pour débarrasser l'Espagne, et peut-être le monde entier, de la terrible vague de réaction et de barbarie qui manque de noyer l'Europe dans le sang. »

S'il reste des braves gens pour approuver ce langage et juger naturels les incendies, les assassinats, les bons de femmes et autres ignominies, c'est que leurs petites querelles électorales, leur sectarisme aveugle ont étouffé, hélas ! en leur être, le sens de l'humain.

GEORGES OUDARD

MADAME DE SÉVIGNÉ CHEZ ELLE

En notre temps où la roue tourne si vite, où, dit-on, d'une génération à l'autre, pères et enfants à peine se reconnaissent, nous aimerons peut-être retrouver une personne qui n'a point vieilli. Nul ne dira, surtout, je l'espère, en lisant ces lignes, que madame de Sévigné soit vieux jeu ; peut-être nous dirait-elle que c'est nous qui ne savons plus être jeunes, comme elle l'était à la veille de sa mort, à soixante-dix ans, le cœur peuplé d'une seule personne, ce qui est le propre de l'amour, l'esprit toujours au guet, les yeux aussi attentifs au-dessous des choses qu'à leur dessus, riante au monde mais toute seule dans sa chambre, versant des torrents de larmes, naïve et habile, généreuse et intéressée.

Ce n'est point à la Cour que nous l'imaginons ; bien qu'elle en ait tant écrit, elle y va fort peu, mais elle y a des amis qui lui font la gazette. Au reste, à la Cour, nous serions nous-mêmes dépaysés : toute la majesté de Louis XIV ne nous retiendrait pas de rire ou de bâiller à la parade monotone où les figurants eux-mêmes s'ennuient tant, et, pour les intéressants secrets que l'on cache si bien derrière les fêtes commandées, on ne nous les dirait pas.

Dans la société au contraire, à Paris comme en province, nous retrouverions des groupes, des manières de penser, de vivre, qui ressembleraient encore, sinon à notre société d'aujourd'hui, du moins à celle dont notre enfance a encore perçu la tradition. Le XVIIe siècle a vécu plus de cent ans.

Sonnerons-nous à la porte de madame de Sévigné, à Paris, rue Vieille-du-Temple? Le laquais, Picard, vient nous ouvrir. Madame la marquise est sortie. Elle est chez sa cousine, madame de Coulanges, ou chez son oncle, ou chez son amie, madame de La Fayette, ou à regarder, chez Barbin, les titres des nouveaux livres; mais la voici qui rentre, sa grande cape rejetée sur l'épaule, la démarche vive, le visage plein, un peu carré, quelques fils blancs dans les boucles, le sourire prompt et les dents si intactes que, lorsqu'elle mord dans une tartine, elle y voit avec plaisir la marque de ses trente-deux dents. Telle, elle se décrit peu après le mariage de sa fille et ses enfants, à l'envi, s'exclament sur la jeune verdeur de maman-beauté, de maman-mignonne.

Son train de vie, à Paris, est modeste : nous apprenons que dans le « logis » où nous avons sonné, il n'y a point une chambre de trop à donner, car une nuit qu'un incendie a jeté dans la rue ses bons amis, monsieur et madame de Guitaud et l'ambassadeur de Venise en robe de chambre et bonnet de coton, elle n'a pu offrir un lit à cette pauvre madame de Guitaud. Elle n'aurait pu donner que la moitié du sien, au lieu qu'une autre amie a plusieurs chambres meublées. Le logis de la rue Vieille-du-Temple est de mille deux cents livres; madame de Sévigné l'a partagé longtemps avec sa tante, madame de la Trousse, qui lui servait aussi de duègue, car, restée veuve si jeune, elle ne voulait point de galants. Elle en a bien averti son cousin, ce scélérat de Bussy-Rabutin : qu'il ne lui écrive point de lettres impertinentes car « madame de la Trousse lit tout ». Elle veut bien rire et jouer du fleuret avec sa plume, mais rien de plus. Son jeune mari la trompait, elle le savait, mais n'avait point voulu des consolations du cousin. Son cœur est de glace aux amants : ils ne savent d'ailleurs point aimer. Elle est tout engagée dans ses liens de famille et ceux des amitiés; elle a mille soucis, deux enfants à établir : sa fille avant tout, Françoise, « la plus jolie fille de France » dit le cousin Rabutin; puis son fils, doux et gentil, mais indolent, et qui n'annonce pas de devenir maréchal de France. Françoise a d'abord été élevée chez les religieuses de la Visitation, à Nantes; c'était là presque une obligation. Madame de Sévigné est, elle ne l'oublie pas, la petite-fille

de la Mère de Chantal et dans toutes les maisons qu'a fondées sa grand'mère, elle est reçue en parente, « la petite-fille de Notre Sainte-Mère ! » Elle se souvient que M. François de Sales l'a bénie au jour de sa première communion et lui a donné un beau livre. Ce sont là des souvenirs qui engagent, tracent une voie, tiennent au sang même et s'alimentent dans l'intimité constante avec la postérité spirituelle des Saints. On peut être mondaine, curieuse, attentive à saisir un cheveu de la fortune : la discipline religieuse, la piété sera comme une maison natale où l'âme a pris ses premiers plis. Madame de Sévigné va à la messe tous les matins, cela ne se discute pas : c'est sa règle ; elle ne manquera pas un sermon, mais il faut qu'il soit beau, qu'on y traite des grandes vérités : elle veut être de grande école et, se connaissant bien, se reprochera, se plaindra de n'avoir que « l'esprit éclairé ». Elle ne se sent pas embrasée d'amour de Dieu, ne veut entrer dans aucune des disputes religieuses du temps. Elle est bien de la terre, il n'y a que sa « voie » et ses espérances qui soient au ciel. Elle est engagée dans son siècle comme la perle dans sa coquille, elle entend bien dans sa valve les rumeurs infinies.

Ses soucis lui viennent de sa bourse qui est trop légère ! Son mari, dit-elle, l'a laissée « dans l'abîme ». Parlant plus tard d'un autre logis où elle pourra recevoir sa fille mariée, elle y vantera un escalier très commode par où passeront les laquais, les femmes de chambre, le porteur d'eau... et les créanciers. Les dettes, voilà ce qui mange l'esprit, comme si l'on avait des fourmis dans la tête.

Est-ce à dire que madame de Sévigné soit une dépensière, qu'elle fasse broder ses robes chez Lenglée ou s'attarde chez la marchande de frivolités ? Pas du tout. Quand nous la voyons commander une robe de taffetas brun à campanes de soie blanches, elle prie que le nouvel habit ne blesse ni l'économie, ni la modestie. On s'est demandé si elle n'était pas un peu avare. Non plus, car l'avare thésaurise et elle en est loin ! Avec elle, nous touchons encore une fois du doigt la condition de la noblesse terrienne aux temps splendides de Louis XIV. L'éclat de la Cour a jeté sur la noblesse un reflet factice. Elle donne au roi ses cadres d'armée ; encore faut-il payer pour servir ; elle-même vit de ses rentes. Et que sont les rentes ?

Les revenus des terres. Et que sont les terres? Des illusions, des chansons, des complaintes, des sécheresses, des gelées, des vents et des pluies. Madame de Sévigné ne manque pas de terres ; elle a passé, quand elle s'est mariée, pour une riche héritière, orpheline et fille unique. Elle a Bourbelly en Bourgogne : ci quatre mille livres de rente sur le papier. Le château se délabre, elle ne peut même plus, quand elle y va, y loger et c'est son fermier qui la reçoit. Elle a, en Bretagne, le château des Rochers et ses bois, la terre de Buron et, à Vitré, une maison qu'on appelle la « Tour de Sévigné » et qu'elle loue. C'est une marquise de Carabas que madame de Sévigné, mais quand arrive le moment de toucher les revenus, c'est alors qu'on entend les chansons, les couplets sur la grêle et la gelée, et quand madame de Sévigné attend ses fermages, les créanciers attendent sur l'escalier de toucher ce qu'elle leur doit.

Lorsque madame de Sévigné dîne chez elle de deux œufs à l'oseille (elle nous donne ce détail), cela va encore et aussi quand elle trouve sur ses terres de quoi fournir la tablée ; ce qui est difficile, c'est de faire sortir du sol non des épinards, ni des pigeons du pigeonnier, mais des écus. Il va falloir acheter une compagnie pour Charles de Sévigné ; ce ne serait pas être un noble que de ne pas entrer tout jeune au service du roi ; il faut trouver une dot pour « la plus jolie fille de France ». Madame de Sévigné fera comme les autres : elle empruntera à des amis plus riches, à des robins bien rentés ; seulement, il faudra toute sa vie payer les arrérages et les fourmis, dans la tête, deviennent des armées.

Madame de Sévigné, par exemple, a acheté à un ami, qui était lui-même en peine, une belle tapisserie qui fait tout juste le tour de sa chambre. Le sujet n'en est pas bien gai : ce sont toutes les scènes du Déluge. Elle ne la paye pas tout à fait à la petite semaine, mais à forfait. Cent cinquante livres par an tant que l'ami vivra, tant que ses fermiers la payeront elle-même. Si nous abandonnons les anthologies, les lettres brillantes pour voir, au jour le jour, madame de Sévigné chez elle, nous la surprendrons, tantôt pour elle, tantôt pour sa fille, perplexe, puis angoissée de ce fragile équilibre entre ce qu'on a et ce qu'on doit. Elle a son oncle, l'abbé de Coulanges,

qui conseille bien, l'aide à voir où elle en est, surveille et moralise. C'est un homme excellent ; il a le bénéfice de l'abbaye de Livry, près de Port-Royal ; il chérit sa nièce, il est son père putatif, ils ont presque conjugué leurs vies, mais il est exact sur les comptes et tient même, sur sa table, des piles de jetons de formes différentes comme pour les jeux. Ainsi, pas besoin de chiffres, ni d'opérations d'arithmétique : on n'a qu'à compter les jetons et même les regarder pour savoir ce qu'on doit et ce qu'on a.

Avec cela, madame de Sévigné ne marie pas sa fille ; elle n'y comprend rien, dit-elle, « c'est une énigme », la plus jolie fille de France ! instruite, sage et qui danse à ravir. Quand Françoise a fait ses débuts, aux petits bals des Tuileries, chez madame Henriette, Benserade a rendu son oracle : mademoiselle de Sévigné était une beauté « à brûler le monde ». Dans le ballet des amours déguisés, aux Tuileries, elle a figuré en « nymphe maritime » et Benserade a célébré la fille et la mère.

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu
Amour, c'est comme si, pour n'être pas connu
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos yeux et votre air engageant
Et *jusques à sa mère*, elle est comme vous-même.

Mais, six ans plus tard, la petite lyre baisse de ton :

Les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.

et s'adressant à la mère :

Votre fille est le seul ouvrage
Que la terre ait achevé
Aussi la terre est trop petite
Pour trouver qui la mérite
Et la belle qui le sait bien
Méprise tout et ne veut rien.

Nous voici avertis. Mademoiselle de Sévigné est jolie comme les amours ; elle danse les passe-pied et les menuets comme un ange ; elle est instruite ; elle écrit, nous dit-on par ailleurs, des lettres bien tournées, auxquelles il manque peut-être du naturel : les périodes sont un peu longues et sentent les auteurs ; elle est éprise de philosophie et cite Descartes. C'est la mère qui a voltigé de ruelle en ruelle,

mais c'est la fille qui est la Précieuse. La nature a fait la mère et la mère a fait la fille, ce n'est pas du tout la même chose.

N'empêche que le roi, à un petit bal, a regardé mademoiselle de Sévigné d'un certain œil qu'on lui connaît. Et le scélérat de Bussy-Rabutin d'en écrire aussitôt à madame de Montmorency : « Je serais très aise que le roi s'attache à mademoiselle de Sévigné, car sa mère est fort de mes amies et il ne pourrait trouver mieux en maîtresse » ; le « car » nous en dit long : le cousin se voit-il maréchal de France? Il a bien mal fait son compte.

Non, madame de Sévigné ne se chauffe pas de ce bois-là : à force de regarder le Déluge dans sa chambre, elle a vu, enfin, entrer la colombe. C'est un grand homme noir, très bien fait. Il a quarante ans, il a déjà épousé et perdu deux femmes ; elles n'ont point été malheureuses. « Nous ne serons pas plus difficiles, écrit madame de Sévigné, que les deux familles qui ont passé avant nous. » Il a ce qu'on appelle « du monde », un joli nom : « comte de Grignan ». Il a un beau château en Provence, des terres et des bois. Enfin, et surtout, il a une charge, même une grande charge : il est lieutenant-général en Languedoc, il sera bientôt lieutenant-général pour le duc de Vendôme en Provence et, comme le gouverneur en titre n'a que dix ans, M. de Grignan, en Provence, résidera, fera le gouverneur et qui fait le gouverneur fait le roi. Sa charge lui rapporte dix-huit mille livres et quelques revenants bons ; ce n'est pas beaucoup, mais l'honneur est tout et il est grand. Il y a un ennui. Il a cent soixante-quatorze mille livres de dettes, mais il doit surtout cette somme aux deux filles qu'il a eues d'un précédent mariage et les demoiselles de Grignan, bien élevées dans des couvents, n'égorgeront pas leur père. Madame de Sévigné empruntera sur ses terres pour doter sa fille, laissera elle-même, en terres et châteaux, un bel héritage. Si ce n'est point un délicieux mariage, c'en est un bon, dirait le sage ami, M. de La Rochefoucauld. La plus jolie fille de France se félicite bien d'avoir refusé M. d'Hérouville et M. de Cadérousse, deux Provençaux ; elle n'en était pas moins destinée à la Provence. La Providence s'explique peu à peu. Madame de Sévigné annonce que son gendre est « divin pour la société ; il chante

à ravir, d'une voix de baryton ; il cause et, de plus, il écrit très bien; ses lettres font, pendant deux mois, « l'ornement de toutes les poches ». Pour les dettes, on ne les dira pas aux amis. Pas d'ombre au tableau.

Si c'est là le point de départ pour la destinée de Françoise, il en est de même pour la mère. La vie de madame de Sévigné aurait langui dans les soucis médiocres, si elle ne s'était sans cesse ranimée au pétillement de son esprit ; elle n'était de rien que de petits dîners mélancoliques avec ses amies, elle y égayait les tristes humeurs de madame de La Fayette et la sagesse de madame Scarron, mais on peut égayer les autres sans s'égayer soi-même. Elle n'était pas trop bien notée auprès du roi. Elle a été frondeuse ; dans l'étourderie de ses jeunes années, elle a chanté, elle a écrit « Point de Mazarin ». Ses principaux amis, et elle est fidèle, sont les anciens frondeurs : c'est le cardinal de Retz, la bête noire du roi, c'est M. de La Rochefoucauld, c'est tout Port-Royal ; elle est prudente dans sa conduite, mais libre en ses jugements et en ses propos. Le roi, s'il la voit à la Cour, où elle a sa chère cousine, madame de Coulanges, qui la fait inviter, la saluera avec son immanquable courtoisie ; mais nous remarquerons, au cours de douze volumes, qu'il ne lui a parlé qu'une seule fois. « La Cour, dit-elle, est un pays à cothurnes : il faut y marcher sur des œufs ou s'y asseoir (quand on s'assied) sur des épingles. »

Ce n'est pas tout. Madame de Sévigné, au cours de son si sage veuvage, a eu deux mésaventures détestables. Elle connaissait beaucoup Fouquet. Qui n'aimerait un surintendant des finances, aimable, et qui peut, à l'occasion, d'un trait de sa plume nonchalante, vous tirer de peine, vous et vos amis ? Nous apprenons, par madame de Sévigné elle-même, qu'on a trouvé de ses lettres dans la cassette de Fouquet et que de ses missives badines et persuasives, Fouquet avait tiré ses espérances : on a jasé... il a fallu se défendre, expliquer, faire passer les lettres de main en main pour prouver qu'on peut être aimable et innocente et Dieu sait de quel cœur madame de Sévigné a suivi le procès de Fouquet. C'était déjà trop que d'avoir été dans la bouche du monde, quand le cousin Rabutin a demandé à madame de Sévigné de lui

prêter dix mille livres. « Et où, dira-t-elle, les aurais-je prises? » Emprunter pour prêter à ce panier percé? Le « bien bon » a jeté les hauts cris et le dépit du cousin s'est tourné en atroce vengeance. Il écrit, en cachette, l'histoire amoureuse des Gaules, il jure ses grands dieux qu'il n'a jamais voulu la faire imprimer, il ne l'avait montrée qu'à sa maîtresse qui ne l'avait montrée qu'à son mari. Madame de Sévigné y a trouvé son portrait satirique, son embonpoint, ses yeux bigarrés, son « avarice », ses coquetteries prudentes et l'assurance que si son mari ne *l'*a pas été devant les hommes... il *l'*a été devant Dieu! Elle a été brouillée à mort pendant sept ans avec le cousin, mais le portrait court toujours. Elle a été au reste bien vengée, puisque le chroniqueur des amours a passé, d'ordre du roi, treize mois à la Bastille, ne sera plus jamais qu'un exilé dans ses terres. Le roi ne reviendra jamais sur sa colère et madame de Sévigné, pardonnant à la fin au pécheur malheureux, gardera ses privilèges d'offensée, se fera un plaisir de rappeler sans cesse le crime et la disgrâce, de multiplier en jouant les coups de bec et de plume; mais, à la veille du beau mariage de sa fille, elle veut bien enterrer la querelle. Bussy est de bonne noblesse, l'escrime épistolaire avec lui est amusante et sa signature fera bien au contrat.

L'esprit tout court lasse, à la fin, et nous nous fatiguerions même de celui de madame de Sévigné. En 1669, elle a quarante-trois ans; ce qu'on n'a pas encore entendu résonner chez elle, c'est la corde profonde du cœur, le frémissement aigu de sensibilité. On croirait que les grands yeux bigarrés n'ont jamais pleuré. Le mariage de mademoiselle de Sévigné est ce tournant. Si c'est le roman de la fille, c'est aussi le roman de la mère qui n'en avait point eu. Cette jolie Françoise, de nature langoureuse et fermée, devient tout à coup, malgré elle, le centre et le tourbillon d'une vie qui n'avait eu ni tourbillon ni centre.

Avec une fille mariée à un homme de qualité, d'autorité, et qui va représenter le roi dans un grand gouvernement, l'horizon s'élargit à perte de vue. Et si Françoise de Sévigné épouse M. de Grignan, madame de Sévigné embrasse, elle, avec plus de générosité que d'égoïsme, la destinée de sa fille, ses intérêts, ses difficultés, ses honneurs, ses plaisirs et ses

devoirs. Neuf mois après le mariage, M. de Grignan a reçu sa lieutenance-générale en Provence. Il résidera l'hiver à Aix, dans le bel hôtel des anciens rois; il tiendra les États à Lambesc, surveillera le Pape en Avignon, les Nassau à Orange, la Méditerranée à Marseille. Il aura le pas sur tous les présidents et même sur les évêques; de Saint-Germain, le roi, les ministres, de leurs longues-vues, regarderont les évolutions de la galère royale en Provence. Selon l'expression si juste du temps, on est sur le théâtre.

M. de Grignan est parti en avant, laissant sa jeune femme, prête d'accoucher, aux mains de la mère. Le premier pas est un peu humiliant. L'enfant est né, il faut l'avouer : on avait espéré un fils, ce n'est qu'une fille. Que M. de Grignan ne s'avise pas de se plaindre : c'est sa faute : « Vous nous avez laissé une fille, nous vous la rendons. Si vous vouliez un fils, il fallait prendre la peine de le faire. » Madame de Grignan n'a que faire d'élever une fille; madame de Sévigné la gardera, chérira « ses petites entrailles » et, tout le long des douze volumes, nous entendrons parler de Pauline; en même temps, personne ne connaîtra mieux les affaires de Provence que madame de Sévigné : elle les voit comme il faut les voir, de loin. Son gendre a besoin de conseils : ils ne lui manqueront pas. Qu'il soit souple, conciliant, ne se fasse point d'ennemis. Les messieurs de Forbin-Janson se gonflent d'importance; l'un est évêque à Marseille, l'autre premier président à Aix : ils disputent sournoisement au nouveau venu les prérogatives et l'autorité; que M. de Grignan ne s'irrite pas, qu'il manœuvre, qu'il se fasse accepter des uns, aimer de tout ce qu'il pourra. C'est le moment d'être « divin pour la société ». Et puis, qu'il ne se hâte point, après la naissance de l'importune fille, de réclamer son épouse. Comme elle plaide ! Ce serait une barbarie que de faire voyager une jeune femme délicate dans les intempéries, de lui faire traverser les rivières gonflées et le Rhône épouvantable. Au reste, madame de Grignan est aussi mélancolique en l'absence de son époux qu'il peut le désirer, elle n'a de sourire que pour les lettres qu'il lui écrit, elle s'enferme pour les lire et ne montre à sa mère que les enveloppes; elle refuse de sortir, de se parer, afflige sa beauté et les yeux de sa mère

tous les jours du même petit mantelet noir : c'est le deuil de l'absence. Nul pathos, si l'on exagère un peu, c'est la forme du badinage : tout se dit, s'écrit, se glisse avec l'humilité enjouée d'une mère qui n'est plus rien quand il y a un mari : il y a la sagesse de la conseillère, le respect dû aussi à un lieutenant-général du royaume et la liberté d'une mouche qui vient, à la fin, se planter sur le nez de M. de Grignan, pour en taquiner l'immensité.

Se faire aimer de son gendre, la clé du Paradis maternel est là. Il s'agit de la trouver au fond de l'écritoire et de s'en servir : la mère s'est identifiée à la fille et la dépasse de tous ses dons. Elle le dira sous une forme qui nous semble même moderne : « Ma fille, c'est toute mon âme ; c'est la fixité de ma vie. » Elle aime d'avance tout ce que sa fille doit aimer : le beau château de Grignan et tous les Grignan, les trois beaux-frères, les jeunes demoiselles de Grignan, même les épouses défuntes et leurs familles. Plus on va, plus on découvre que ces Grignan étendent sur le Dauphiné et la Provence, même le Languedoc, le prestige de leur noble maison et l'autorité que leur confèrent leurs charges ; des trois frères, l'un est évêque, l'autre, coadjuteur, le troisième, le plus galant homme du monde, est colonel. C'est M. le Chevalier : tous l'aiment et soutiennent leur aîné : les prélats et le colonel n'auront d'autre héritier que le marquis de Grignan, qui a été si fâcheusement devancé par Pauline, mais ne se fera pas attendre.

C'est un grand rêve que la vie de cette jeune gouvernante et ce rêve, c'est une réalité. « Plus d'honneur que d'honneurs », c'est la fière devise des Grignan, incrustée au fronton du château. Ce sont, maintenant, les honneurs et c'est toujours l'honneur.

La première année passée, il faut pourtant rendre la fille. Son époux l'attend et toute la Provence. Madame de Sévigné, devant cette séparation, dit, comme à la mort : « Ah ! quoi, je le savais, mais je n'avais pas cru que c'était aujourd'hui. » C'est alors que résonne la corde profonde du cœur, l'unique, celle de l'amour. Il n'y a pas d'autre mot pour cette irruption d'un sentiment passionné, possessif, obsédant et qui cherche un égal et impossible retour. Madame de Sévigné a vu, par

la fenêtre, sa fille monter dans la voiture, qui la conduira au premier relais, avec le bon ami d'Hacqueville. Quel cri elle a poussé : « Ma fille! je me fais peur, écrit-elle, la semaine suivante, quand je pense comme j'étais alors prête à me jeter par la fenêtre, car je suis folle quelquefois. » Elle est allée entendre la messe et se réfugier chez les Visitandines, où elle est chez elle. « Mes larmes tombaient à terre, comme si c'était de l'eau qu'on eût répandue » ; les religieuses l'ont fait monter dans sa petite chambre ; on a fait du feu. Sœur Agnès l'a gardée sans rien dire, ni faire que lui passer des mouchoirs : elle sentait positivement la déchirure aux ligaments du cœur. Elle est allée ensuite chez l'amie des peines, madame de La Fayette. Celle-ci était triste et malade, tout comme il fallait, n'offrait pas d'insupportables consolations, d'autant moins qu'elle venait elle-même d'apprendre la mort de sa sœur. « Elle était tout comme je la pouvais désirer. » M. de La Rochefoucauld est venu ; heureusement, ce n'est pas non plus un homme trop gai. Pourtant, devant lui, il ne faut pas sangloter éperdument. Rien n'échappe à la sagesse de ses réflexions. Il serait capable de dire : « Vous n'êtes point raisonnable. » On a essayé de parler d'autre chose, on a dit du mal de madame d'Hendicourt, cette Mélusine qui a joué un méchant tour à madame Scarron. La diversion a fait un peu de bien, la journée y a passé, mais le soir, à huit heures, il a bien fallu rentrer chez soi, passer par la chambre de madame de Grignan, y voir tout en l'air, les armoires restées ouvertes, où pendent les vieilles robes que l'on n'a pas emportées, enfin, tout l'insoutenable rappel d'un départ. Dans un coin, une femme en coiffe remue un berceau où dort la petite Pauline qu'on a laissée avec les vieilles robes, « cette pauvre petite-fille qui me représentait la mienne ». Quelle dérision! « Comprenez tout ce que je souffris, et quelle nuit de soixante heures, et quel réveil ! Je n'étais pas plus avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. » Et, comme le cœur éperdu ne peut se souffrir chez soi en peinture, encore moins regarder le portrait de sa fille, l'après-midi se passe chez madame de La Troche ; le soir, chez le bon oncle de Coulanges, le sage, le bon, le bien bon, le cher abbé de Livry : il regardera, sans faire

des raisonnements, couler les larmes ; il dira peut-être seulement : « Ma fille, cela passera. »

Et cela passe, car voici qu'Hélène, la femme de chambre, apporte la première lettre de l'absente. La mère s'est dressée avec un tel sursaut que Marphise, la petite chienne, a sursauté aussi et jappé. Ah ! la vie revient ! La lettre est datée d'Auxerre, donc, écrite dès la première étape. La lettre est tendre, et la mère a souffert des silences langoureux de sa fille, car la voici éblouie : « Ah ! vous m'aimez, ma chère enfant ; vous vous avisez de penser à moi. Vous m'en parlez, vous aimez mieux, dites-vous, m'écrire vos sentiments que me les dire. »

Voici qui nous éclaire : la mère est impétueuse et absolue en son amour ; la fille, devant le flot maternel, se retirait. Tandis que l'une versait les torrents de larmes, l'autre se taisait, cachait sans doute sa naturelle joie de partir enfin, d'aller vers sa vie. « Je ne suis pas communicative », dira madame de Grignan » « J'honore ceux qui savent communiquer leurs sentiments », dira la mère. Tout leur roman est là, car c'est un roman. Et dans la lettre suivante : « Vos lettres sont, premièrement, très bien écrites, de plus, elles sont si tendres et si naturelles que la défiance même en serait convaincue. Quel bien elles me font et quelles sortes de larmes je répands en me persuadant de la vérité de ce que je souhaite le plus, sans exception. Vous pouvez juger par là de ce que m'ont fait des choses qui m'ont paru d'un sentiment contraire... Je ne veux plus que vous me disiez que j'étais un rideau qui vous cachait ; il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection. »

Que de réflexions nous pouvons faire sur ces lignes. Ainsi, madame de Sévigné a pu croire que sa fille ne l'aimait pas, il lui reste même un peu de « défiance », du moins de l'inquiétude : quand la défiance s'efforce de se persuader, c'est qu'elle est là. Et madame de Grignan s'explique. Sa mère est comme un rideau tiré devant elle et qui la cachait : un rideau brodé de fleurs, d'arabesques, d'oiseaux, et qui chantent. Sous l'exubérance des dons de la mère, la fille a dû se sentir souvent paralysée, interdite, enfermée. Devant le flot de larmes, les cris de douleur qui ont accompagné le départ, elle a pu rester les yeux secs, muette. Elle allait enfin, nous dirions

« vivre sa vie », exercer ses hautes fonctions de « gouvernante », et sa mère avait salué, avec enthousiasme, le mari et le Gouvernement. Oui, M. de La Rochefoucauld pourrait dire que madame de Sévigné n'est pas raisonnable. Si madame de Grignan a senti la douleur de se séparer de sa mère, est-il sage, dirait l'inutile sagesse, à chaque couchée, de réveiller les larmes et les sanglots; si elle est partie contente, les plaintes désespérées ne seront-elles pas importunes?

Si nous faisons un peu le procès de la mère, c'est pour faire plaisir à madame de Sévigné; si, comme tous les biographes et les commentateurs de la marquise, nous disions du mal de madame de Grignan, l'ombre maternelle se ferait chair et nous arracherait les yeux. Si nous disions : « Mais le portrait maussade, ingrat de votre fille adorée, c'est vous qui l'avez tracé, c'est dans vos lettres que nous le trouvons », madame de Sévigné, se rendant à l'évidence, s'arracherait les yeux à elle-même. « Je ne veux plus que vous me disiez que j'étais un rideau. » Nous ne le dirons plus : nous verrons même, maintenant que le rideau est tiré, une fille qui n'est point si dénaturée; à chaque couchée, la voyageuse, encore toute transie de la route, et qui n'a même pas le petit manteau fourré, qu'avait conseillé madame de La Fayette, écrit des lettres infinies. « Vous écrivez bien, lui dira sa mère, personne n'écrit mieux, ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé; cela compose un style parfait. » N'est-ce pas beaucoup parler de style à une fille qui aimerait peut-être mieux se coucher le soir et se réchauffer qu'écrire des lettres naturelles, d'un style parfait? Il y a des encouragements qui sentent la critique et nous apprendrons encore que madame de Grignan, timide quand elle écrit, s'accroche aux grands modèles, se souvient trop de Sénèque et de Térence; cette fille, trop bien nourrie des bons auteurs, fait des périodes trop longues. Oui, si nous sommes sévères à madame de Grignan, si nous la voyons, derrière son rideau, froide et pédante, si nous trouvons son style insupportable, sans en connaître plus de dix lignes, c'est bien par les lettres adorables, éperdues de la mère que nous avons cette opinion.

Autre écueil, madame de Sévigné parle à tout le monde de cette fille divine qui reçoit, dans les villes de Provence,

les cortèges des jeunes filles et les harangues des consuls. « Vous allez me rendre ridicule », aura dit la fille. « N'allez pas craindre, répond la mère, que j'aille, comme une buse, vous rendre ridicule, outre que le sujet ne l'est pas, je connais parfaitement bien et les gens et le lieu, ce qu'il faut dire et taire. » Oui, les grandeurs de madame de Grignan tournent un peu la tête à madame de Sévigné. On n'en rêvait pas tant quand on allait aux petits bals des Tuileries chercher un mari. Comment ne pas parler à tout le monde de la grande réception que la ville d'Arles a faite à la gouvernante? Madame de Grignan n'a-t-elle pas ri des harangues ampoulées, des métaphores, des ajustements des dames engoncées dans des falbalas trop rouges ou trop verts, tandis que la Parisienne était si agile et fine dans son simple habit de taffetas uni? « La dignité et l'éclat de votre mari me feront mourir si vous ne prenez soin de moi. Que ne suis-je auprès de vous pour vous épargner la moitié des révérences qui, à la fin, brisent l'échine. » Oh! que madame de Sévigné ferait bien les révérences! Loin de jalouser sa fille, elle s'identifie à l'absente, surtout la dépasse; elle n'a pas sa pareille pour voir, imaginer; les larmes sont taries, la voilà du voyage : elle a vu, avec terreur, tourbillonner le Rhône; la barque qui a failli buter contre le pont Saint-Esprit lui arrache des cris; elle salue les clochers de Saint-Trophime, reconnaît les saints au portail, elle s'amuse des Provençaux, que l'on avait cru si bavards et remuants; il paraît que, figés dans le respect, ils sont muets, immobiles « comme des statues sur leurs piédestaux ». Ainsi, madame de Grignan a raconté tout cela; les lettres de la mère paraphrasent en ondes plus sonores celles de la fille : il faut bien que toutes deux s'aiment tendrement pour que l'une devienne ainsi l'écho de l'autre. Tout ce que voit, fait, entend, cette fille adorée, la mère en perçoit le choc, l'intérêt, mieux peut-être que la voyageuse, car la sensibilité est plus immédiate et plus vive. Peut-être que madame de Grignan, l'échine brisée des révérences, dort dans sa litière pendant que sa mère perçoit le froid de la nuit sur la montagne de Tarare, entend le sifflement de la bise. Qui sait si madame de Grignan, au lieu d'avoir envie de rire, ne se retenait pas plutôt de bâiller aux harangues? Nous

apprendrons encore, toujours par la mère, que la gouvernante voudrait avoir le nez de travers pour être moins excédée de compliments, qu'elle est écœurée de la senteur violente des fleurs d'orangers. « Le nez de travers, ma fille, vous n'y pensez pas, et c'est de moi qu'on aura une bonne opinion quand on saura que j'ai pu faire un visage si joli, si régulier et si doux. »

Ainsi, madame de Grignan s'efforce de divertir cette mère, de l'associer à ses débuts, n'oublie pas le détail plaisant qui fera rire : on tire le rideau tout à fait. Il y a des absences salubres à l'amour. Maintenant, madame de Sévigné peut regarder le portrait de sa fille, il devient le « petit ami » ; elle commence de pouponner la petite-fille ; elle la voit tous les jours, c'est déjà quelque chose, à l'heure de l'âtre, quand on déficèle le maillot et que M. Pecquet, le médecin, se présente. « Je veille à ce qu'elle soit droite, écrit la grand'mère, il serait plaisant que votre fille et celle de M. de Grignan ne soit pas droite. » On n'en demande pas davantage à une fille qui n'a pas eu l'esprit de naître marquis. Et, dit encore la grand'mère : « Je n'envie pas la fantaisie des bonnes mamans qui laissent leurs enfants pour jouer aux hochets avec ces petites personnes. » « Ce degré, dit-elle, ne vous passera pas encore de longtemps par-dessus la tête. » On ne parlera du petit paquet reficelé qu'en passant et on butinera les nouvelles de la Cour, celles qu'on attrape chez les amies, et qui divertiront, à son tour, madame de Grignan. Mademoiselle de La Vallière s'est enfuie de la Cour ; on l'a retrouvée au couvent de Chaillot, en sanglots devant l'autel. Le roi avait eu une pique avec elle ; il a couru la chercher, il l'a ramenée. Ils ont pleuré tous les deux ; madame de Montespan les attendait sur le petit degré, leur a ouvert les bras ; ils ont pleuré tous les trois. M. Vallot, le médecin du roi, était mort à midi ; à six heures, il n'était plus mort et, le lendemain, se portait bien. Aucune nouvelle ne tient à la Cour, c'est à qui, parmi les corneilles, abattra le plus de noix. « Ce pays n'est pas fait pour moi », dit madame de Sévigné. Elle a ses petites agapes intimes et les préfère : un bon dîner à l'abbé Mascaron, qui prêche si bien ; il y avait l'abbé de la Mousse, l'ancien précepteur de Charles de Sévigné, et le bon oncle de Coulanges.

Celui-ci calcule combien peuvent coûter les fêtes qu'on donne à M. et madame de Grignan et se demande ce que coûteront celles qu'il sera séant de donner en retour. Le « bien bon » sonne déjà la cloche d'alarme ; mademoiselle de Sévigné devait « brûler le monde », attention de ne pas brûler la fortune, attention de ne pas finir à l'hôpital. Madame de Sévigné aura ses dragons bleus, ses craintes chimériques ; la ruine des Grignan, ce sera le dragon noir, qui apparaît déjà aux yeux avisés du « bien bon », dévorera un jour le cœur de la mère.

Ce qui surprend dans les lettres de madame de Sévigné, c'est qu'elle ait eu la patience de les écrire. Les sentiments, les paysages, les allées, les retours, les nouvelles, les imaginations, les soubresauts, les dragons bleus ou noirs vont si vite que la plume d'oie devait avoir peine à suivre, devait souffler comme une tortue, menée par un oiseau. Madame de Sévigné peut bien inviter sa fille à être naturelle. Être naturelle pour elle, c'est mener d'un seul train la tortue et l'oiseau, passer de sa chambre à toutes celles où sa fille respire, voler chez les amis, tracer quelques cercles à la Cour, attraper quelques vérités dans les livres de la vitrine, en émettre tout à coup elle-même de saisissantes ou surprenantes, ne jamais varier en se renouvelant toujours, se vivifier dans l'épanouissement d'une santé triomphante, passer du cœur à cœur avec ce qu'elle aime au pied à pied du combat, aimer au reste comme personne, défier le cousin Rabutin à l'escrime de plume, trouver une bonne « folie », puis aller faire quelques tours dans les astres, y lire la sagesse et les décrets de la Providence, revenir à l'âtre, voir si Pecquet a passé et si la petite Pauline pousse bien droite, voilà ce que madame de Sévigné appelle être naturelle : elle ne comprend pas qu'on fasse tant d'affaires de ses lettres, qu'on la traite comme *la Gazette de Hollande*. « Ma plume vole, dit-elle, sans la moindre virgule. » Des laquais éberlués vont, d'une maison à l'autre, pour demander, de la part de leurs maîtres, la lettre « du cheval » ou celle de « la prairie ». Elle connaît son don, c'est d'être étourdissante et, si elle a ses chagrins, de s'étourdir elle-même dans son encrier chinois.

*
* *

Changeons de lieu : madame de Sévigné a déménagé ; elle est allée à deux pas, rue de Thorigny, dans une maison plus spacieuse, où elle pourra recevoir les Grignan quand ils feront des séjours à Paris. Elle aura ses mêmes bons voisins : les Guitaud et l'ambassadeur de Venise ; madame de Grignan aura son appartement à elle et, dans sa chambre, une petite cheminée moderne au lieu d'une de ces grandes hottes à feu, qui semblent plus faites pour brûler une hérétique que pour chauffer les jolis pieds de l'adorable gouvernante. Au printemps, madame de Sévigné ira à Livry, chez le bon oncle Coulanges. Il a là sa bonne prébende : une abbaye peuplée seulement de quatre religieux. Nous en trouvons la description dans une lettre d'Horace Walpole, qui y faisait, au siècle suivant, un pèlerinage. Dans l'enceinte de l'abbaye, le « bien bon » a sa maison d'abbé ; sa nièce a un modeste pavillon entouré d'un jardin clos : une seule pièce en bas qui se prolonge en une galerie à arcades, où l'Anglais note les chèvrefeuilles embaumés et les nids d'hirondelles sous la corniche ; au premier étage, une seule pièce aussi, blanchie à la chaux, et, au second, deux ou trois petites chambres. En 1704, quand Horace Walpole vit le pavillon, madame de Sévigné était déjà l'illustre marquise : son médaillon, ceux de sa fille et du « bien bon », sous les arcades, voyaient se prolonger les heureux jours. On ouvrait la grille basse du petit jardin, et c'étaient, tout de suite, les bois peuplés d'oiseaux, le petit pont sur la rivière, où madame de Sévigné, travaillant en tapisserie sur une chaise pliante, guettait l'arrivée des lettres. Les retraites à Livry étaient assez courtes, des temps de répit, des songeries de clair de lune, l'intimité avec les rossignols et les fauvettes, les lectures graves : *la Vie de Théodose*, *la Relation du Portugal*, les lettres de M. de Saint-Cyran, que prête, à Port-Royal, M. d'Andilly. Elles sont admirables, mais rien ne vaut la manœuvre stratégique des *petites lettres* de M. Pascal. A Livry, il y a les bonnes causeries avec le « bien bon » ; l'abbé n'est pas astreint au régime monacal ; son office dit, il a, le soir, dans

le petit pavillon, son fauteuil, sa chaufferette : on a les jeux d'ombre, de tric-trac, les parties d'échec, où l'abbé donne triomphalement le mat au moment même où sa nièce allait lui prendre un pion. « C'est la médiocrité de mon esprit », dit madame de Sévigné. Avec le « bien bon », il faut faire ses comptes, savoir inexorablement de qu'on doit et payer. « C'est l'honneur » dit-il. Il s'informe sous main, à Grignan, auprès d'un autre abbé, de ce que deviennent les finances au Gouvernement de Provence ; il est inquiet. Le train est trop fastueux : tous ces gentilshommes, toutes ces femmes de chambre, ces chasses, ces comédiens, des passants à héberger, des quatre-vingts, des cent personnes à nourrir ; tout ce diable et tout son train, le château de Grignan à entretenir, à réparer, et on rêve encore d'y agrandir la cour. « Voilà, écrit le « bien bon », comment les meilleures maisons se ruinent. » On disait madame de Grignan indolente, elle ne l'est point assez sur la dépense, et, doucement, le « bien bon » avertit la mère. Les chiffres sont ennuyeux, mais il y a les petits moyens : on peut, avec des piles de jetons de différentes tailles sur le bonheur-du-jour, savoir en un moment ce qu'on doit et ce qu'on a. La soirée se prolonge, il y a les délicieux silences, on entend les extases des rossignols, le glissement de la rivière, le premier nocturne des moines, on voit, par les vitraux, le cheminement de leurs lanternes. On a pu apercevoir le dragon, la douceur de Livry est exquise, les soucis n'y font pas plus de bruit que les cailloux au fond de la rivière ; on voisine avec la proche abbaye de Port-Royal, si méconnue, si décriée ! Là, on ne voit que des saints, des saintes : il n'en sort rien qui ne soit bien écrit et profond. L'ombre de M. Pascal y réside : voici l'allée où il a eu son entretien avec M. de Sacy, qui est maintenant imprimé : « Quand je lis M. Pascal, dit madame de Sévigné, je volerais au martyre. » Il lui ôte tous ses doutes (elle en a donc quelquefois), il « anatomise » le cœur humain sans le dessécher ; en même temps, il échauffe l'âme. Et M. Nicole ! qui nous fait voir nos vraies pensées, celles qui se cachent, sournoises, et que nous voudrions tant ne point voir. Et tous les Arnauld ! Verra-t-on jamais une phalange plus ardente au bien, plus éloquente en ses actes et en ses écrits ? « Il n'y a rien que de beau et solide dans ce

pays-là. » Le roi s'en doute bien un peu, puisqu'il a donné le sous-secrétariat des Affaires Étrangères au propre frère de la mère Angélique et de tous les Arnauld, M. de Pomponne, et travaille avec lui tous les jours. Quand on rentre de Port-Royal à Livry, le soir, dans la petite voiture légère, on a senti la chaleur du buisson ardent. Madame de Sévigné serait-elle donc janséniste? Nullement, elle ne veut entrer dans aucune querelle religieuse : elle aime les âmes fortes où qu'elle les trouve, les beaux écrits d'où qu'ils viennent, et ses amitiés jansénistes ne l'empêcheront pas de trouver que le père Bourdaloue, jésuite, prêche « comme un ange du Ciel » ; elle aime même encore les méchants romans de cape et d'épée, les drames de cet excellent Calprenède, les beaux coups de l'épée de Rhadamante. « Je m'y amuse comme une petite fille », dit-elle. Le mauvais style la blesse, mais « on y trouve de beaux sentiments ». Et elle sent son péché : elle aime trop sa fille, elle l'a dit à son confesseur ; elle en a le cœur obstrué, elle a eu un mouvement de colère contre M. de Grignan, car, à peine a-t-il regardé sa femme, qu'elle est devenue grosse. A quoi pense-t-il ou plutôt à quoi ne pense-t-il pas. Une épouse si délicate et qui vient de faire un si extravagant voyage. Ne pouvait-on attendre quelques mois le marquis? Oh! la mère n'est pas près de pardonner et le confesseur, l'abbé Hopirou, lui a refusé l'absolution. « On n'est pas chrétienne, a-t-il dit, quand on a fait de sa fille une idole. »

Le pardon n'est pas si loin et l'irritation passe en escarmouches avec le cousin Rabutin. « Vous êtes le fagot de mon esprit » ; cela fait du bien de rallumer ce fagot, d'entendre, sous la plume, le craquement des étincelles. « Nous nous faisons les griffes », dit-elle encore, et les égratignades ne seront pas pour M. de Grignan.

A Livry, c'est la retraite, l'ermitage. Verrons-nous madame de Sévigné châtelaine aux Rochers? Ce ne serait pas la connaître que ne pas l'y suivre. C'est là qu'elle est vraiment chez elle, bâtit, plante, écrit, rêve. Elle est toujours en pieuse compagnie avec le « bien bon », l'abbé de la Mousse

et, souvent, le vieil abbé Têtu. Et surtout qu'on ne l'assassine pas des nouvelles de la Cour, du mariage de Monsieur avec la Bavaroise : qu'ils couchent ensemble et que les amies de Paris ne lui en rebattent pas les oreilles. Le château des Rochers fait bonne figure entre ses tourelles : on est chez soi et maître chez soi. C'est un plaisir inépuisable que de percer des allées dans le bois, de leur donner des noms : « la Solitaire », « l'Infinie », « l'Allée de ma fille » et, pour la fille, il y a « l'Allée de ma mère ». On inscrit des devises aux écorces des arbres, comme au temps d'Orphée ; on dessine un cloître d'arbres qui se rejoignent en voûtes, et quel plaisir d'imaginer avec Pilois, le jardinier, un labyrinthe! Avec sa santé triomphante, madame de Sévigné brave le froid, la pluie et les éternels crachins de Bretagne. « Je voudrais que vous voyez, dit-elle, comme je suis belle le dimanche ; les autres jours, je suis comme une ouvrière, dans la rosée jusqu'à mi-jambes, fichée avec ma casaque, je tiens à deux mains les nouveaux plants dans un trou pendant que Pilois ramène la terre. Nous sommes tout seuls, car on meurt de froid. Le labyrinthe est délicieux : on s'y perd vraiment. On croit en sortir et on est revenu sur ses pas ; on n'y va guère : aussi les oiseaux y nichent et chantent et les lapins y lapinent. C'est trop amusant, quand on a bien tourné, de se retrouver, de déboucher sur une prairie où jardinier, laquais, femmes de chambre, tous les gens de la cuisine fanent, et le foin vole en l'air avec les chansons. Un incident domestique : Picard, le laquais, s'est refusé à faner. Il a dit que ce n'était pas de son service. C'est un scandale. Comment peut-on n'aimer pas faner? »

Ce n'est pas toujours la solitude : un jour « ouvrier », madame de Sévigné, suivie de Pilois, a trouvé dans sa cour vingt gardes à cheval, des carrosses. C'est son amie, la duchesse de Chaulnes, qui est venue de Rennes la surprendre avec une compagnie de dames. Le duc de Chaulnes tient, à Rennes, les États de Bretagne. Madame de Chaulnes est tellement fatiguée des festins qu'il faut chaque jour donner aux députés bretons qu'elle vient se reposer, ne demande qu'un lit tout de suite, où elle s'étend et s'endort avec dix femmes autour d'elle qui jasent. Il faut organiser à la va-vite un dîner, préparer des chambres ; on le fera à la pastorale : une pièce

de bœuf salé pour le soir et, le lendemain, une collation champêtre dans le bois. Cette invasion de la pétulante duchesse est charmante, mais un peu lourde à la bourse : laquais et servantes sont sur les dents. Aussi madame de Sévigné cède aux instances de son amie. « Je vais aux États de Bretagne, écrit-elle, autrement les États seraient chez moi. » Elle a encore deux robes qui ont un certain air, Agnès les rafraîchira ; elle trouvera, à Rennes, toute la noblesse de Bretagne ; elle verra de près le faste d'un gouverneur qui tient les États ; elle emportera les dernières lettres de Grignan pour en lire aux amis les tendres et beaux passages. Comme elle tarde à se mettre en route, M. de Chaulnes lui envoie cinquante gardes à cheval conduits par un officier et un superbe carrosse. L'officier représentera que madame de Sévigné est nécessaire au service du roi de Bretagne, elle doit se laisser « enlever ». Et la voilà partie au grand trot de six chevaux. « C'est délicieux, dit-elle, on croit qu'on vole. » Elle sera chargée, avec son esprit, de dérider les Bretons ; aux soupers, le soir, ce ne sont que festons et astragales, poissons gigantesques et chapons, pyramides de fruits si hautes qu'elles ne peuvent passer sous la porte : l'une s'est heurtée au chambranle, tout est tombé par terre, avec un bruit de trente coupes cassées ; hautbois et violons, saisis, se sont tus. Le duc de Chaulnes a voulu porter la santé de madame de Sévigné, mais il sait vivre, et il a d'abord levé son verre en l'honneur de la ravissante gouvernante de Provence, madame de Grignan. Tous les Bretons, debout, ont levé leurs verres. Le dîner est long, la chaleur monte, la cordialité règne et l'on peut espérer que, le lendemain, à la réunion des États, les Bretons voteront le million de livres que demandera, au nom du roi, le duc de Chaulnes. Donnant, donnant, mieux on remplit l'estomac des Bretons, mieux ils emplissent la bourse du roi, sans compter un petit présent de vingt mille livres qu'ils voteront, d'eux-mêmes, pour l'amour de la charmante duchesse : « Le pressoir est bon, dit madame de Sévigné, et, entre midi et une heure, nous votons tout ce qu'on nous demande. » M. de Chaulnes est un prestidigitateur, il ferait sortir des écus-soleils des cailloux. Avait-on assez dit que les Bretons avaient la tête aussi dure que leur granit, qu'ils couvaient toujours

quelque rébellion. Au lieu de cela, ils dansent : le soir, farandoles paysannes ; les coiffes des femmes ont l'air de papillons blancs, d'oiseaux, de tours, de châteaux-forts en tulle empesé ; les cotillons courts de toutes couleurs se croisent et se mêlent comme des fleurs qui danseraient et, quand les petits sabots frappent le sol avec des rythmes de tambour, on voudrait aussi en avoir et aller danser. Madame de Sévigné n'en perdra pas un coup d'œil, elle pourrait dire encore qu'elle s'y amuse « comme une petite fille ». Elle est neuve à tout ce qui lui est neuf. Elle songe aussi que M. et madame de Grignan ont eu à tenir, à Lambesc, les États de Provence ; ce n'est point aussi magnifique, Lambesc n'est pas Rennes, ni la maigre Provence la Bretagne, mais c'est encore glorieux. Seulement, la dépense n'est-elle pas trop forte? A Rennes, c'est un étourdissement de fêtes : les gentilshommes bretons, trop éloignés les uns des autres pour se visiter de château à château, sont enchantés d'être réunis, et madame de Sévigné de les connaître. Leurs noms sont difficiles à retenir, car ils commencent tous par Ker et on oublie la suite. Aussi la comtesse, qui a un œil de travers, sera madame de Ker-Louche, celle qui a une coiffure en battant l'œil, madame de Ker-Borgne, madame de Ker-Azu sera madame de Croque-Oison. Chacun, au reste, a son sobriquet significatif, malicieux ou pénétrant. A Paris, madame de La Fayette, toujours frissonnante de mal ou de peine, s'appelle « la Feuille ». M. de Louvois, avec ses bourrasques : « le Nord ». Madame Scarron, si réservée, mais qui, dans l'intimité, vous fond comme la neige dans la main : « Le Dégel ». Le colérique évêque Forbin-Janson, à Marseille : « la Grêle ». Le roi a tous les noms fabuleux ou mythologiques. Madame de Montespan : « Quantova » (tant que ça va), et M. de Grignan, avec ses incartades conjugales, sa touffe ébouriffée, qui sort de sa barbe noire comme une moustache de chat, sera... « le Matou ». Et madame de Sévigné elle-même? « Oh ! dit-elle, qu'on ne lui écrive pas des formules plates, des « selles à tous chevaux », des « faites-moi la justice de croire ». Non, dit-elle au « Matou », appelez-moi « Pierrot ».

Elle s'est bien amusée aux États, mais elle est « morte ». Après quinze jours, elle ne rêve que de retourner aux Rochers de monter à sa tourelle, où elle a ses livres, de revoir ses clairs

de lune, où tout a une apparence fantasque. Ce n'est pas qu'elle ne s'y ennuie quelquefois, qu'elle ne pense que tel mois de septembre ne se tournera jamais en octobre. Mais elle est ainsi : le monde la tue, la solitude la ferait mourir ; elle ressuscite de l'un dans l'autre. S'il lui arrive une « chienne de carrossée », des visites qui vont durer quatre heures, elle songe au plaisir qu'elle aura à se retrouver seule après la fausseté des tendres adieux. Elle a, à demeure, aux Rochers, avec les abbés, une demoiselle, quelque ancienne gouvernante, qui « la tue », vient le matin, quand elle écrit, lui planter un baiser, lui tortiller des douceurs : elle a quelquefois envie de lui planter un soufflet. Elle lui a fait croire que le grand air, à la Cour, c'est de prendre chacun sa liberté, si l'un va à droite, d'aller à gauche. Elle aime tant ses bois qu'elle prie sa fille de ne pas adresser ses lettres à « madame la marquise, au château des Rochers », mais « A ma mère, au pied d'un arbre ». Si elle s'est fait « un bouillon » de Nicole, elle s'est fait, aux Rochers, un nectar de la senteur de ses bois.

Aux Rochers, elle reçoit aussi son fils, quand il veut être sage, laisser là ses maîtresses, ou quand elles le laissent. Auprès de madame de Grignan, c'est un mince cadet que Charles de Sévigné. On l'aime à petit feu doux, on le gronde ; il vous décourage avec ses faiblesses de jeu ou d'amour, mais quand on le voit, il est charmant, plein d'esprit, tout pétillant de drôleries. Il ferait un gentilhomme parfait à la Cour dans quelque petite charge. Il ne veut point en entendre parler, n'a aucune ambition, ne pense qu'à vendre sa compagnie de guidons et à se laisser vivre en attendant le temps de la sagesse. Il est gentil et confiant envers sa mère, lui raconte toutes ses mauvaises fortunes en amour. « Je me fais scrupule de les écouter, dit-elle, et pourtant je les écoute. Je profite de la confiance pour lui parler un peu de Dieu. » Elle n'écrira jamais ou presque jamais rien de triste ; les lettres sont faites pour raser les peines du bout de l'aile. Prenons-y garde, madame de Sévigné est peut-être plus affligée qu'elle ne dit des fredaines de son fils. Il a la même maîtresse qu'avait son père, cela perce un peu le cœur : Ninon de Lenclos ! et c'est la vieille amante qui raille le jeune amant. « Sévigné, dit Ninon, c'est une citrouille fricassée dans la neige. » « Mon

fils, dit encore la mère, avale le péché comme de l'eau. Point de Pâques, point de jubilé. » Mais elle insistera sur son charme, sa gentillesse. Il est insatiable de tout ce qui est beau. Il lit le soir à merveille, des heures durant, sans aucune fatigue, fait tous les personnages des drames. Quand il lit, on se croit au théâtre et la soirée passe comme une étoile filante. Quand il écrit, il a pour la fantaisie, les « folies », un brin de la plume maternelle. Il est entré sans barguigner dans la passion pour la sœur qui lui passe si haut par-dessus la tête. Il est le chevalier servant du cœur. Sa mère est-elle malade aux Rochers, pas de garde plus attentive et amusante que Charles de Sévigné. Est-elle convalescente? Il la porte en bas avec Pilois et l'on trouve là une troupe de bohémiens qui dansent et chantent, d'étranges bohémiens qui chantent et dansent en breton. Ce sont tous les domestiques du château que Charles a travestis et bouchonnés, et qui mêlent au breton un charabia de Bohême : ils sont à faire mourir de rire une convalescente. Ah ! c'est tout de même un gentil fils que « le petit baron ». S'il voulait seulement se pousser un peu, rompre ses vilaines chaînes, dont il dit lui-même qu'il a horreur, M. de La Rochefoucauld ne dirait pas de lui : « C'est un original qui veut absolument mourir de la grande passion qu'il n'aura jamais. » C'est un Breton qui a goûté au Bourgogne de sa mère : il épousera à la fin une sage et charmante Bretonne, qui écrira aussi des lettres délicieuses, décidément, le siècle le veut; devenu sage, Charles de Sévigné restera charmant, le modèle des fils et des gentilshommes bretons.

Suivrons-nous maintenant, après le long séjour aux Rochers, madame de Sévigné à Grignan. Oh ! elle y sera bien « chez elle ». « Son esprit y est, dit-elle, fixé. » Elle a devancé de loin ce grand voyage, vécu de peu pour l'accomplir. Elle serait déjà partie si elle n'avait dû se faire payer ce qu'on lui doit « pour payer, dit-elle, ce que je dois ». « Je m'en vais, écrit-elle, comme une furie, criant partout : « de l'argent, de l'argent ! » Un jour, elle a vu un fermier arriver, apportant dans sa carriole deux gros sacs. C'étaient peut-être cinq cents écus. Il a déficelé les sacs en disant : « Il y en a au moins pour trente francs. » « Ce n'étaient que de vieux sous de Bretagne, l'apport de la bonne volonté, on ne peut faire mieux et le

bonhomme se croit un héros. Il a bien bu et mangé et s'en est retourné content de lui. A la fin, on use la corde, les plaintes et réclamations réciproques irritent, il vaut mieux s'en aller.

Quel voyage ! Aller enfin à Grignan, quelles nouveautés ! Le bon oncle Coulanges est de compagnie. Il est douillet, on va à petites journées, par eau quand on peut ; le coche s'arrime sur le bateau et c'est un délice de voguer sur la Loire entre les berges verdoyantes, de veiller à ce que le « bien bon » ait toujours son bouillon chaud et à faire placer le coche un peu de biais pour qu'il n'ait pas le soleil dans les yeux. Mais ensuite, quel Rhône ! Quel monstre furieux ! Rien n'étonne pourtant, car l'imagination, mille fois, avait tout vu. Le voilà donc ce beau château de Grignan, avec ses terrasses bordées de caisses d'orangers ! Quels embrassements ! Voici madame de Grignan, un peu pâlie peut-être, et tous les Grignan, même le petit marquis, enfin venu au monde. M. de Grignan a encore plus grand air dans son antique demeure ; son frère, M. le Chevalier, lui ressemble : il est si noir et si lustré, qu'on ne l'appellera plus que Seigneur Corbeau. Et les demoiselles de Grignan, où sont-elles ? Ah ! dans des couvents, à devenir des saintes, peut-être auront-elles la grâce, la bonne grâce de se faire religieuses. C'est ce qu'il faut souhaiter à des filles dont le père mène si grand train, car voici aussi les dîners, les comédies, les musiques, les tables de jeu dans la grande galerie ; s'il n'y a pas de jeu, les Provençaux se regardent sans rien dire, comme en Orient. Madame de Grignan a perdu, en une soirée, cinq mille pistoles. Le « bien bon » hoche la tête (c'est ainsi que les meilleures maisons se ruinent). On ne peut pas compter les domestiques ; on a été jusqu'à cinquante, mais après, on s'y perd. « Il faut bien, dit madame de Grignan, occuper les gens du pays ; ils n'ont point de grasses terres à cultiver, il faut bien recevoir pour se faire bienvenir et servir. » Le roi, mécontent du pape, a ordonné à M. de Grignan de se saisir de la ville d'Orange. Avec qui l'aurait-il prise si, appelant autour de lui la noblesse provençale, elle n'était point accourue ? « Mais, dit madame de Sévigné, on aurait pu prendre Orange avec des pommes cuites ! » Il y a de l'inquiétude et si les lettres aux amis ne trahissent que la gloire et le plaisir, nous comprenons bien

que la mère n'approuve pas le faste, essaye de raisonner, de discuter, puis garde pour elle ses dragons. M. de Grignan est un gendre accompli, il veut que sa belle-mère, curieuse, voie tout. Il l'a conduite à Aix, à Salon et à Marseille. Madame de Sévigné a vu M. de Grignan reçu, comme le roi, à salves de canon. Sur le pont, tous les galériens, à l'apparition du gouverneur, ont levé leurs rames en criant « Hou ». C'était comme le cri du monde. Madame de Sévigné passera toute l'année chez sa fille, vantera à ses amis le tendre accueil, le faste, la bonne chère, les ratelées de perdreaux, les melons, « si nous en voulions un mauvais, il faudrait le faire venir de Paris », les vues merveilleuses de sa chambre, le petit marquis, la sainteté des demoiselles de Grignan, le carnaval à Aix, où les Provençaux, tout à coup, crient et gesticulent comme des fous et où, à la lettre, du balcon de leur hôtel, M. et madame de Grignan jettent l'argent par-dessus la rampe. Oui, on a tout vu, tout senti, même les punaises, les cousins et la brûlante sécheresse des garrigues ; on a eu soif quelquefois de la fraîcheur des bois aux Rochers, des allées ombreuses. Maintenant, il faut rentrer ; on a bien pleuré en se séparant, mais on reviendra, on se retrouvera à Paris. Plus que jamais, madame de Sévigné aura la résidence de son esprit en Provence ; on évoquera dans les lettres mille souvenirs, on verra de loin grandir le petit marquis, on ne pourra plus entendre tel air d'opéra sans se souvenir que, lorsque M. de Grignan le chantait, sa belle-mère avait des yeux rouges.

Mais dès que la correspondance reprend entre la mère et la fille, nous voyons l'envers des beaux jours : ce que l'on cachait aux amis, nous l'apprenons à retardement : « Faut-il croire, ma fille (ce que vous m'écrivez), que nous nous aimons mieux quand nous sommes à deux cents lieues l'une de l'autre ; faut-il douter qu'aimer et se voir soient une seule et même chose ? Cette pensée est trop cruelle. » Elle en est au désespoir, un désespoir timide, qui redouble de tendresse, de soins, de prévoyance, de toutes les plus délicates imaginations du cœur. On ne parlera plus de la ruine, et, sans doute, le dissentiment positif est là, avec l'autre, latent, des caractères et des sensibilités. Madame de Sévigné veut « être » sa fille et la fille veut être madame de Grignan.

Ce sera toujours leur histoire. Ce seront toujours chez la mère les mêmes sentiments, les mêmes pensées dans toutes les mobilités, même fantasques de l'esprit, traversant tout ce que vingt-cinq ans de correspondance ont vu de l'histoire du règne. Tout passe : les bruits de guerre et la guerre, les chars de victoires, les chars de deuil aussi (car on est tué à la guerre), les cris de douleur des mères, les larmes discrètes des amantes ; l'ombre du grand Turenne endeuille toute la France dans le sourd roulement des tambours voilés, et six fois, madame de Sévigné reviendra, à mesure que les détails lui viendront, sur ce malheur : les larmes des soldats, au passage dans les villes de la dépouille du héros ; tout le grandiose et toutes les frivolités du siècle, elle aura tout senti, tout rendu, les amours royales, leurs lendemains, les modes, les coiffures, les conversions éclatantes, les tonnerres de Bourdaloue, les vols audacieux de Bossuet par delà les passions humaines : les lettres de madame de Sévigné sont comme ces conques marines où l'on entend bruire toute la rumeur du monde.

Et, pour finir, il nous faut la voir encore à Carnavalet, car c'est là que, le plus souvent, nous la visitons. On était un peu à l'étroit, rue de Thorigny, et voici que le jeune duc de Vendôme est en âge d'exercer son gouvernement en Provence. Il le désire, bien que le roi lui ait dit un jour assez sèchement : « Monsieur, quand vous gouvernerez mieux vos affaires, je vous confierai les miennes. » Le roi a dit une autre fois : « Je suis content de Grignan. » Néanmoins, l'échéance est arrivée ; ce sera un temps d'éclipse pour M. de Grignan, il le passera à Paris avec sa famille et on verra si on ne peut obtenir pour lui une jolie charge à la Cour, par exemple premier chambellan. Madame de Sévigné a jeté son dévolu sur le bel hôtel Carnavalet, il y aura place pour tout le monde ; un long corps de bâtiment flanqué de deux ailes en retour, une belle cour intérieure plantée de sycomores ; face à l'entrée, les admirables statues de Jean Goujon et, derrière le bâtiment principal, un jardin, avec sa pièce d'eau et ses parterres, se clôt par un mur où des scènes mythologiques sont peintes en grisaille. Le loyer est énorme : quatre mille livres ! mais on partagera la dépense. La mère

n'aura que son appartement ; il y en aura un autre pour le « bien bon » et aussi celui de Charles de Sévigné ; les Grignan auront les deux étages de l'aile gauche et, si l'on a des chambres de reste, on les sous-louera à des amis éprouvés : M. Corbinelli et mademoiselle de Meri. Chacun sera chez soi avec son service. Madame de Grignan amène un grand train : trois cuisiniers, autant de laquais et de femmes de chambre. La voilà avec tout son peuple : mari, enfants, belles-filles, gouvernantes, secrétaires. Elle restera une fois deux ans, une autre fois huit ans. C'est ainsi que nous verrons de grands trous dans la correspondance de madame de Sévigné et que, d'une lettre à l'autre, le petit marquis a gagné ses dix-sept ans, est devenu colonel, fait les sièges de Philippsbourg ; l'aînée des demoiselles de Grignan a saintement accompli les vœux de la famille. Elle a pris le voile, laissant à son père, hors sa petite dot de religieuse, le bien qu'elle tenait de sa mère et que M. de Grignan serait bien en peine de lui rendre. Ces longues années de réunion, madame de Sévigné y reviendra souvent ; avec jubilation, dans l'émerveillement de l'amour comblé, la reconnaissance. Jamais une mère n'a été aimée ainsi. Elle le dira souvent : « Ma fille, vous avez gâté le métier. » Cinq ou six visites par jour de la mère à la fille, de la fille à la mère, on se voit, le matin, dès huit heures, quand madame de Sévigné revient de la messe ; elle toque à la porte de madame de Grignan ; elle remonte chez elle et, dès neuf heures, c'est la fille qui vient. On lui apporte son café, sa toilette du jour, et elle reçoit comme la reine, en s'habillant. Voilà le tableau qu'on envoie aux amis ; quelquefois, la mère et la fille écrivent sur la même feuille, dans la petite pièce qu'elles appellent le grippe-minois. Point de fêtes, point de soupers coûteux, c'est la cité de l'amitié, de l'intimité. Madame de Grignan va quelquefois à la Cour : il faut alors se harnacher et s'emplumer, aller avec ses jolis yeux en coulisse, attraper quelque chose, parler à la cousine, madame de Coulanges, qui sait la Cour sur le bout du doigt. Elle parlera à Louvois, qui est son cousin, et ainsi, de cousine en cousin, on arrivera au roi. On attrapera, ainsi, une fois douze mille livres et une autre fois douze mille autres pour dédommager M. de Grignan des horribles dépenses qu'il a faites pour représenter digne-

ment le roi. On fera la cour, discrètement, à madame de Maintenon ; elle ne parle point du passé, cela ne siérait pas, mais elle s'en souvient et elle présentera elle-même au roi le petit marquis de Grignan, fera valoir la contusion qu'il a reçue au siège de Philippsbourg. « Ce n'est rien, madame », dira le jeune officier. « C'est mieux que rien, monsieur », répliquera gentiment, et devant le roi, l'amie du fabuleux passé. Car, pour madame de Maintenon, on ne sait pas bien ce qui est une fable : le passé ou le présent? Il n'y a que madame de Sévigné qui en relie, page à page, les deux tomes, s'émerveillant, sans s'étonner.

Est-ce donc la cité du bonheur que l'hôtel Carnavalet? Oui et non ; c'est un bonheur sur lequel passent les orages et, comme à la fin, madame de Sévigné dit tout, nous les connaîtrons, après qu'ils auront passé. Il y a, de plus en plus, l'éternel sujet : la ruine ; il y a les secrets. Madame de Grignan ne voudrait pas tout dire. Madame de Sévigné voudrait tout savoir, devine, fait part à ses amies de ses tendres alarmes et, d'un appartement à l'autre, les officieuses confidentes se font les mouches du coche de ces querelles. Jamais madame de Sévigné ne manquera d'indulgence, elle s'accuserait plutôt ; mais, comme les abeilles butinantes sortaient aux jours heureux de la ruche trop pleine, les abeilles tristes, éperdues, les ailes pendantes, font entendre, en ces jours noirs, leur bourdonnement désespéré. Tout l'hôtel Carnavalet est en rumeur, tous les habitants courent d'un côté de la cour à l'autre, expliquant la mère à la fille, la fille à la mère. Madame de Grignan a pris en grippe les confidentes de sa mère : oserons-nous dire qu'elle leur « fait la tête »? Madame de Sévigné ne comprend pas, quand on s'aime, qu'on n'ait pas les mêmes ouvertures avec les mêmes amis, et à la fin, hélas, les témoins consternés sont d'accord : il faut les séparer. L'une tue l'autre de trop de véhémence et de l'excès d'amour, l'autre tue l'une de ses mystères, de ses silences, de ses langueurs. Elle maigrit, elle se dessèche, elle tousse, et plus sa mère s'alarme et se désespère, plus elle se dessèche, tousse et maigrit. Encore un peu et elle serait laide ! Voici un petit billet qui n'était point destiné à nos curiosités, et n'a pour toute suscription que ces mots : « Pour ma fille ». Il dut être, après une nuit

d'insomnie, porté par Agnès, d'une chambre à l'autre, à Carnavalet. « J'ai mal dormi, vous m'accablâtes hier soir. Je n'ai pu supporter votre injustice. Je vois plus que les autres les admirables qualités que Dieu vous a données. J'admire votre courage, votre constance, je suis persuadée du fonds d'amitié que vous avez pour moi. Toutes ces vérités sont établies dans le monde. Qu'y a-t-il donc? C'est que c'est moi, ma bonne, qui ai toutes les imperfections dont vous vous chargeâtes hier soir. Vous m'accusez de parler à des personnes à qui je n'ai jamais rien dit que ce qu'il faut dire. Vous me faites sur cela une injustice trop criante, vous donnez trop aux préventions; quand elles sont établies, la justice et la raison n'entrent point chez vous. Je disais cela uniquement à M. le Chevalier. »

Nous saisissons l'incident au vol. Madame de Sévigné, surprise en flagrant délit de confidences avec le beau-frère : le seigneur Corbeau. Elle s'est retirée, le cœur en loques, elle a bien pleuré, car la fille n'a pas ménagé ses injustices; elle a essayé de lire Comines; elle y a trouvé que déjà, en ce temps-là, il n'y avait que des tribulations et des misères; ensuite, elle a ouvert Nicole, qui, avec son style ennuyeux, n'en promène pas moins sa lanterne au fond du cœur; et voici ce que madame de Sévigné, au petit jour, a trouvé dans le sien :

« Il faut, ma chère bonne, que je me donne le plaisir de vous écrire comme je suis pour vous. Je n'ai point l'esprit de vous en parler, je ne vous dis rien qu'avec timidité, tenez-vous à ceci : je ne touche point au fond de la tendresse sensible et naturelle que j'ai pour vous. C'est un prodige. Je ne sais quel effet peut faire en nous l'opposition que vous dites qui est en nos esprits, il faut qu'elle ne soit point si grande en nos sentiments, puisqu'il est vrai que mon attachement pour vous n'est pas moindre. Vous disiez bien cruellement, ma bonne, que je serais trop heureuse quand vous serez loin de moi, que vous me donniez mille chagrins, que vous ne faisiez que me contrarier, je ne puis penser à ce discours sans avoir le cœur percé et fondre en larmes. Vous ignorez comme je suis pour vous et que tous les chagrins que me peut donner l'excès de la tendresse, me sont plus agréables que tous les

plaisirs du monde où vous n'avez point de part. Il est vrai que je suis quelquefois blessée de l'entière ignorance où je suis de vos sentiments, du peu de part que j'ai à votre confiance, j'accorde avec peine l'amitié que vous avez pour moi avec cette séparation de toute confidence. Je sais que vos amis sont traités autrement, mais enfin je me dis que c'est mon malheur que vous soyez ainsi, qu'on ne change point et plus que cela, ma bonne, admirez la faiblesse d'une véritable tendresse, c'est qu'effectivement votre présence, un mot d'amitié, un retour me ramènent et me fait tout oublier. Ainsi, ma belle, ayant mille joies de plus que de chagrins et ce fonds étant invariable, jugez avec quelle douleur je souffre que vous pensiez que je puis aimer votre absence. « N'insistons pas sur le » *lamento* maternel, nous avons compris, notons seulement » ce mot de l'amour : « je ne vous dis rien qu'avec timidité. » Les récits diaprés, les traits étincelants, les fusées du rire, les escarmouches de plume, tout se tait, tout s'éteint, car madame de Grignan est partie : on n'en pouvait plus. Quel vide, quel silence ! Ah, mon Dieu, est-elle bien au moins, boit-elle son lait d'ânesse, les cahots des chemins ne lui brisent-ils point les côtes? Madame de Sévigné est allée s'enfermer à Livry, dans une retraite farouche, n'a plus vu que Louison, la fille de ferme, et les vaches ; elle a attendu, le cœur tremblant, les premières lettres. Faudra-t-il donc encore s'entendre dire qu'on s'aime mieux à deux cents lieues l'une de l'autre? Non, madame de Grignan écrit, elle est toute pénitente, et le cœur maternel est déjà en extase ; les peines n'étaient qu'une ombre froide et subite sur le soleil toujours prêt à percer. Dix jours plus tard, on ne parle que de se retrouver à Paris, à Grignan. Les lettres de madame de Grignan sont adorables, font pâmer de rire le gentil frère, on se rit des orages. La mère n'a plus qu'une crainte : madame de Grignan se tue à lui écrire ces lettres merveilleuses, c'est trop, on ne se laisse pas ainsi gâter ; que la femme de chambre, Montgobert, écrive à la place de sa maîtresse : au lieu de gronder ou de se lamenter sur les excessives dépenses, la mère entrera dans les peines. Quoi? Madame Doriot, la couturière, a eu le front de faire l'épouvantable voyage, de se présenter à Grignan, pleurante et suppliante, pour être payée.

« Ma fille, peut-on réclamer de l'argent à une pauvre femme qui n'en a pas ! Comment vous êtes-vous défaite de ce moulin à paroles ? » Le « bien bon » n'est plus là pour raisonner sur l'honneur de payer ses dettes. Il a rendu ses comptes à Dieu et madame de Grignan a bien d'autres soucis en tête que les scènes de madame Doriot. Elle lève deux compagnies pour le régiment de son fils, ne le veut composer que de beaux hommes et donne même les chevaux de son écurie. Voilà l'honneur, celui de la Maison. Et quand on finirait à l'hôpital, selon les prophéties du « bien bon », on aurait tenu sa gageure.

Aussi, madame de Sévigné ne prêchera plus que d'exemple, passera des seize mois de suite aux Rochers pour payer tout ce qu'elle doit sans y arriver ; elle refusera, avec une fierté enjouée, trois mille francs qu'une amie lui veut faire trouver sous sa serviette, pour qu'elle aille au moins passer l'hiver à Paris. On se soucie bien de Paris quand on a ses bois, ses livres, ses tapisseries et, dès qu'on le veut, un feu d'artifice au bout de sa plume, une gaieté intrépide à opposer aux rhumatismes, deux lettres de sa fille par semaine. Il faudrait avoir perdu la raison pour se charger de devoir trois mille francs à une mystérieuse amie qui ne veut point qu'on la nomme et qui est la duchesse de Chaulnes.

C'est entendu, on est ruiné. M. de Grignan a engagé deux ans de ses revenus, mais il y a toujours une lucarne par où voir passer le soleil et voici un beau mariage pour le petit marquis. Il épouse la fille d'un fermier-général. C'est peu pour l'honneur, mais c'est beaucoup pour la cassette. « Il faut bien, dit madame de Grignan, en bridant ses paupières, mettre quelquefois du fumier sur les vieilles terres. » Et le fumier du fermier-général est excellent. Aussi, Grignan a revu de beaux jours. A l'occasion de l'hyménée, toute la noblesse de Dauphiné et de Provence a festoyé aux dix tables magnifiquement servies. Madame de Sévigné était là, les cousins Coulanges sont venus de Dijon. Il n'est point de fêtes sans le petit Coulanges et l'on a entendu dans ses chansons sonner les grelots de ses soixante-dix printemps. On a célébré le « beau château d'Appolidon » ; le soir, sur les terrasses, tous les gens du village ont dansé et, quelques mois après, on a recommencé pour marier Pauline à Monsieur de Simiane.

Seulement, l'ange noir était là et nul n'avait senti le frôlement de son aile. Le petit Coulanges frétille encore au souvenir des fêtes, en file encore les derniers couplets, les envoie de Dijon... Madame de Sévigné est morte : la petite vérole a éclaté au village. Elle seule, au château, a payé. Oh ! comme elle a été sage, comme elle a tout de suite compris, comme elle s'est souvenue de ce qu'elle avait toujours dit des desseins de la Providence, comme elle a su, à cause de la contagion, mourir seule, à la Pascal : « On meurt seul ». Comme on a bien vu ce qu'elle était et de quoi elle s'était nourrie. C'est M. de Grignan qui le dit dans une noble lettre, car madame de Grignan, écrasée par son « épouvantable malheur », ne pourra écrire de longtemps. On ne peut le croire, on a enterré madame de Sévigné, tous ses amis à Paris attendent ses lettres, il faut leur apprendre, l'un après l'autre, le sens mortel du silence.

Grignan s'efface dans l'histoire ; sa ruine superbe s'est longtemps désagrégée aux bises du Ventoux. Madame de Sévigné y demeure dans son tombeau : son dernier « chez elle », mais, tandis que s'écroulaient les pilastres, mille musiques tournoyaient au vent ; les voix de madame de Sévigné : cloches graves et clochettes légères, des gaies, des tristes, des moqueuses ; une, inlassablement tendre, et, par-dessus toutes les autres, une, inquiète, qui s'interroge et nous interroge : « Savez-vous bien au moins comme ma fille m'a aimée ? »

MADAME SAINT-RENÉ TAILLANDIER

LA FRANCE SE RUINE

LA GRANDE PÉNITENCE EN 1937
DE LA RICHESSE ACQUISE EN FRANCE EN 1913

Depuis de nombreuses années, les finances de la France ont été gérées dans des conditions telles que de grandes difficultés, que des accidents se sont produits et ont affecté le budget, la trésorerie et la monnaie.

Pour résoudre ces difficultés, des expériences ont été tentées et, chaque fois, la richesse acquise a été appelée à contribuer d'une manière importante aux redressements produits et escomptés.

Nous nous proposons d'étudier la situation actuelle de la richesse acquise en 1913 et, d'une manière plus générale, la consistance de la fortune française en 1937.

Afin d'envisager ce problème sous ses différents angles, nous l'examinerons sous l'angle capital et revenu considérés par rapport à 1913 ; capital et revenu considérés en fonction des prix par rapport à la même base et, enfin, nous verrons comment la question se pose en Angleterre et aux États-Unis.

I. — SITUATION DES VALEURS MOBILIÈRES FRANÇAISES EN CAPITAL

a) Actions :

La statistique générale de la France publie un indice des valeurs à revenus variables sur un portefeuille de 300 valeurs principales, réparties en 22 groupes sur la base de 100 en 1913. L'indice général moyen était, pour août 1937, de 218 ; autrement dit, en francs Bonnet, au cours de 132 francs la

livre sterling, le propriétaire de 100 francs germinal, investis dans les 300 valeurs étudiées, aura 218 francs Bonnet. Mais si nous ramenons ces 218 francs Bonnet en francs germinal, nous ne trouvons plus que 23,71. Il aura donc perdu 76,23 p. 100 de son capital.

Le tableau ci-dessous fait ressortir cette situation par compartiment ; il montre que les compartiments qui ont le moins perdu sont : l'alimentation d'abord, le gaz ensuite, les assurances enfin, mais font néanmoins ressortir une perte en or de plus de 50 p. 100 pour ces groupes privilégiés.

Les plus touchés sont les constructions navales d'abord, les grands réseaux ensuite et, enfin, les grands magasins avec des pertes supérieures à 90 p. 100.

	AOUT 1937	EN FRANCS GERMINAL la £ à 1 : francs
Banque	124	13,49
Assurances	362	39,38
Houillères du Centre	96	10,44
Houillères du Nord	136	14,79
Industries extractives	227	24,69
Forges et Aciéries	95	10,33
Constructions mécaniques	174	18,93
Constructions navales	51	5,54
Matériaux de construction	147	15,99
Produits chimiques	255	27,74
Industries textiles	221	24,04
Chemins de fer (Grands Réseaux)	70	7,61
Chemins de fer (divers)	99	10,77
Navigation	127	13,81
Gaz	363	39,49
Énergie électrique	264	27,63
Alimentation	391	42,94
Grands magasins	79	8,59
Industries diverses	180	19,58
Commerces divers	100	10,88
Sociétés coloniales	310	33,72
Sociétés françaises à l'Étranger	231	25,13
Indice général moyen	218	23,71

b) Valeurs a revenu fixe :

La situation des valeurs à revenu fixe est encore plus catastrophique.

Nous avons pris l'indice calculé par la Statistique générale de la France, et nous voyons qu'il est de 80 ; cet indice des cours prend comme base 100 en 1913, il est établi sur la moyenne de 8 groupes représentant 35 valeurs ; traduit en francs germinal, il représente pour la moyenne d'août 1937 : 8,40.

	AOUT 1937	EN FRANCS GERMINAL la £ à 132 francs
Rente perpétuelle 3 %	86,50	9,41
Rente amortissable 3 %	85,70	9,32
Rente 4 1/2 %	75,60	7,13
Foncière 3 % 1883	56,70	6,16
Foncière 4 % 1910	88	9,57
Obligations Chemins de fer 3 %	79,70	8,67
Obligations Chemins de fer 4 %	66,70	7,25
Obligations industrielles 3 %	75,80	8,24
Obligations industrielles 4 %	79,90	8,69
Indice général moyen	77,20	8,39

Pour les valeurs mobilières françaises, il paraît superflu d'insister sur l'ampleur de la perte et sur les répercussions qui en découlent du point de vue des finances publiques et du crédit.

Du point de vue des finances publiques, la diminution constante en capital a une grande répercussion sur les droits successoraux et sur les droits de mutation entre vifs ; elle réagit aussi sur la perception de l'impôt sur les coupons, dit « Taxe de Transmission », assis, pour les titres au porteur, sur la valeur boursière moyenne de l'année précédente. L'impôt sur les transactions financières subit également son influence.

Comme les droits successoraux sont affectés, d'après l'amendement constitutionnel de Poincaré, en 1926, à l'amortissement de la dette, il apparaît que cette dotation risque de devenir insuffisante pour peu que son volume augmente, ce qui est d'ailleurs le cas.

Le mécanisme du crédit permet aussi de prendre comme gage des titres ; il saute aux yeux que plus le gage est important, plus les possibilités d'expansion de crédit sont grandes, mais que sa diminution amène des réalisations de gages et diminue les possibilités d'expansion de crédit.

Cet exposé rapide en capital des valeurs mobilières françaises nous conduit à étudier le problème sous l'angle revenus.

II. — SITUATION DES VALEURS MOBILIÈRES FRANÇAISES EN REVENU

a) Actions :

Beaucoup de bons esprits déclarent que les valeurs à revenu variable sont « injustement dépréciées », comme s'il y avait une justice en la matière, comme si les faits économiques devaient avoir un préjugé favorable pour les hommes uniquement bourrés de bonnes intentions, alors que ces dernières ne sont bonnes qu'à paver l'enfer.

La vérité est que le capital recherche la sécurité d'abord, le profit et la rémunération ensuite. Examinons à la lumière des indices publiés par la Statistique si les valeurs sont réellement sous-capitalisées, autrement dit, si les taux de capitalisation sont anormalement élevés.

En rapprochant depuis 1913 les cours de l'indice des revenus d'une part et l'indice des valeurs, d'autre part, il ressort à l'évidence que les fluctuations de la Bourse n'ont servi qu'à dégager, par avance, qu'à extrapoler la tendance de l'indice des revenus à venir ; ce dernier a été, en quelque sorte, le tuteur autour duquel s'inscrivaient les cours des valeurs, représentant une grande partie de la fortune mobilière de la France.

L'indice des revenus était de 208 pour le mois d'août 1937, cela veut dire que le Français qui avait 100 francs germinal de revenu, tiré des 300 valeurs de la Cote, avait, en août 1937, 208 francs Bonnet, soit 29 francs germinal ; il a donc, par rapport à 1913, perdu 71 p. 100.

La capitalisation ressort, en août, à 4,1 p. 100 contre 3,75 p. 100 en 1914. L'on peut donc constater que l'augmentation de la

rémunération du capital-action en 1937 par rapport à 1913 ressort à 0,35 p. 100 et que la marge de sécurité, réclamée par la Bourse, en 1937, ressort à 9 p. 100 par rapport à 1913. Ce pourcentage ne semble pas « injuste », si l'on met en balance les rapports capital-travail et le climat de haine et d'incertitude de 1937 par rapport à 1913. Il fait toucher du doigt le manque de rentabilité actuelle des affaires françaises, dû aux lois sociales appliquées inconsidérément et mal digérées, et, surtout, à la baisse considérable du rendement de la production. Celle-ci a d'ailleurs été dénoncée par les auteurs mêmes de ces lois.

Le président de la Société des Cirages Français s'exprimait à ce sujet en ces termes : « Malgré les augmentations de salaires libéralement consenties, puisque ces augmentations varient en moyenne de 50 à 90 p. 100, malgré les recommandations faites aux ouvriers par le Gouvernement et par la C. G. T. elle-même, nous avons subi, non seulement la réduction de production provenant de l'application de la loi de 40 heures, mais aussi la réduction résultant de l'insuffisance du rendement horaire de la main-d'œuvre payée à l'heure ou payée aux pièces.

» C'est ainsi que, dans certains de nos ateliers de ferblanterie, le rendement horaire a diminué de 20 p. 100, alors que, cependant, la main-d'œuvre féminine a été augmentée jusqu'à 130 p. 100.

» Dans nos usines métallurgiques où, comme presque partout ailleurs, les ouvriers sont payés au tonnage, ceux-ci ont commencé à diminuer leur production dès que les augmentations générales ont été accordées. Toutes les démarches en vue de leur faire reprendre la cadence antérieure ont été vaines. »

b) Valeurs a revenu fixe :

Le taux de capitalisation des obligations et rentes est à 5,93 p. 100 contre 3,25 à 3,50 p. 100 avant la guerre. Ce taux paraît à première vue anormalement élevé, mais il faut l'examiner en tenant compte des observations suivantes : depuis 1932, il a été constamment question d'une possibilité de dévaluation du franc, constamment démentie d'ailleurs,

jusqu'au moment même de l'opération de 1936. Les taux de capitalisation des valeurs à revenu fixe étaient de 4,60 p. 100 en décembre 1932, ainsi que l'indique le tableau ci-dessous. Ils n'ont pas cessé de croître depuis.

	Fin Février 1929	31 Déc. 1932	1er Avril 1933	31 Mai 1934	30 Nov. 1934	20 Mai 1935	28 Mai 1936
Rente 3 % perpétuelle....	4,29	3,87	4,35	3,87	3,91	3,93	4 »
Rente 3 % amortissable...	5,27	5,24	5,64	5,10	5,40	5,35	5,93
Foncière 3 %, 1883.....	5,46	4,50	5,23	5,11	5,21	5,11	5,45
Foncière 4 %, 1913.....	5,63	5,21	5,91	5,98	5,73	5,83	7,40
Chemins de fer 3 %.....	5,25	4,29	6,19	4,92	5,12	6,28	6,20
Chemins de fer 4 %.....	5,11	4,86	6,08	5,37	5,68	6,29	6,71
Industrielles 3 %.....	4,88	4,55	5,05	5,51	5,15	5,43	6,36
Industrielles 4 %.....	5,65	4,30	4,74	5,36	5,21	5,18	6,11
Ensemble des valeurs à revenu fixe (35).....	5,19	4,60	5,40	5,15	5,23	5,43	6,02
Ensemble des valeurs à revenu fixe (35) au mois d'août 1937.. 5,93 %							

La dévaluation d'une monnaie pose au premier chef le problème du maintien de la consistance du capital, partant des revenus ; il était donc normal que ceux-ci fléchissent devant le risque de désagrégation monétaire, d'autant que, depuis l'arrivée au pouvoir des deux Gouvernements de Front Populaire, le franc Poincaré a baissé de 47 p. 100. En effet, le cours de la livre contre franc était de 75 avant les dernières élections ; il est maintenant d'environ 146, ce qui représente une baisse mensuelle continue supérieure à 2 p. 100.

Une autre cause, agissant puissamment, en quelque sorte mécaniquement, pour peser sur le marché des valeurs à revenu fixe, a été la mauvaise tenue des rentes, due au déséquilibre budgétaire, amenant l'État à faire constamment appel au marché des capitaux. Le montant des déficits budgétaires depuis 1931 est indiqué dans le tableau ci-dessous ; en 1929 et en 1930, la dette a été diminuée, elle n'a pas cessé de croître depuis, malgré les amortissements contractuels et extra-contractuels effectués par la Caisse d'Amortissement.

	DETTE PUBLIQUE FRANÇAISE EN MILLIONS			
	1929	1930	1931	1932
Total	274.710	269.347	273.745	290.887
Diminution ou augmentation de la dette	—7.557	—5.363	+25.398	+17.142
	1933	1934	1935	1936
Total	301.717	319.383	337.872	360.201[1]
Diminution ou augmentation de la dette	+10.830	+17.676	+18.489	+22.329

1. Chiffre approximatit; fin juillet 1936, le chiffre officiel était de 356.762.

ce qui représente une augmentation de 111 864 millions en six ans, ou près de 42 p. 100.

Il est à remarquer que les formations politiques qui ont triomphé aux dernières élections ont dénoncé cet accroissement dangereux de la dette publique ; mais, obnubilée par une application théorique et un peu enfantine de la théorie du pouvoir d'achat, leur gestion a consisté à voir sensiblement plus grand que leurs prédécesseurs en fait de déficit budgétaire. En effet, la responsabilité de l'augmentation du déficit de 1936 leur incombe pour un certain nombre de milliards, vraisemblablement 4 à 5 ; pour 1937, le déficit, sans les mesures de redressement prises tardivement par M. Auriol et par M. Bonnet, aurait été de 17 715 millions pour le budget extraordinaire et, pour le budget ordinaire, de 8 milliards, d'après les évaluations du ministre des Finances actuel, soit au total 25 715 millions ; enfin, pour 1938, ce déficit aurait atteint le chiffre effarant de 50 milliards, d'après les évaluations de M. Paul Reynaud.

Après les mesures d'assainissement prises récemment, on peut admettre que le budget ordinaire sera équilibré, sous réserve que l'activité économique se maintienne. Le budget extraordinaire, fortement allégé, doit être couvert entièrement par l'emprunt, et les budgets annexes, Chemins de fer et P.T.T.,

verront vraisemblablement leur déficit de 8 milliards diminué d'un tiers, ramené, par conséquent, à 5 ou 5 milliards et demi. En supposant toutes choses égales d'ailleurs, et ce n'est pas le cas étant donné l'influence de la faiblesse du franc, on peut estimer l'effort fiscal demandé au pays comme représentant environ le tiers de celui qui aurait amené un équilibre financier intégral. Telle était la mauvaise situation des finances publiques que nous avons considéré comme un effort très méritoire de laisser subsister les deux tiers du déficit.

III. — COMPARAISON DES VALEURS MOBILIÈRES EN FONCTION DES PRIX

a) Actions :

Nous avons jusqu'à présent étudié la situation en capital et en revenus de la fortune mobilière en comparant août 1937 à 1913.

Cette comparaison, en francs germinal, nous permet de mesurer d'une manière absolue les variations dans le temps sur une même base ; elle ne nous permet pas de mesurer les variations du pouvoir d'achat en capital et en revenu dans la même période.

Pour ce faire, au lieu de comparer deux termes semblables, capital ou revenu, du point de vue de l'expression quantitative en une même monnaie, mais à des périodes différentes, il convient d'étudier un rapport dans le temps, capital sur prix et revenu sur prix. Nous commencerons par examiner le cas des valeurs à revenu variable.

En 1913, point de départ de la comparaison-base, nous avons 100 au numérateur et au dénominateur.

	1913	1937
$\frac{\text{Capital}}{\text{Prix de gros}}$	$\frac{100}{100} = 1$	$\frac{218}{590} = 0{,}36$
$\frac{\text{Capital}}{\text{Prix de détail}}$	$\frac{100}{100} = 1$	$\frac{218}{615} = 0{,}35$

Il ressort donc que la liquidation d'un capital, employé en valeurs mobilières-actions et investi en 1913, ne permettrait, en août 1937, que l'achat de commodités pour environ un tiers de ce que ce même capital aurait pu procurer en 1913.

En raisonnant d'une manière analogue sur les revenus, nous pouvons écrire :

	1913	1937
$\frac{\text{Revenus}}{\text{Prix de gros}}$	$\frac{100}{100} = 1$	$\frac{208}{590} = 0{,}35$
$\frac{\text{Revenus}}{\text{Prix de détail}}$	$\frac{100}{100} = 1$	$\frac{208}{615} = 0{,}33$

Nous voyons que le pouvoir d'achat inhérent aux revenus des actions a diminué des deux tiers, légèrement plus que celui du capital.

b) Valeurs a revenu fixe :

Si nous envisageons ce même problème sous l'angle des valeurs à revenu fixe, les rapports apparaissent comme encore moins favorables.

Nous avons indiqué, dans le tableau précédent, la situation en capital et en revenu des actions. Nous avons établi un tableau analogue pour les valeurs à revenu fixe et nous avons indiqué la perte en pouvoir d'achat par rapport au taux d'avant-guerre, car elle ne se déduit pas directement, n'ayant pas figuré à l'indice des revenus sur la base 100 = 1913 comme pour les actions.

	1913	1937	Perte
$\frac{\text{Capital}}{\text{Prix de gros}}$	$\frac{100}{100} = 1$	$\frac{77{,}20}{590} = 0{,}13$	87 %
$\frac{\text{Capital}}{\text{Prix de détail}}$	$\frac{100}{100} = 1$	$\frac{77{,}20}{615} = 0{,}12$	88 %

		1913	1937	Perte
Revenus / Prix de gros	.....	$\frac{3}{100}$	$\frac{3}{590} = 0,50$	83,33 %
	.....	$\frac{4}{100}$	$\frac{4}{590} = 0,67$	83,25 %
Revenus / Prix de détail	.....	$\frac{3}{100}$	$\frac{3}{615} = 0,48$	84 %
	.....	$\frac{4}{100}$	$\frac{4}{615} = 0,65$	83,70 %

Le pouvoir d'achat en capital d'un portefeuille constitué en obligations en 1914 se trouve donc diminué de 87 à 88 p. 100 en capital et de 86 p. 100 environ en revenus, et l'on parle de protéger la petite épargne qui a investi toutes ses disponibilités en obligations et rentes ! ! !

IV. — FISCALITÉ

a) Actions :

La comparaison de 1913 à 1937 pour un portefeuille constitué en 1913 n'aboutirait pas à des résultats pouvant être retenus puisque l'assiette et la répartition de l'impôt ont été considérablement modifiés dans cette période. Nous nous bornerons donc à étudier le cas d'un contribuable, ayant 1 million de rentes, brut, avant déduction de l'impôt cédulaire, toutes ses valeurs au nominatif, en vue de répondre à la fois au désir du Gouvernement et de payer le minimum d'impôt cédulaire, marié, père de deux enfants à sa charge : le type parfait du Français auquel s'applique le slogan d'un des partis de la majorité gouvernementale : « Il faut faire payer les riches ». Nous admettrons qu'il ait été en possession de ses revenus en 1936. Le tableau ci-dessous montre ce qu'il aura eu à verser au fisc.

Revenus bruts	Fr.	1.000.000	
Impôt cédulaire 12 %		120.000	120.000
	Fr.	880.000	
Déduction charges de famille		15.000	
	Fr.	865.000	
Impôt général et contribution exceptionnelle.	Fr.		234.768
TOTAL DES IMPÔTS	Fr.		354.768

Notre contribuable aura donc un total d'impôts à acquitter au minimum de 35,47 p. 100, car ce montant aurait été plus élevé si toutes ses actions n'avaient pas été nominatives et n'étaient pas toutes la représentation d'affaires françaises.

Nous avons indiqué dans le tableau ci-après sa situation en 1937, après avoir déduit des revenus à déclarer le montant de l'année précédente :

Revenus bruts	Fr.	1.000.000	
Impôt cédulaire 15 %		150.000	150.000 »
	Fr.	850.000	
Déduction impôt général 1936		234.768	
	Fr.	615.232	
Déduction pour charges de famille		3.000	
	Fr.	612.232	
Impôt général et contribution exceptionnelle	Fr.		218.199 48
TOTAL DES IMPÔTS.....	Fr.		368.199 48

Notre homme acquittera en 1937 au fisc au minimum 36,819 p. 100 de ses revenus bruts. Son cas aurait été singulièrement aggravé s'il n'avait eu la jouissance de son million de revenus bruts qu'en 1937. Nous avons indiqué cette hypothèse dans le tableau ci-dessous :

1937 :		
Revenus bruts ..... Fr.	1.000.000	
Impôt cédulaire	150.000	150.000
Fr.	850.000	
Déduction pour charges de famille	3.000	
Fr.	847.000	
Impôt général ramené à 30 % et contribution exceptionnelle ..... Fr.		304.920
TOTAL DES IMPÔTS ..... Fr.		454.920

Dans ce dernier cas, il aurait été taxé pour un montant égal à 45,49 p. 100.

b) RENTES :

Faisons la même étude pour le même contribuable, et admettons qu'il ait la totalité de sa fortune en rente française, et nous supposerons que la retenue de 10 p. 100 Laval ne s'applique que pour la moitié de ses revenus, cette retenue ayant été supprimée pour les titres déposés dans les banques après fin 1936. Il aura alors à payer :

1936 :		
Revenus bruts ..... Fr.	1.000.000	
Retenue 10 % Laval sur 500.000 francs.....	50.000	50.000
Fr.	950.000	
Déduction pour charges de famille	15.000	
Fr.	935.000	
Impôt général et contribution exceptionnelle..... Fr.		342.000
TOTAL DES IMPÔTS..... Fr.		392.000

soit 39,20 p. 100. L'année suivante, il est exempté du prélèvement Laval, il paiera donc :

1937 :			
Revenus bruts	Fr.	1.000.000	
Déduction pour charges de famille		3.000	
	Fr.	997.000	
Déduction impôt général 1936		342.000	
	Fr.	655.000	
Impôt général et contribution exceptionnelle	Fr.		235.800

Si, par contre, il n'a eu la disposition de ses revenus qu'en 1937, il paiera :

1937 :			
Revenus bruts	Fr.	1.000.000	
Déduction pour charges de famille		3.000	
	Fr.	997.000	
Impôt général et contribution exceptionnelle	Fr.		358.920

Ces taux très élevés ont amené l'impôt à se dévorer lui-même ; en effet, en 1929, il avait été émis, en chiffres ronds, pour 8 700 millions de rôles d'impôts. En 1932, le montant est tombé à 6 600 millions et, en 1936, il n'a été que de 4 400 millions. C'est-à-dire qu'en huit ans, les revenus de toutes catégories ou, en tout cas, les impôts établis sur les revenus, ont diminué de moitié.

Autre observation : sur 4 400 millions de rôles des divers impôts sur le revenu, établis en 1936, il y avait 1 063 millions pour le seul impôt général, et la moitié environ, soit 500 millions en chiffres ronds, sera acquittée par 8 493 contribuables qui ont déclaré un revenu supérieur à 200 000 francs[1];

1. Dans l'étude des portefeuilles, nous n'avons envisagé que des valeurs françaises, actions ou obligations ; si ces portefeuilles comprennent des valeurs étrangères, le taux de l'impôt cédulaire qui les frappe est de 30 p. 100.

8 493 contribuables pour payer la moitié du principal impôt, ce n'est pas beaucoup pour la République... mais c'est beaucoup pour eux.

Pour terminer cet aperçu de la fiscalité frappant les revenus des valeurs mobilières, imaginons le cas d'une Société qui veut distribuer 100 francs de bénéfice et qui a ses titres capitalisés à 3 p. 100, le type de la valeur dite refuge, elle aura à verser à l'État :

Impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux	Fr.	14 »
Impôt sur le revenu, 24 % sur 86 francs net		20 64
Taxe de transmission sur 3,333		13 33
TOTAL	Fr.	47 97
Il ne reste à distribuer que		52 03

Si le titre étranger est capitalisé à 3 p. 100 (valeur en capital 3 000 francs), pour avoir un rendement équivalent en France cette même somme de 3 000 francs devra être capitalisée à 5,75 et l'on s'étonnera de la cherté de l'argent dans notre pays.

V. — PORTEFEUILLE ÉTRANGER

La France avait avant la guerre un important portefeuille étranger, dont les rentrées lui permettaient, dans une large mesure, d'équilibrer le déficit de sa balance commerciale. 40 milliards de francs germinal, soit 400 milliards de notre monnaie actuelle, ont été investis dans les trente années précédant la guerre de 1914 et rapportaient 2 milliards de francs germinal, soit 20 milliards de notre monnaie ; ils ne rapportent aujourd'hui que 20 à 25 millions, c'est-à-dire que 19 975 millions de revenus ont été perdus, soit 99,80 p. 100. Il suffit de rappeler les placements de plusieurs milliards de francs germinal en Russie, en Amérique Centrale, totalement perdus ; les amputations fort lourdes sur les investissements en Amérique du Sud, au Japon, en Europe Centrale, pour mesurer l'étendue de cette perte.

Pour établir une comparaison, nous dirons que la perte résultant du revenu du portefeuille national de valeurs étrangères de 1913 à 1937 a été compensée par le léger accroissement

de la production nationale (agricole et industrielle), compte tenu du retour de l'Alsace-Lorraine dans cette période de temps.

Pour être plus complet, il conviendrait de tenir compte des sorties importantes de capitaux, évaluées par M. Vincent Auriol à 50 milliards, de mai 1936 à juin 1937. Ce chiffre paraît manifestement exagéré pour la période envisagée ; en effet, lors de la victoire électorale du Front Populaire, l'encaisse-or, évaluée en francs Auriol, représentait 90 milliards ; en juin, elle atteignait un total de 58 milliards ; la diminution est donc de 32 milliards en quatorze mois. Mais une partie importante, de l'ordre de 10 milliards, a été absorbée par le déficit de la balance commerciale, et c'est sur ce montant que le pays a vécu en partie ; le solde, soit 22 milliards, est susceptible de revenir, mais encore faut-il tenir compte du fait qu'une crise boursière a eu lieu et à New-York et à Londres, depuis cette époque, et que, par conséquent, les investissements faits sur ces places doivent être amputés d'un certain pourcentage.

VI. — FORTUNE IMMOBILIÈRE

Les immeubles constituent, au premier chef, ce qu'il est convenu d'appeler une « valeur réelle » et, à ce titre, étaient considérés, dans les premières années d'après-guerre, comme un refuge contre la dépréciation de la monnaie. Jusqu'à présent, la fortune immobilière n'a pas répondu, de loin, à ces espoirs. En effet, le marché immobilier est soumis depuis la guerre à des législations d'exception qui le faussent. Celles-ci ont maintenu au coefficient 2,80 par rapport à 1914 le revenu des immeubles. Le prélèvement Laval de 10 p. 100 du décret-loi de juillet 1935 n'a pas été abrogé et porte sur le revenu brut ; il affecte, par voie de conséquence, sensiblement plus le revenu net. Par ailleurs, les immeubles neufs comportant un confort accru sont dispensés d'observer ces lois d'exception et ont des exonérations d'impôts importantes ; ils font donc concurrence aux immeubles d'avant-guerre et dépriment les prix. Il semble qu'aucun besoin quantitatif n'existe en France,

mais, par contre, des besoins qualitatifs existent sans conteste.

Supposons le cas d'un propriétaire d'immeuble acheté en 1913 avec une capitalisation brute de 8 p. 100; il pouvait tirer un revenu net de l'ordre de 3 à 4 p. 100, après déduction de toutes charges et paiement d'impôts. Aujourd'hui, les salaires sont de l'ordre de huit fois ce qu'ils étaient avant la guerre, les impôts à payer se monteront vraisemblablement au coefficient 4 à 5 (compte tenu de l'impôt général sur le revenu, qui ne frappe qu'un revenu peu augmenté) et son loyer brut perçu sera au coefficient 2,52.

En d'autres termes, les 4 à 5 francs germinal employés par le propriétaire avant la guerre pour maintenir son immeuble en état devront être multipliés par le coefficient 5 à 5,50, ce qui fait environ 20 à 25 francs actuels. Il lui reste donc, toutes choses étant égales d'ailleurs, $2,52 \times 8 = 20,16$ ou 20 à 25 francs, soit de 0,16 de bénéfice à 4,84 de perte. Cette situation, comparée aux 3 francs germinal pour 100 francs de capital encaissé en 1914, représente une perte minima de l'ordre de 83 p. 100.

Cet état de choses explique pourquoi les immeubles de 1914 sont sensiblement moins bien entretenus et pourquoi leur valeur en capital est très déprimée. Les acheteurs réclament des taux de capitalisation bruts sensiblement plus élevés qu'avant la guerre.

La richesse immobilière était évaluée à 144 milliards et demi de francs germinal en 1914; actuellement, elle ne doit guère dépasser un chiffre supérieur à 450 milliards de francs Bonnet, soit 45 milliards de francs germinal.

VII. — ÉVOLUTION DES REVENUS EN CAPITAUX PAR COMPARAISON AUX AUTRES REVENUS

Il nous a paru intéressant d'établir une comparaison entre 1913 et 1937 sur la répartition de l'ensemble des revenus; nous avons calculé les revenus des différentes sources qui seront vraisemblablement encaissés pour toute l'année en cours. 1913 est exprimé en francs germinal, 1937 en francs actuels et, dans la dernière ligne du tableau ci-dessous, nous

avons ramené les francs Bonnet en francs germinal. Ces chiffres peuvent surprendre au premier abord, notamment ceux relatifs aux revenus, mais il faut tenir compte du fait que la dette de l'État s'est augmentée de plus de 300 milliards depuis 1913 et que, durant cette période, des épargnes annuelles se sont constituées chaque année, dont d'ailleurs une fraction importante s'est volatilisée. Pour se faire une idée de la situation en capital, il faudrait sortir du cadre de cette étude ; une approximation pourrait néanmoins être obtenue en comparant les revenus avec les taux de capitalisation :

ANNÉES	SALAIRES et TRAITEMENTS	REVENUS DES CAPITAUX		REVENUS MIXTES CAPITAL ET TRAVAIL		PROFESSIONS LIBÉRALES	PENSIONS et RETRAITES	TOTAL
		Valeurs mobilières	Propriété bâtie	Agriculture y compris loyer terre	Industrie et commerce non compris dividendes des sociétés			
	milliards	milliards	milliards	milliards	milliards	milliards	milliards	milliards
1913..	15,70	4,50	2,60	8,40	4 »	0,60	0,50	36
1937..	122 »	25,80	11,50	26 »	15 »	4 »	14,60	218,9
Fr. ger.	13,42	2,838	1,265	2,86	1,65	0,44	1,601	24,079

Nous avons établi le tableau ci-dessous en p. 100 et en prenant le total des revenus indiqués dans le tableau précédent égal à 100.

	1913	1929	1934	1937
Salaires et traitements	43,30	47,10	52,20	55,80
Revenus des capitaux.....	19,60	16,40	19,80	17 »
Revenus mixtes.....	35,70	31,80	20,10	20,50
Pensions et retraites	1,40	4,70	7,90	6,70
	100 »	100 »	100 »	100 »

Ce tableau appelle quelques réflexions : tout d'abord les revenus des capitaux ont augmenté en valeur absolue d'environ

cinq fois et demie, par suite de l'inflation, de l'augmentation de la dette de l'État, de la dévaluation, qui a influé sur les revenus tirés du portefeuille étranger, de l'épargne qui, dans ces dernières années, était de l'ordre de 25 milliards de francs Poincaré par an ; mais en valeur relative, ils ont diminué au profit des salaires et des pensions et retraites. Ces dernières ont sensiblement diminué depuis les récentes manipulations monétaires.

VIII. — COMPARAISON DE LA FORTUNE MOBILIÈRE EN FRANCE AVEC L'AMÉRIQUE ET L'ANGLETERRE

Cette comparaison est fort désavantageuse pour notre pays. En effet, un possesseur de 100 francs germinal investis en France, dans les 300 valeurs indiquées par la Statistique générale, aurait aujourd'hui 23,71, alors qu'en Amérique un même placement, fait à la même époque, laisserait 141 francs germinal, compte tenu de la dévaluation du dollar, de la crise de 1929 et de la baisse récente ; en Angleterre, le même portefeuille ressortirait à 136 francs germinal environ.

Le même portefeuille de 100 francs germinal investi en valeurs à revenu fixe, en France, ressort à 8 fr. 40 c. ; en Amérique à plus de 60 francs, et à environ 58 francs en Angleterre, soit une différence de l'ordre de plus de sept fois en faveur des pays anglo-saxons.

L'examen sous l'angle du pouvoir d'achat montre en France une perte en capital pour des actions de 65 p. 100 ; en Amérique, par contre :

$$\frac{\text{Capital or}}{\text{Prix or}} = \ldots\ldots\ldots\ldots \quad \overset{1913}{\frac{100}{100} = 1} \quad \overset{1937}{\frac{141}{80} = 1{,}76}$$

représentant donc une augmentation de 76 p. 100.

En Angleterre, en raisonnant de même, nous voyons que :

$$\frac{\text{Capital or}}{\text{Prix or}} = \ldots\ldots\ldots\ldots \quad \overset{1913}{\frac{100}{100} = 1} \quad \overset{1937}{\frac{136}{80} = 1{,}70}$$

représentant une augmentation de 70 p. 100.

Un portefeuille de valeurs à revenu fixe, constitué en 1913, fait ressortir en 1937 une diminution du pouvoir d'achat de 87 p. 100 contre une perte de 25 p. 100 seulement en Amérique et de 30 p. 100 en Angleterre.

La fiscalité est sensiblement plus lourde en France qu'en Amérique ; dans l'exemple du contribuable marié, père de deux enfants, ayant 1 million de revenus bruts (soit 38 095 dollars), la taxe et surtaxe fédérale ne lui amputent ses revenus que de dollars 5 170,75 ou 135 732 fr. 18 c. Il faut cependant ajouter que cet Américain serait de plus assujetti à une taxe de l'État où il réside ; nous n'en avons pas tenu compte, comme nous n'avons pas fait entrer dans nos calculs les impositions municipales et départementales françaises.

En Angleterre, par contre, il serait sensiblement plus imposé, mais avec une différence néanmoins de l'ordre de 4 à 5 p. 100 en sa faveur.

CONCLUSION

L'examen des chiffres ci-dessus montre dans quelles proportions importantes la richesse mobilière et immobilière française a décru depuis 1914 ; ces chiffres font ressortir qu'un portefeuille de 300 actions françaises constitué en 1913 avait perdu, en août 1937, 77 p. 100 de sa valeur comptée en francs germinal ; le même portefeuille constitué en Angleterre avait réalisé à la même date un bénéfice de 36 p. 100 et en Amérique de 41 p. 100, toujours comptés en francs germinal en 1913 et en août 1937.

Un portefeuille de valeurs à revenu fixe constitué dans les mêmes conditions et étudié aux mêmes dates accusait une perte en France de 92 p. 100 contre une perte de 42 p. 100 en Angleterre et de 40 p. 100 seulement en Amérique et cela malgré une dévaluation de la livre et du dollar de 40 p. 100. La rente 3 p. 100 en francs germinal est cotée seulement quelques centimes au-dessus des plus bas cours de son histoire, à la veille du Coup d'État de Brumaire, soit 7,80. Cet effondrement en capital a son explication logique dans la faible rentabilité des valeurs ; nous avons montré, en effet, que la perte en revenu ressort à 71 p. 100 en août 1937 par rapport à 1913,

calculée dans la même monnaie, et fait apparaître une capitalisation de 4,1.

Les valeurs à revenu fixe accusent une perte en revenu égale au montant de la chute de la monnaie, de 1913 à nos jours, soit 90 p. 100. Elles sont les victimes de la guerre et de la folle gestion budgétaire de l'après-guerre, coupée seulement par la courte pause de l'expérience Poincaré ; la dette a passé de 32 594 millions en 1913 à 360 201 millions en 1936 ; ce total, en août 1937, a encore été augmenté de plus de 10 milliards, soit un accroissement de plus de 10 fois, et tout cela malgré une fiscalité tracassière et écrasante.

La perte en revenu en Angleterre et en Amérique ne ressort qu'à 40 p. 100.

Nous avons vu que le pouvoir d'achat en capital et en revenu du portefeuille français type se trouvait amputé en août 1937 d'environ les deux tiers alors qu'en Angleterre et en Amérique il se trouvait augmenté de plus de 70 p. 100. Pour le portefeuille obligations, la perte ressort à 87 p. 100 en capital et à 83 p. 100 en revenu en août 1937 ; dans les pays anglo-saxons, elle n'est que de l'ordre de 40 p. 100.

Quant à notre portefeuille étranger d'avant-guerre, il a été pratiquement totalement perdu et ses revenus ne représentent que 0,20 p. 100 de ce que nous devrions toucher.

Pour la fortune immobilière, nous sommes amenés à conclure que la perte ressort à près de 70 p. 100.

Ces chiffres ont une triste éloquence ; ils font toucher du doigt une perte considérable en valeur absolue (francs germinal), perte marquée par de légers accroissements en valeur relative (francs Bonnet). Cette perte est encore plus considérable si l'on tient compte des épargnes annuelles qui ont dû s'élever depuis 1913 à un chiffre de l'ordre de 120 milliards de francs germinal, soit 600 milliards de francs Poincaré, et représentant un revenu de l'ordre de 24 milliards.

Ils font ressortir que les capitaux d'avant la guerre ont été à peu près complètement absorbés, et que ce pays a vécu sur sa substance d'une manière continue depuis la guerre, par suite de la détérioration des finances publiques et de la mauvaise impulsion donnée à l'économie nationale. Cette dernière est dans un état d'anémie profonde, épuisée par le travail d'hier,

trop lourd, par le travail d'aujourd'hui, trop cher, et par l'inquiétude pour demain, trop grave.

Alfred Sauvy a bien mis en lumière une des causes de cette inquiétude pour demain en disant : « que l'accroissement des prix a amené une baisse sensible du niveau d'existence de la population âgée, qui avait épargné pour ses vieux jours, et qui se trouve injustement frustrée du fruit de son travail. D'ailleurs, la génération actuelle peut craindre que pareille mésaventure ne lui soit réservée et que celle qui la suivra ne fasse preuve du même égoïsme. Elle peut redouter d'autant plus l'éventualité d'une vieillesse malheureuse qu'elle n'assure pas son propre remplacement et accumule sur une jeunesse insuffisante en nombre un fardeau que celle-ci trouvera trop lourd et rejettera suivant l'exemple de son aînée. »

Les redressements financiers sont lents, la grande faillite de la Révolution de 1789 n'a été effacée qu'en 1830 ; il faut, pour sortir d'une mauvaise situation, de la continuité de vues de la part du politique et de la patience de la part des nationaux. Mais les Français ne croient au miracle qu'en matière financière — là où il ne se produit jamais ; ils n'ont pas de patience, car la patience implique la foi, et ils n'ont pas, comme les Anglo-Saxons, foi en leurs dirigeants : en général, ils n'ouvrent à chaque nouvelle politique qu'un crédit de confiance de trois mois.

En fait, le pouvoir s'applique sous le contrôle d'une classe et non de la nation toute entière. Le résultat est qu'un quart de siècle a suffi pour miner gravement « le travail des siècles » et à écarter la France « du chemin que trace son histoire », comme disait Augustin Thierry. C'est cela qui résume la grande inquiétude de l'heure.

C'est aussi ce qui explique les nombreuses expériences tentées sur ce pays traité en cobaye.

Nous pensons comme Michel de Montaigne : « Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut peser et assortir, il les faut avoir digérées et alambiquées pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. »

Mais ce serait sortir du cadre de cette esquisse sur la grande pénitence de la richesse acquise en France, que d'en rechercher les raisons ; les décrire toutes depuis 1914 remplirait une

bibliothèque ; cependant, pour les synthétiser, nous dirons que, depuis 1914, ce pays est en quête d'occasions manquées et qu'il est toujours en retard d'une expérience, mû, soit par une idéologie de droite manquant d'imagination, soit par une idéologie de gauche prenant ses rêves pour des réalités.

La conclusion la plus nette à tirer de tout ceci, c'est la prolétarisation rapide de la France par la disparition progressive de la richesse mobilière, due à la guerre et à la mauvaise gestion des affaires publiques, couronnées par des dévaluations et des fluctuations de la monnaie. Celles-là étaient les concordats des faillites successives de l'État, mais présentaient l'avantage de ne pas avoir à proclamer nettement ces faillites comme lors du tiers consolidé. La contre-partie de cet avantage, c'est que les « masses », ne la percevant pas clairement, prétendent faire appliquer une politique financière aboutissant à des impossibilités, c'est-à-dire à des faillites. Par ailleurs, les dirigeants en nom se croient obligés d'obéir à des diktats de la masse, quels qu'ils soient ; ils oublient que sur le terrain des réalités économiques, l'aphorisme d'un grand écrivain, Anatole France, est particulièrement vrai : « Une bêtise répétée par 30 millions d'individus reste une bêtise. »

JACQUES ROUVIER

N. B. — Les tableaux de cette étude ont été calculés au change du mois d'août, soit la livre à 132 ; depuis, le franc s'est encore déprécié et vaut environ 148.

JÉRUSALEM A CARPENTRAS[1]

Mais, quand cette première quinzaine fut passée, d'autres femmes, qu'on n'attendait pas, commencèrent à venir des villes voisines, de l'Isle-sur-Sorgues, d'Avignon ensuite et de Cavaillon, qui, dans le temps où on était encore *terre du Pape*, formaient avec Carpentras, leur capitale, les Quatre Saintes Communautés ! Et c'est alors qu'on se mit à entendre et à voir des choses de plus en plus extraordinaires : il faudrait presque dire des miracles, si ce n'était pas un mot qu'on craint d'employer trop à la légère, un de ces mots si lourds qu'ils risquent de faire sourire ou quelquefois d'effrayer. Et puis tout cela eut lieu aussi par une espèce de mouvement insensible, très doucement, sans fracas, sans bousculade. Il arriva même à Jérusalem et à ses chères demoiselles de traverser d'assez longues périodes d'inaction, d'attente, de silence, sans d'ailleurs aucun doute, aucun désespoir ; car l'Éternel (ne le savaient-ils point tous trois ?) était leur rocher ; leur confiance en Lui était inébranlable ; et tout à coup :

— Oh ! Rachel Passepaire, vous ! Quelle bonne surprise !

Une bonne et même une fameuse surprise, bien sûr ! puisque, la pauvre ! on la croyait morte et enterrée. Mais cela, il n'eût guère été décent d'y faire allusion ; et, tout en l'embrassant à plusieurs reprises, les Crémieux s'étaient contentées de lui demander comment elle était venue.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1937.

— Par le train? Non, j'en ai toujours eu trop peur; et j'aurais mieux aimé venir à pied, malgré mes vieilles jambes. Heureusement il y a la diligence. Quel voyage, quand même! Quel trimbalement! Il a fallu se lever à cinq heures. Oh! je sais bien, je sais trop que je ne dors plus; alors évidemment un peu plus tôt, un peu plus tard... Mais peut-être que maintenant je vais dormir...

— Vous êtes fatiguée; vous voulez faire une petite sieste? demanda Esther.

— Non! Laissez-moi dire... M'étant donc levée à cinq, je ne suis partie qu'à huit; et quand, sur le coup de onze, on a été en vue de votre Carpentras, Josselme le fils, qui sentait bien à la manière dont je me trémoussais que j'avais fini par perdre patience, m'a dit, en faisant signe avec son fouet : « Vous n'avez pas l'habitude des voyages. Mais voilà! Madame Passepaire, vous êtes rendue.» « C'est drôle, ai-je répondu, je ne me reconnais pas... » Parce que, la dernière fois, c'était il y a... il y a..., je ne me rappelle plus bien, quand nous sommes venus ici pour hériter de l'oncle Pépin... sous l'Empire Second, et la ville avait encore tous ses remparts... Vous me demandez si nous sommes encore nombreux dans la communauté de l'Isle? Eh bien! d'hommes d'abord, il n'y en a plus; alors il ne reste plus que quatre ou cinq antiquités branlantes comme moi, oui; et nous logeons toujours près du bras de Sorgues, dans notre rue Hébraïque, en face des roues à moulin; et dès qu'il fait un peu soleil, nous relevons le rideau de la fenêtre et nous nous appelons en faisant toc! toc! avec le doigt contre la vitre; les galopins va-nu-pieds disent que les vieilles Juives en conserve jouent au télégraphe et quelquefois, au bout de cinq ou six jours de beau temps, il y en aura une qui finira par avoir le courage de traverser la rue sur deux cannes et de rendre visite aux autres. Alors, de quoi parle-t-on? Du temple qui a brûlé, vous vous souvenez, sous le roi Louis-Philippe, par le feu du Ciel, si bien que chez nous, malheureuses! depuis que nous étions des enfants petits, nous n'avons plus entendu prêcher un mot de la Loi, et alors, la nuit, c'est chacune qui, dans son lit, les genoux au menton, se la récite à elle-même en hébreu jusqu'au matin et, même quand nous rêvons, nous la récitons encore avec les chérubins

autour de nous comme une école ; mais c'est tout ce ménage qui fatigue et qui tue à la longue ; ne jamais dormir, toujours travailler en esprit, toujours penser ; alors, si je pouvais entendre votre saint docteur, l'entendre rien qu'une seconde chanter, et avoir aussi un peu de terre sainte à emporter, pas trop cher, on m'a dit qu'elle avait tellement augmenté...

Et la semaine suivante, toujours à la même heure et par la diligence de Josselme, ce fut une voisine et amie de la Passepaire ; une ressuscitée encore ; mais celle-là :

— Les dentistes, les docteurs, les pharmaciens, les guérisseurs de campagnes et leurs gouttes, leurs pilules, leurs piqûres, leur régime, leurs tisanes et leur électricité, tout, j'ai tout essayé, déclara-t-elle en entrant. Et j'avais déjà dépensé tant d'argent que je ne croyais plus à rien, quand Rachel est venue hier soir me raconter qu'il lui avait suffi de glisser ce petit sachet de terre sous son traversin et de mettre sa nuque juste au-dessus, comme il faudra nous la mettre aussi quand nous serons mortes ; mais le plus beau, c'est qu'elle ne s'en est même pas aperçue, elle qui, comme moi, ne dormait plus depuis au moins cinquante ans, et c'est à neuf heures du lendemain seulement qu'elle s'est réveillée en se disant : « Tiens ! Mais alors, cette fois, j'ai un peu dormi... » Un peu ! Elle a regardé sa montre ; cela faisait douze heures, le tour du cadran...

Ensuite, une voisine et amie de la voisine et de l'amie de Passepaire ; puis une autre voisine et une autre amie, toutes avec cette même mine à la fois suppliante et affolée des malades qui ne savent plus en fin de compte à quel médecin et à quelle médecine se vouer ; toutes pour cette même fringale d'un sommeil qui leur manquait depuis si longtemps ; et il y en eut une qui, soudain, en recevant son sachet, se mit à le couvrir de baisers et de larmes.

En même temps, les survivantes de Cavaillon commencèrent à se montrer, l'une après l'autre ; mais à cause toujours de la même horreur du chemin de fer, et aussi parce que de ce côté-là il n'y avait pas de diligence directe, elles avaient adopté un autre genre de locomotion : la longue charrette maraîchère, où le banc, pour la circonstance, se trouve, comme pour les noces rustiques, exceptionnellement remplacé

par des chaises. Et celles-là aussi, puisque c'était une dure loi de leur nature à toutes, se plaignaient du mal de ne pas dormir ; mais il y en avait maintenant qui se demandaient si la terre sainte n'allait pas les guérir, par-dessus le marché, d'un eczéma, d'un essoufflement ou d'un rhumatisme ; et elles l'espéraient.

Déjà aussi, dans ce mystérieux pèlerinage au ralenti, les Avignonnaises, comme si elles avaient attendu leur heure, apparaissaient à leur tour ; et ce n'étaient plus, comme les autres, d'humbles et pauvres Juives de bourgade, mi-citadines, mi-paysannes, mais de véritables grandes dames, des douairières d'Israël. Leurs aïeux avaient été les fermiers haïs et respectés de la Chambre Apostolique. Il leur restait des hôtels à porte cochère dans la rue des Trois Faucons et des châteaux d'été en Languedoc. Elles étaient venues dans leurs calèches et elles s'appuyaient, avec leurs mains incrustées de pierreries, sur des ombrelles à pommeau d'ivoire. Mais tant de titres, tant de biens, tant de fortune et tant de noblesse n'empêchaient pas qu'elles aussi n'étaient, dans le fond de leur cœur, que de vieilles Juives aussi racornies, aussi fiévreuses, aussi inquiètes que leurs cousines déshéritées, qu'elles aussi ne se rappelaient plus le goût du sommeil, qu'elles aussi étaient malades encore plus de l'âme que du corps et qu'elles espéraient moins une guérison impossible qu'une espèce d'apaisement ou de détente ; et chacune, à son tour aussi, n'en finissait pas d'énumérer ses misères, tout en jetant un coup d'œil sur l'arrière-boutique où l'illustre et saint docteur, comme un ténor plein de mépris pour son public, roucoulait ses psaumes quotidiens.

Cependant un peu partout, sous les Halles, et jusque sous le passage vitré, les marchands sortaient sur le pas de leur porte pour voir le mouvement et commentaient entre eux, d'une rive à l'autre, avec des hochements de tête entrecoupés de longs silences, l'aventure inouïe dont bénéficiaient ces *petitounes* Crémieux, *petitounes* entre les plus *petitounes !*

— Cher monsieur Bobinet, qui l'aurait dit ? Qui l'aurait cru ?

— Que ça leur arrive à elles et non à nous !

— Nous qui vendons quelque chose : du chapeau, de la chaussure !

— Madame Jarnaud, on se dégourdit à tous les âges !

Plus curieux que jaloux, au fond, de quoi se seraient-ils plaints, puisque chez eux aussi ces allées et venues profitaient au commerce ?

Il est bien vrai qu'à la fin il venait de moins en moins de monde ; mais c'était du monde de plus en plus beau et qui venait de plus en plus loin, de l'autre côté de Rhône et Durance, du pays *franciman* comme on le nommait encore en ce temps-là, ce qui voulait presque dire de l'étranger. Étonnante clientèle ! Toujours exclusivement féminine, de plus en plus *grandes dames*, d'une matière de plus en plus rare ! En peluche, en plume, en loutre, en chinchilla !

Comment avaient-elles été prévenues ou attirées ? Personne n'en savait rien. Mais dès que la renommée avait pu les atteindre, elles avaient dû se mettre en route ; et pour arriver plus vite, plus commodément, elles étaient montées sur ces véhicules marchant au pétrole et qu'on appelait depuis peu d'années des automobiles.

... De plus en plus riches, par conséquent !

Deux sœurs Sestri-Levante, un soir, arrivèrent de Nice, à grands coups de trompe, sur leur quarante-chevaux Richard-Brasier !

C'est alors que les derniers paquets de terre diminuèrent à vue d'œil et se vendirent à des prix dont on n'osa plus parler.

*
* *

Le dernier paquet de terre était vendu. Tous les comptes étaient arrêtés.

— Maître ! Maître ! bêla dévotement Bengude, vous avez fait des miracles.

Miracles en matière de vente ou miracles en matière de guérison ? Desquels pouvait-il bien exactement s'agir ? Aucun des trois ne pensa, même une seconde, à le préciser ; sans doute valait-il mieux que cela fût laissé dans une douce confusion ; et le maître, levant les deux mains au ciel, se contenta de répondre :

— Nous avons cru ; vous avez cru : elles ont cru ; Dieu soit loué !

Puis, au bout d'un moment, comme s'il avait fini par les deviner :

— Maintenant, nous pourrions partir, ajouta-t-il.

Car, au plus profond, au plus secret d'elles-mêmes, ses esclaves y pensaient encore et toujours ; mais elles ne s'étaient jamais plus permis d'en parler.

— Docteur, quand vous voudrez, fit Esther de sa voix la plus soumise.

— Oui, docteur, répéta Bengude en écho déférent, quand vous voudrez.

Et elles baissaient les yeux pour mieux cacher leur joie, n'osant y croire à ce fameux départ, si longuement, si sourdement rêvé.

— Mais, poursuivit-il, j'ai un scrupule ; le voyage est long, très long...

« Qu'importe ! songeaient-elles, puisque nous ne demandons plus qu'à être en route, à marcher devant nous, vers l'horizon, aussi longtemps qu'il le faudra, à fuir ! »

Et toutes deux se tenaient immobiles et muettes, tendues, crispées par le désir, étranglées par l'angoisse, devant leur oracle.

— ... Très long, c'est-à-dire très cher ; car cet argent de la terre n'est pas à nous ; c'est un dépôt sacré. Et j'ai bien calculé : même par voie de mer, en couchant à la belle étoile, sur le pont...

« *A la belle étoile, sur le pont !...* » Quel pont ? Elles ne comprenaient pas bien ; il leur semblait seulement entendre, irrésistible appel, les échos d'un vieux refrain d'émigrant ! Ah ! comme c'était bon, presque trop bon, jusqu'à en défaillir ! Il leur avait fallu serrer les genoux ; et tout à coup, leurs mains, qu'elles cachaient maladroitement sous leur tablier, tremblèrent, et Jérusalem les vit faire un pas en avant, penchées comme dans un vertige.

— Mais ça ?... Et ça ?... leur dit-il en les arrêtant.

Car, pour sa part, il n'avait plus aucune envie de partir, comme s'il s'était guéri de sa fièvre en la leur passant ! Alors, d'un geste large, il embrassa l'agencement du magasin, les vitrines à travers lesquelles on devinait, sous une noble poussière, comme dans un musée perdu, toute une archéologie fantasque, et les casiers encore plus mystérieux, comme

autant de tombes anciennes inviolées, et au faîte enfin des étagères, ces cartons à chapeaux de haute époque, recélant aussi, savait-on quoi? Peut-être le trésor des Pharaons!

— Et vous laisseriez tout ça derrière vous d'un cœur léger, sans un remords, et ne vous doutant même pas de toutes les ressources que la Providence?... Mais non! En êtes-vous seulement dignes? Tant pis! Tant pis pour vous!

Il était allé ouvrir la porte toute grande et, reculant pour leur laisser la place :

— Prenez l'argent; il est à vous si vous croyez devoir le prendre; et puisque je ne sais quelle fringale de bougeotte vous donne la jambe leste et vous tient lieu de courage, partez, partez, mesdemoiselles! Moi, je reste à mon poste; je vous rejoindrai plus tard quand tout sera, comme il convient, liquidé; car, je vous le répète, sans que vous vous en doutiez, le Très-Haut, qui prévoit tout, vous avait réservé ici un trésor, une fortune; et puissiez du moins ne pas vous rappeler trop tard qu'en se refusant à ses dons on commet le plus grave des péchés!

Elles tombèrent à genoux. Dehors, devant les Halles, une petite pluie tendait son rideau sournois, inexorable. Encore une fois, c'était fini : les murs se refermaient sur l'odeur du pot-au-feu. Et le même soir, toutes deux, plus soumises que jamais, se mirent avec le maître à l'inventaire.

Les travaux durèrent plusieurs jours. Pour être plus tranquilles, ils avaient fermé le magasin. Il leur fit vider un à un tous les fonds de tiroirs et de casiers. Ils montèrent sur des échelles pour descendre les cartons. Il découvrit une trappe dans le plancher de leur chambre, sous leur descente de lit; il osa plonger, avec une lampe, comme Aladin, dans ces profondeurs; il en remonta avec des ballots dont elles ignoraient l'existence. Enfin il poursuivit ses fouilles jusque sous le hangar de la courette, où il exhuma plusieurs caisses dissimulées, enfouies derrière la provision de bois.

Tout fut d'abord, dans un grand désordre, étalé sur le parquet. Se doute-t-on de toutes les merveilles que peut recéler une boutique provinciale jalousement repliée sur elle-même et passée de main en main dans la même famille pendant plus d'un siècle? C'était un déballage inouï de fan-

freluches, de galons, de parures, de vieilles images, de joujoux, de bibelots. A genoux devant cet héritage imprévu, Bengude et Esther, débordées, essayaient tant bien que mal de faire un tri et poussaient des gloussements ininterrompus de surprise. Mais lui, qui ne s'étonnait de rien, avait mis ses lunettes, s'était muni par surcroît d'une loupe et cataloguait froidement, comme un expert, toute cette pacotille 1830, Empire, Pompadour, Régence, et quelquefois même... gothique. Il y avait des objets qui, quand on soufflait dessus, se révélaient dans le même état de fraîcheur que si, c'est bien le cas de le dire, ils sortaient à peine du magasin ! Et tout à coup la tante eut une illumination ; elle cria :

— Je me souviens que mes grands-parents avaient ouvert le premier bazar à Carpentras sous l'empereur Napoléon.

— Et leurs parents à eux, que faisaient-ils dans leur ghetto ? demanda Jérusalem.

— Ils tenaient un bric-à-brac, répondit-elle ; mais j'ai toujours entendu dire que c'était quelque chose de très bien, un peu comme aujourd'hui un commerce d'antiquités.

Alors, à son tour incapable de contenir son enthousiasme et son affolement, il se mit à frapper les murs à grands coups de canne avec l'espoir de découvrir une cachette inexplorée.

Vers le soir, plus calmes, tous trois ficelèrent de mystérieux paquets, qui ne contenaient plus de la terre sainte !

Mais qu'y avait-il exactement dans ce gîte ? On ne le sut jamais. Toute énumération s'avéra impossible. Une légende se forma et grossit très vite. On devait raconter plus tard, dans le monde des collectionneurs, que des ivoires du XIIe et des manuscrits hébraïques (entre autres des rouleaux d'Esther) à enluminures, qui avaient connu des cotes étonnantes à l'hôtel Drouot, s'étaient envolés quelque part, dans le Midi, du fond d'une misérable boutique.

Mon grand-père, avec qui Jérusalem reprit contact, à cette occasion, lui acheta beaucoup ; les marchands d'Avignon, encore davantage. Mais, malheureusement pour nous, dans le pays, il ne lâcha guère que des bagatelles ; et, après avoir procédé à un écrémage sérieux, il prit avec ses plus belles pièces le train pour Paris. Peut-être même eut-il le temps d'aller jusqu'à Londres. Les deux femmes cependant avaient

reçu l'ordre de se tenir coites jusqu'à son retour. Elles restèrent bouclées dans l'arrière-boutique, tandis qu'un large bandeau de cotonnade masquait la devanture, avec, en noir sur blanc :

FERMÉ POUR CAUSE DE LIQUIDATION

La mercerie confidentielle et microscopique prenait déjà des proportions glorieuses et monumentales. On en parlait dans toute la ville et dans tous les rangs de la société. On se rassemblait devant elle ; mais on ne disait plus rien, l'excès de la surprise ayant coupé court à tout commentaire, et on attendait...

Un soir, sans avoir prévenu personne, il revint par l'omnibus de la gare, qui déchargea derrière lui, dans la petite ruelle latérale, une bonne demi-douzaine au moins de ces malles géantes dont se font accompagner certains commis-voyageurs. Puis il y eut encore une période de silence et de mystère, et soudain...

C'était un des derniers vendredis de mars et, selon l'usage à Carpentras, jour de marché. Le ciel, pour l'occasion, avait été complètement repeint à neuf. Il y avait, dans l'air de la ville, une odeur de campagne, un parfum d'herbe qui avait suivi les paysans à la traîne, et leurs montagnettes de primeurs s'alignaient déjà sur les trottoirs de la mairie, dans des corbeilles d'osier.

Et c'est alors qu'en regardant en face, sous les Halles, juste au coin de cette ruelle Isolette, on s'aperçut avec stupeur que, là aussi, il y avait quelque chose de neuf : le bandeau de cotonnade qui n'était plus le même, puisque maintenant on lisait, en caractères deux fois plus hauts et plus larges :

SOLDES ET RABAIS

Et non seulement la boutique qui s'était rouverte, mais encore la marchandise qui, par l'effet d'une crue subite, s'était répandue au dehors, elle aussi, dans des corbeilles, avec une telle abondance que le passage des Halles en était presque complètement obstrué !

Mais le désordre n'était qu'apparent ; et on voyait bien, en regardant de plus près, que tout était à sa place, admirablement choisi et présenté. Ces bouquets de rubans de toutes les couleurs, ces jarretières fleuries de roses-pompons, ces jabots en pétales-mousseline, ces tours de cou en véritable mongolie, ces capes en imitation astrakan, ces gros-grains baleinés, ces aiguilles en tous genres, ces motifs crochet-main, ces paillettes, ce macramé... C'était si beau, il y en avait tant que les yeux ne s'en lassaient pas, et on venait d'apprendre qu'il n'était pas défendu d'y toucher. Jérusalem faisait, en personne, le boniment sur la porte ; il avait un mètre double à la main et, sur la tête, un turban de papier :

— Les prix sont marqués en chiffres connus sur les étiquettes. Mais nous ne nous pressons pas, braves gens ! Chacun sera servi à son tour !...

La partie commençait à peine ; mais il se doutait bien qu'elle s'achèverait en triomphe ; et un large sourire de camelot, certain de son coup, s'épanouissait sur ses lèvres ; car la foule grouillait de plus en plus fort autour de lui ; on se poussait du coude, comme à la foire ; et dans les poches, les porte-monnaie s'étaient mis à faire la grimpette, s'accrochaient aux doigts, allaient enfin se faire ouvrir par une douce violence et se délivrer voluptueusement.

— Vous ne bougerez pas d'ici, tel était l'ordre qu'il leur avait intimé en les installant, dès la première heure, à la caisse, et vous ne serez pas trop de deux.

Le soir, à table, lorsque la recette fut comptée, il daigna les initier à quelques-unes de ses combinaisons.

— Bargains ! cela veut dire soldes en anglais. Je ne vous avais pas dit que j'avais été vendeur sur la Côte d'Azur... Alors, par exemple, pour tout ce qui est marqué à 50 centimes, vous remplacez par une étiquette d'un franc et vous démarquez ensuite à 0 fr. 75.

— Ah ! oui ! faisaient-elles, la tête entre les mains, complètement abruties par la fatigue ; mais ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elles finissaient par un peu comprendre ; et toute cette indigestion d'arithmétique leur avait coupé l'appétit.

*
* *

Ainsi fut ce vendredi, et les autres pareillement, avec peut-être encore plus d'animation et de bousculade, sans compter les jours ordinaires, où non plus on ne chômait pas beaucoup, si bien que la tante et la nièce, qui pourtant n'avaient pas grand'chose à perdre, se mirent à fondre d'une façon inquiétante, et Jérusalem se disait, en les soupesant du coin de l'œil : « Attention ! mon vieux, si ça continue, elles vont devenir transparentes, et bientôt il ne t'en restera plus rien. »

Si étrange que cela puisse paraître, cette idée de leur consomption le prenait à la gorge.

Pourtant elles étaient bien braves ; elles ne se plaignaient point ; mais elles mangeaient de moins en moins et leur voix s'amenuisait de plus en plus.

A son tour il décida de les soigner, en diagnostiquant une anémie compliquée de surmenage.

— La comptabilité et le ménage ! Comment pouviez-vous suffire à tout ? Vous aviez trop de peine, leur dit-il. Si vous le permettez, c'est vous qui allez reprendre des forces maintenant.

Ce fut donc lui désormais qui prit la cuisine en charge. Les affaires, comme on pouvait le voir, n'allant point mal, l'argent ne manquait pas à la maison ; Jérusalem pouvait choisir les morceaux les plus fins.

On se rappellera ici que les pauvres demoiselles avaient toujours été réduites à la portion congrue : elles avaient appris par force à couper les morceaux de sucre en quatre et les grains de café en deux ; pendant des années et des années, elles s'étaient contentées pour tout ordinaire de la soupe légère appelée eau bouillie et d'herbes cuites au sel. C'était pour elles un gala que de s'offrir un fromageon.

Mais on n'oubliera pas non plus que notre vieille province pontificale est, par destination naturelle, un jardin de fines gueules, digne de rivaliser, par ses ressources et ses traditions, avec la patrie de Brillat-Savarin : nos bourgeois savent engraisser des ortolans à domicile et possèdent des réserves

de chênes-truffiers à seulement une lieue de la ville. Comme crus, nous avons les Côtes du Rhône ; le Châteauneuf-du-Pape et le Tavel sont à portée de la main.

Et si on arrive enfin à se faire une idée du génie gastronomique de Jérusalem, on se doutera alors du paradis de la gourmandise dont les tentations s'offrirent toutes chaudes et odorantes devant Bengude et Esther.

Si donc la matière était comtadine, tout l'assaisonnement et l'exquis de la sauce étaient, par la science du maître, orientaux. Il ne leur expliquait rien ; mais il ne les empêchait pas de regarder. Il avait devant lui des cornets d'aromates, des boîtes d'épices, des flacons de condiments liquides, toute une herboristerie et même une pharmacie qu'il avait dû rapporter de son voyage ; et leurs yeux brillaient de convoitise, l'eau leur venait à la bouche et elles se passaient la langue sur les lèvres rien qu'à le voir tourner dans la sauce tous les mystérieux ingrédients dont elles n'osaient même pas lui demander le nom, mais où le rôle principal, la base étaient représentés, comme on le sut beaucoup plus tard (car il devait en faire aussi le commerce après démonstration), par la graine trop peu connue du fenugrec, dont les Israélites tunisiens ont toujours usé pour entretenir la carnation et développer l'embonpoint de leurs femmes.

Dans la minuscule cuisine, il commençait à faire chaud, et une douce paresse alanguissait les deux femmes. Le régime produisit sournoisement son effet. Elles engraissaient, vernissaient, rattrapaient sur le retour une jeunesse qu'elles avaient manquée à l'aller. L'homme fit semblant de ne pas s'apercevoir que cette chère Esther déboutonnait le premier bouton de son corsage et jouait de l'éventail.

— Jé ! Jéru ! Jérusa ! c'est de faire la cuisine qui nous ôtait l'appétit, gazouilla-t-elle.

— Quelle cuisine ? lui répliqua-t-il en redoublant d'activité autour de ses casseroles avec un sourire diabolique. J'invente, et là aussi je pourrais faire fortune en vendant. Mais ce n'est que pour vous, mes oiseaux, mes gazelles ! Devinez plutôt ce que vous aurez ce soir pour dessert ?...

Dattes farcies ? Fruits déguisés ? Tourons ? Beignets de capucines ? Citrons confits ? Confiture de roses ? Pistaches frites

dans du miel? Raloukoums à la vanille?... tous les desserts de Mahomet! l'arc-en-ciel de l'érotique culinaire méditerranéenne.

Comme tout bon levantin, c'est dans la pâtisserie-confiserie qu'il atteignait au sublime. Les compotiers étaient toujours pleins, débordant de stalactites en caramel, où parfois s'agrippait un gros bourdon velu, attiré du fond des campagnes par toute cette débauche de sucreries; et du matin au soir elles pouvaient se gaver; mais leur fringale remontait si loin qu'elles ne criaient jamais grâce; il leur fallait toujours une friandise sous la dent, et les joues de la vieille Bengude, par un réflexe acquis, avaient sans cesse l'air de sucer quelque chose.

Un matin, il se leva beaucoup plus tôt que de coutume. Elles le surprirent au fourneau en train de souffler comme un magicien sur une flamme couleur de saphir; et c'était celle d'un merveilleux petit alambic, si beau, si neuf et si brillant qu'on l'aurait dit en or. Et il y avait aussi sur la table le mortier de l'aïoli, plein d'une pâte mystérieuse encore bouillante, qui n'était certainement pas du bonbon, puisqu'il s'en exhalait une vapeur qui avait déjà rempli l'officine d'un parfum de musc et de benjoin.

Qu'est-ce que c'était que cette nouvelle invention?

— Aujourd'hui, ce n'est pas pour croquer! leur déclara-t-il laconiquement.

Pour les initier peu à peu à tous les plaisirs des sens, il s'était mis en tête de les parfumer et de les farder; car son inépuisable science lui permettait aussi non seulement de fabriquer des parfums, mais encore toutes sortes de baumes, d'eaux de roses, de crèmes de beauté...

Et une fois de plus, sans même plus penser jusqu'où, ni jusqu'à quand elles seraient sous la main du tyran, elles ne résistaient pas, se laissaient faire...

Pour lui complaire, une fois la journée finie, elles répandirent ses extraits dans leur linge et sa brillantine dans leurs cheveux; elles essayèrent son rouge sur leurs lèvres et ses pâtes sur leur épiderme. Esther de Carpentras, comme sa sœur biblique, marinait dans les onguents et les fards.

Mais lui aussi s'était mis à chérir, comme un trouble souvenir d'adolescence, cette atmosphère moite et féminine de

bain turc et de sérail, qui se concentrait de plus en plus fort, comme un vin de plus en plus capiteux, dans ce logis exigu ; et lui aussi avait maintenant l'impression de ne plus se gouverner entièrement, d'obéir, sans savoir à quoi, de se laisser mener, sans doute, par l'ambiance.

Peut-être y avait-il dans toutes ses mixtures quelque secret aphrodisiaque dont il subissait à son tour la contagion... Ce calculateur, ce prévoyant, si froid, rêvait non plus de chiffres, dans son étroit lit de sangle, mais d'amour et même de harem. Il est vrai que c'était la nuit, et qu'au réveil on en oublie toujours un peu. Mais, du matin au soir, cet homme, jusqu'alors tout en cervelle, se découvrait soudain un cœur, un cœur qui se mettait à battre, quand Esther le frôlait, quand Esther lui coulait innocemment un étrange regard, la paupière abaissée et, au-dessous, le feu de la prunelle qui fait signe, *l'occhiolino* comme on disait à Livourne.

*
* *

Était-ce le printemps qui se faisait plus sournois, ou le régime qui, trop nourricier maintenant, dépassait son but? A plusieurs reprises déjà, Esther s'était plainte d'abord de vagues migraines et de picotements le long des membres, puis de bourdonnements dans les oreilles, et enfin d'intolérables bouffées de sang chaud qui lui éclataient en pleine figure. Or, ce soir-là, sur table, il y avait un *prin*.

Qu'est-ce qu'un *prin?* Composé d'une poitrine de veau farcie aux épinards et aux blettes, avec à peine une poignée de riz pour éclaircir, le *prin* est le *nec plus ultra* de l'art culinaire judéo-carpentrassien. Très légèrement fortifiante par sa mince enveloppe de viande et profondément rafraîchissante par son hachis de verdure paysanne, c'était vraiment la nourriture de circonstance ; et chacun, par la manière dont il repiquait au plat, ne se faisait pas faute de le prouver. Comme il en avait pris depuis longtemps l'habitude, Jérusalem était accoudé sous la lampe avec toute la majesté et l'indolence d'un satrape. Ses deux esclaves, Bengude à droite et Esther à gauche, une fois de plus, l'encadraient. C'étaient elles qui, en témoignage de reconnaissance, avaient tenu à reprendre

leur place à la cuisine pour lui confectionner, de leurs propres mains, ce plat local, traditionnel et printanier.

Il faisait chaud, plus chaud encore ce soir-là que la veille. Il y avait la chaleur de la saison, la chaleur du fourneau et la chaleur humaine qui, comme les capitaux quand ils sont bénis du ciel, s'accroissaient par association et accumulation des réserves. Esther était cramoisie. Tout à coup, elle changea de couleur, devint pâle comme un linge...

— J'étouffe ! eut-elle à peine le temps de crier.

Mais déjà Jérusalem l'a recueillie entre ses bras ; déjà il l'a transportée sur le canapé ; et pendant que la tante tourne comme une folle, cherchant dans tous les coins le flacon d'alcali qu'elle ne trouve pas, lui, qui n'a pas perdu la tête, est en train de déboutonner le second, le troisième, le quatrième bouton du corsage de la nièce ; car il les compte ; il y en a douze, si serrés, si tendus par-dessous qu'il aurait eu besoin d'un crochet à boutons ; et quand il en a fini avec la douzaine, c'est pour s'apercevoir qu'il faut recommencer la même opération avec ce damné cache-corset-caraco... Crac ! un coup de canif alors ! c'est plus simple. Et d'ailleurs, comment faire ? Il l'a toujours entendu dire : dans un évanouissement, il faut d'abord dénouer tous les liens des vêtements du malade, sans oublier les jarretières. Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est quand la réalité, enfin découverte, dépasse tellement toutes les promesses du rêve qu'on en est réduit à cacher le plus doux, le plus brûlant des émois sous les manières affreusement bourrues d'un vieil officier de santé.

— Avec cette poitrine ! grommelle-t-il d'une voix qu'il rend aussi furibonde que possible, comme pour mieux dégager ses responsabilités.

— Oui ! pour le soir, nous aurions dû nous méfier ; elle était un peu indigeste, lui a répliqué la tante en regardant les restes du veau.

« O tante épaisse ! O triple sotte !... Évidemment tous les mots sont communs, tous les mots sont indignes... Cette poitrine, non ! » ... Puis, à l'aide des doigts, on jette quelques gouttes d'eau au visage du malade ; on frappe légèrement la peau nue de ses mains... Le buste, non ! Cette gorge, ce

sein, pas davantage ! Et seuls le chant, la poésie, peut-être... Le Cantique des Cantiques : « Ton cou, comme une tour d'ivoire, comme la tour de David ! Tes deux mamelles, comme les deux faons jumeaux d'une chevrette qui paissent parmi les muguets ! »

— De l'alcool camphré ! lui dit la tante en passant une bouteille.

— Un morceau d'étoffe de laine aussi ; et frictionnez-lui les jambes avec.

« O grappes de mes vignes ! songe-t-il toujours dans son éblouissement. O modelé du fruit humain ! O velouté sublime ! O blancheur céleste ! O parfum du Liban ! Un baiser, un baiser plus doux à ma bouche que le miel ! O bienfaits, ô miracles de mon fenugrec beylical !... Elle ne vivait pas, et je lui ai donné la vie ; elle était le néant, et j'en ai fait cette femme... » L'idée que tant de merveilles, une telle perfection ne sont après tout que son œuvre, et que ce qui est votre œuvre est votre propriété, redouble son ivresse et son délire ; et pourtant il sait encore se dominer ; il sait, il peut se composer un masque impassible et, loin de commettre la pire des imprudences, il pensera encore à l'habileté suprême.

— Vite ! les couleurs reviennent ! Une serviette, une serviette maintenant pour la couvrir ! crie-t-il à la tante toujours affairée.

Sa rose de Saron, au même moment, rouvre les yeux. Tout de suite elle peut voir combien son grand ami a su délicatement épargner sa pudeur. « Merci ! Merci ! » voudrait-t-elle balbutier. Ses lèvres tremblent ; d'abondantes larmes mouillent ses paupières ; elle essaie de lui baiser le bout des doigts. Mais devant cet excès de reconnaissance et d'honneur, il se retire et s'en va ouvrir la porte de la courette en s'excusant :

— C'était de ma faute et non de la faute du *prin;* — ici un sourire à la tante — car c'est de l'air qu'il nous fallait, ma chère Esther ; alors, la campagne n'est pas si loin ; si vous voulez bien, nous allons nous installer à la campagne.

*
* *

N'est-ce point dans les pays chauds qu'on sait le plus habilement se défendre contre la chaleur, s'organiser au mieux pour l'été et jouir, sans avoir à sortir de chez soi, d'une fraîcheur d'autant plus précieuse qu'elle apparaît comme une conquête?

Une fois de plus, l'industrie de Jérusalem avait fait ses preuves. Entre le toit du hangar et le mur de la ruelle, il avait disposé un clayonnage de roseaux qui tamisait délicatement les rayons du soleil. L'ombre était ainsi « cuite à point », ni trop épaisse ni trop claire, ni trop chaude ni trop froide; ce que jamais la nature à elle seule n'aurait réussi. Et le portail à son tour avait été ouvert; mais il était défendu contre les indiscrétions du public par un rideau de serpillière qui flottait doucement au gré d'un exquis courant d'air, ni trop vif ni trop mou et, lui aussi, comme l'ombre, sur commande. Pour le décor, le metteur en scène s'était procuré toutes sortes de plantes en caisses, des grenadiers, des lauriers-roses, des verveines-citronnelles, qui répandaient leur verdure et leur parfum aux quatre coins, tandis qu'un mignon jet d'eau, fort adroitement branché par un tuyau de caoutchouc sur le réservoir de l'évier, dansait et chantait au milieu tout à fait comme dans un patio moresque. Le fourneau lui-même ayant été transporté au dehors, on cuisinait et on mangeait en campagne; car la campagne était là, dans la courette, la campagne à domicile, avec toutes les aises de la vie rustique et aucun de ses inconvénients, ni les fatigues du voyage, ni la privation de confortable, ni la gêne des voisins.

Par ce changement d'atmosphère, le roman entre Jérusalem et Esther avait pris la forme d'une idylle. Lui multipliait les attentions, dont la tante, comme de juste, avait sa part. D'abord il leur offrit des babouches; puis il acheta une sorbétière, et chaque soir il put leur faire déguster une nouvelle glace de son invention. Après le repas, on parlait peu; mais très tard dans la nuit, on buvait encore des sirops froids avec des pailles; et de temps à autre il prenait leurs mains dans ses mains. Parfois, il s'asseyait à la turque près du jet d'eau

et, comme il avait découvert dans le vieux stock une guitare, Jérusalem de Jérusalem leur révélait aussi qu'il était musicien.

Ainsi les jours coulaient le plus agréablement du monde. Mais lui n'était pas homme à se laisser endormir par le succès ; et sa plus magnifique surprise fut pour la fin de septembre avec la fête de Soukoth. Il y pensait depuis longtemps ; comme toujours il avait pris ses plus secrètes dispositions par avance ; et la veille, il se contenta de prévenir Bengude et Esther en leur disant :

— Comme il convient, demain et après-demain nous chômons.

Le lendemain, la cabane rituelle de feuillage, qui commémore le séjour de quarante ans d'Israël dans le désert et toutes les grâces dont la Providence sut l'y combler, était installée au milieu de la cour : une cabane monumentale digne plutôt du nom de palais ! Bengude et Esther levaient les bras au ciel et ne s'arrêtaient plus de pousser des cris d'admiration. Toute la nuit, elles l'avaient entendu travailler ; elles s'étaient même levées l'une après l'autre pour le surveiller par le trou de la serrure et elles avaient pu le voir, à la lueur d'une bougie, monté sur une échelle, clouant des échafaudages, entrelaçant des guirlandes. Mais voilà que tout à coup la lumière du jour et les explications de Jérusalem leur révélaient des raffinements qui les extasiaient : pour mieux donner l'illusion que la cabane avait été bâtie dans le désert, ce démon avait eu l'idée de faire venir des palmes de San Remo en Italie, des palmes blanches de la qualité numéro 1 qui ne se cueillent que dans le cœur du palmier ; et, à l'intérieur, la table, sur laquelle on allait prendre tous les repas pendant une semaine d'allégresse, portait des pyramides de cédrats qui, disait-il modestement, avaient été commandés trois mois à l'avance en Palestine.

Madame Sacerdote ne devait point être oubliée. Elle fut invitée au festin du premier soir et prit congé sur les dix heures, avec, sous le bras, un panier garni de reliefs copieux pour son époux. Mais elle était si curieuse qu'après avoir fait quelques mètres dans la ruelle elle repassa doucement par le portail et se mit à les observer tous les trois à travers la cloison de feuillage.

Les deux femmes s'étaient rassises. Jérusalem était debout devant elles, comme un troubadour, et il improvisait une chansonnette sur sa guitare :

Colombes, sous les palmes, Colombes de mon oasis,
O mes colombes d'Israël,
Comme dans le pays du sable nos aïeux,
Ici nous sommes comblés de tous les dons par l'Éternel.

Comme s'il les berçait, Bengude et Esther dodelinaient ensemble de la tête.

Puis, ayant pris, dans sa main droite, un bouquet de branches d'olivier, de myrte et de saule et, dans sa main gauche, le plus beau des cédrats, il agita les rameaux vers les quatre parties du monde en commençant à tourner autour de la cabane comme s'il eût été dans la synagogue, et en même temps il psalmodiait :

— Éternel ! Éternel ! J'ai espéré en ta délivrance et j'ai gardé tes commandements ! Mon âme a observé tes témoignages et je les ai souverainement aimés ! J'ai observé tes commandements et tes témoi...

Son tour achevé, il se retrouva devant elles, s'arrêta, fit une grande révérence à Bengude, toussa trois fois à cause de l'émotion...

Bien qu'on n'en eût jamais soufflé mot, tout était depuis longtemps bel et bien décidé...

Depuis longtemps ! et même, puisque toutes les fiançailles ont été préparées au Ciel... de toute éternité !

Pourtant, c'est d'une voix bien mal assurée que Jérusalem se décida enfin à prononcer les paroles suivantes :

— Ma chère tante, j'ai l'honneur de vous demander ma cousine en mariage.

Mais déjà il avait repris sa guitare et, passant du grave au badin, il continuait en musique :

— O mes colombes, ne trouvez-vous pas que nous avons fait un grand voyage ? Ne vous semble-t-il pas que nous sommes revenus de très loin ?

La Sacerdote n'eut pas besoin d'en espionner davantage ; elle fila au galop, bien résolue à réveiller tout son monde pour répandre la nouvelle avant minuit.

*
* *

Le mariage de Salomon Jérusalem avec Esther Crémieux fut exactement le dernier des mariages célébrés selon l'ancienne et solennelle coutume dans notre jolie synagogue, qui représente, on ne le dira jamais trop, un des plus rares et plus curieux spécimens de l'architecture judéo-française au XVIIIe siècle.

Aucun des rites ne fut négligé... La veille donc, la vierge, toute frissonnante, était descendue prendre son bain froid dans ce fameux *cabussadou*, qui fut à juste titre cité par Mistral au nombre des sept merveilles de Carpentras. Au bas d'un petit escalier sournois, sous une voûte basse et humide, la piscine sainte a été creusée, on ne sait plus quand, dans les fondations gothiques, et peut-être même romanes, du temple. Ici, il n'y a jamais eu d'autre éclairage qu'une méchante chandelle plantée au bord d'une niche, dans des ténèbres et une horreur sacrées, qui coupent la respiration en rappelant les cavernes des premiers âges; et des siècles de distance, un contraste vraiment terrible vous séparent soudain du délicieux salon de prières, style rococo, qui, à l'étage supérieur, continue à briller si joyeusement des mille feux de ses cristaux et de ses dorures... Pour la dernière fois aussi, toutes les vieilles femmes du ghetto des femmes, celles-là mêmes qui, on s'en souvient, avaient contribué à la fortune du futur ménage en achetant les premiers paquets de terre, avaient tenu à être témoins de l'épreuve. Il faut contrôler que l'heureuse victime plonge tout entière sans laisser seulement sortir un cheveu, en tenant doigts et membres écartés pour que l'eau pénètre partout. Côte à côte sur les banquettes de pierre qui encadrent le bassin de pureté, les doyennes agitèrent sauvagement des clochettes pendant toute la durée de l'immersion. Et pour la dernière fois aussi, lorsque Esther sortit du bain, Méliton Cohen, jouant son rôle de baigneuse, enveloppa, frictionna et réchauffa ce corps, enfin prêt pour l'amour, dans un de ces rudes peignoirs appelés *flassadas* et qui, jadis, étaient tissés spécialement pour ce service avec toutes sortes

de chiffons, vieux sacs, rubans élimés, fonds de corsage et couvertures de parapluies, par les bergers du Haut-Comtat.

Le jour du mariage, Esther apparut, telle une fiancée orientale, caparaçonnée de bijoux et dissimulant sa pudeur sous un long voile semé de paillettes. Mais Jérusalem, au contraire, était presque européen ; car il portait un fez écarlate en drap de soie de Mazamet et une redingote neuve qu'il avait commandée sur mesure chez Thiéry et Sigrand. La tante, elle, avait une robe noire en surah. Tout ce qu'il restait de Juifs dans la ville, en ce temps-là, leur faisait un cortège honorable ; on était une trentaine au moins. Sur le trottoir se pressait une foule de badauds appartenant au Carpentras catholique, un peu narquois, encore plus silencieux et effarés, comme, sous l'ancien régime, leurs aïeux, quand eux aussi assistaient par hasard à des noces juives.

Jusqu'au bout, Bengude et ses amies veillèrent jalousement au respect de la tradition. Quand les fiancés furent sur le seuil du temple, tout le cortège leur jeta des poignées de froment à pleines mains en signe de prospérité. Quand ils furent devant l'arche, Esther fut placée à la droite de l'époux, le visage tourné vers le midi, comme doit être le lit pour avoir des garçons. Au cours de la cérémonie, ils burent du vin à la même tasse et la tasse fut brisée. Puis au dîner, qui eut lieu à l'hôtel, avant de se mettre à table, tous les invités s'écrièrent : « Que l'on prépare les poules ! » Aussitôt, on plaça devant la mariée une poule et un œuf, et la poule fut déchirée au milieu des éclats de rire, pour bien marquer que, comme la poule pond en chantant, la femme doit supporter les douleurs de l'enfantement dans la joie.

Au dessert, on vit apparaître un personnage que l'on croyait mort depuis des années ! C'était un vieillard presque centenaire. On l'appelait Caille ; il avait été recueilli à l'hospice et personne ne savait plus si c'était son nom véritable ou un surnom ; chez nous on dit gras comme une caille, et le pauvre diable était si maigre que, par les jours de grand vent, il lui avait fallu se lester avec des cailloux dans les poches. On racontait aussi qu'il avait été agent de change dans la capitale avant d'avoir connu les pires revers de fortune qui l'avaient ramené, comme une épave, au pays natal ;

et, de toute sa splendeur, il ne lui était plus resté que trois avantages qui lui permettaient d'exercer la mendicité aussi comme une charge : ses lorgnons d'or, dont il ne se sépara jamais, ses favoris protocolaires, sa politesse exquise et notariée.

Jérusalem, qui, tout de suite, avait deviné en Caille un frère moins chanceux, l'avait fait asseoir à la table d'honneur entre lui et Esther. Mais le vieux avait de telles absences de mémoire qu'il était juste capable de bredouiller : « Consolidé... Espagnol... 23, 84... La santé et la famille... la famille et la santé !... » Alors Esther, qui en avait les larmes aux yeux, lui fit boire, comme à un enfant, du vin doux à petites gorgées. Quand Caille en fut à son quatrième verre, il se leva, assura son lorgnon d'or d'une main tremblante sur son nez parcheminé et se mit à chanter, sans une faute, sur un air libertin qui date de la Pompadour, le fameux *piout* de l'alliance d'Abraham, où un vers hébreu alterne chaque fois avec un vers provençal...

... Où est donc ta femme Sarah,
Aqueilo quei t'ai preifara?
Et comme Sarah écoutait
L'angié quei Aouram parlava...

Ce *piout*, où se mêlaient ainsi, comme en un fruit doublement muscat, les souvenirs des édens de Provence et de Judée, il n'y avait donc plus que le pauvre Caille qui se le rappelait ; dans la mémoire de l'agent de change, complètement démantelée par l'âge et la misère, c'était même le seul souvenir intact qui subsistait. Et tous encore nous sentions que c'était pour la dernière fois aussi qu'il nous était permis d'assister à pareille résurrection, et c'est pourquoi encore tous, avec les nouveaux époux, nous ne pouvions plus nous retenir de pleurer.

*
* *

Il n'y eut pas de voyage de noces. La tante céda sa chambre (derrière le magasin) aux nouveaux époux et vint occuper le lit de Jérusalem dans la cuisine. A part ce déménagement,

rien ne parut changé dans leur vie. Et c'est ainsi par exemple que madame Sacerdote venait toujours régulièrement coiffer la tante et la nièce tous les matins.

Il y avait environ un mois que Jérusalem et Esther étaient mariés quand, un jour, la coiffeuse arriva à son rendez-vous à six heures et demi du matin, c'est-à-dire avec exactement une heure d'avance, paraît-il. Elle prétendit par la suite qu'elle ne s'en était pas aperçue et que c'était sa montre qui l'avait trompée. Quoi qu'il en soit, elle trouva la porte du magasin sur les Halles, par où elle entrait d'habitude, fermée ; et, comme elle était une familière du logis, elle eut cette idée toute naturelle, en somme, de passer par la petite rue ; et son idée avait eu de la chance, car il lui avait suffi de pousser le portail, de traverser la cour... La cuisine était vide... Madame Sacerdote avança encore jusque sur le seuil de la chambre à pas de souris et là, elle vit enfin ce que, depuis un mois, elle brûlait de voir...

— Au lit, dans les bras l'un de l'autre ! Je te dis que j'aurai tout vu !

— Tu exagères toujours ! rectifia monsieur Sacerdote, à qui elle était revenue rapporter sa vision toute chaude. D'abord étaient-ils nus ?

— Non !... Habillés.

— Alors ils étaient très convenables.

Sacerdote, qui était en train de faire une boutonnière, travail dans lequel il était passé maître, se remit à piquer dans son drap.

— Oui ! mais ils étaient habillés en turcs. Elle avait des pantalons bouffants de l'armée d'Afrique.

— Raison de plus ! Et où était la tante ?

— La tante était devant eux ; elle leur donnait le café en leur disant : « Braves petits ! Il faut bien que je vous câline ! » « Venez, maman ! lui a répondu Jérusalem, il y a bien encore une place pour vous de ce côté. »

— Et toi ? tu as donc pu t'esquiver à temps, comme le soir des fiançailles ?

— Non ! A ce moment, tous les trois ont éclaté de rire, et Jérusalem m'a crié : « Coquinette ! On vous a vue dans l'ar-

moire à glace ! » Je suis devenue toute rouge. Mais, comprends-tu ? Eux, ils étaient contents que je les aie surpris, et c'étaient les yeux d'Esther surtout qui brillaient. Alors, j'ai voulu me venger : « Quand partez-vous pour Jérusalem ? L'an prochain ? », leur ai-je demandé. « Nous y sommes déjà », m'a répondu Jérusalem. « On y est, bien sûr ! Jérusalem, c'est ici », ont fait ses deux femmes.

Sacerdote attendit d'avoir achevé sa boutonnière :

— Bien sûr ! reprit-il en regardant son chef-d'œuvre. Il n'en fallait pas plus ; maintenant elles sont fixées.

III

VINGT ANS APRÈS !

Vingt ans après, j'étais revenu pour quelques jours dans ce Carpentras de mon enfance, où je ne connaissais plus que des morts et où je ne me reconnaissais même plus. Là, comme ailleurs évidemment, tout s'était donc modernisé, c'est-à-dire nivelé, standardisé dans un confortable machinal et béat. Moins d'un quart de siècle avait suffi ! Carpentrassiens et Carpentrassiennes, autrefois si fièrement, si dignement réfractaires au progrès, ne rêvaient plus que du frigidaire ; et l'épicier du coin, avec qui j'avais joué aux boules, m'apprenait, en me méprisant, qu'il avait été aux sports d'hiver pour la Noël et qu'il bouclait ses valises pour Monte-Carlo-Beach.

Ne restait-il absolument rien du passé savoureux ? En traversant les Halles, à la place du bazar-poupée, j'étais précisément en train de découvrir un de ces vastes magasins de primeurs, devenus si communs dans la ville. Mais celui-là était le plus grand de tous, si grand qu'il n'avait pu prospérer et s'étendre qu'en dévorant trois ou quatre de ses voisins. Il portait comme enseigne :

A LA VILLE DE JÉRUSALEM

Et sur la porte s'encadrait debout un homme dans la force de l'âge, mais que j'hésitai d'abord à reconnaître : il avait

engraissé, tous ses angles s'étaient arrondis et sa barbe avait disparu.

Avec toujours la même impression de ne pas comprendre, je lus sur la vitrine :

SALOMON CRÉMIEUX

Importation de fruits de l'Espagne et du Levant.
Exportation de fruits du pays.

Je fis mine d'entrer. Lui, sans en avoir l'air, m'avait bel et bien reconnu depuis un bon moment...

— Nous allons ouvrir la belle pastèque, me proposa-t-il ; et on l'arrosera avec du marasquin.

On causa toute l'après-midi : Esther malheureusement était absente, en vacances, au mont Ventoux pour prendre le frais avec ses cinq enfants, tous des garçons — tournez votre lit vers le midi ! Les deux aînés venaient de passer le baccalauréat ; et la pauvre grand'maman était morte d'une indigestion, le jour même où on avait fêté ce succès. Sur la photo de famille, les héritiers étaient magnifiques, si joufflus qu'on les aurait dit soufflés ; mais la mère, vidée et flétrie par ses maternités successives, était presque méconnaissable...

— Mais ce nom? demandai-je enfin à Jérusalem, en lui montrant la vitrine.

— C'est le mien, m'expliqua-il, par décret rendu en Conseil d'État. Dès avant 14, j'avais obtenu la naturalisation, et la vieille m'avait adopté.

— Vous avez fait la guerre?

— 15e section des Commis et Ouvriers d'Administration. Convoyeur deux ans et demi entre Marseille et Salonique. Torpillé sur le *Chanzy*. Croix de guerre avec une étoile. Et j'ai revu l'Orient quatorze fois ; l'Orient, mon cher, cette saleté.

Il s'arrêta quelques instants sur une association d'idées.

— L'argent de la terre sainte, continua-t-il, savez-vous que je l'avais remployé en valeurs industrielles américaines, si bien qu'il a rendu le trois cents du cent?

— Et vous venez sans doute de le consacrer à la Palestine nouvelle, à la Terre Retrouvée !

— Erreur ! Erreur ! me fit-il, je ne suis pas sioniste. La Palestine n'est plus à nous, à nous, les fidèles gardiens du Mur des Pleurs. J'appartiens maintenant à une des plus vieilles familles du Comtat. Nos titres sont des pièces d'archives, et remontent jusqu'au XIIIe siècle. Pour moi, comme pour mes aïeux... maternels, la Jérusalem céleste et terrestre n'a jamais été et ne sera jamais qu'à Carpentras. Et j'étais donc pleinement d'accord avec ma conscience, mon Dieu et ma religion, quand j'ai décidé de consacrer cet argent, légitime fruit de mes calculs et de mes peines, à notre magnifique synagogue... J'ai beaucoup voyagé...

Assis sur une chaise basse, il mordait à si belles dents sur la pastèque indigène qu'on était bien certain qu'il ne voyagerait plus.

—... Et j'ai donc vu toutes les vieilles synagogues d'Europe : Worms, Tolède, Prague, Venise, Sienne et Forli ; mais je peux vous le dire aujourd'hui, c'est celle de Carpentras qui est la plus belle, et c'est moi qui ai fait tout seul tous les frais du classement et de la restauration... Je suis le dernier bon Juif du Comtat !

A ces mots, je me demandais si, sous ses apparences calmes et rangées, ce n'était pas toujours le même fou, prodige d'orgueil et d'imposture, qui, vingt ans plus tôt, avait fait éclater son coup de foudre dans le ghetto des femmes.

Sa main pourtant traçait des évolutions délicates au-dessous de son menton bleu, comme si elle caressait le vide, mais en respectant un contour très précis ; et à un moment même, elle fit le geste de défriser un poil rebelle, quoique imaginaire, à quoi je devinai qu'il avait conservé toutes les sensations de sa barbe, comme l'amputé de son membre perdu.

Et c'est ainsi qu'en mon honneur il songeait à voix haute, il se souvenait, il prophétisait, il enseignait :

— Tout change : on ne fait plus le pitre pour attirer le client... et tout passe : la terre sainte, les bibelots, les antiquités, la petite et la grande mercerie, la confiserie, les parfums... c'est un conseil de mon expérience, mais j'ai pu aussi regarder autour de moi, interroger les anciens... et la garance, le savon, les ceps américains, les tissus en demi-gros (comme votre grand-père), les chardons à carder, la

truffe, la conserve de tomates, le sorgho à balai... rien ne peut et ne doit être poussé trop loin, tout suit sa courbe et son temps. Les affaires ont leur croissance et leur durée comme des plantes. Combien de vieilles maisons ont péri et se sont écroulées sur leur propriétaire ! Il ne faut pas s'accrocher par force, s'incruster sur les héritages, vouloir s'élever toujours plus haut. Le capital sera victime de sa mégalomanie. Voulez-vous gagner de l'argent et surtout en conserver ? Il faut savoir chaque fois repartir d'une petite affaire. Je vais vendre mon fonds qui m'embarrasse et tout recommencer avec une boutique de T.S.F. Mais en même temps je rachète les *Galeries* pour transformation en prix-unic... Oui ! faire des boutures ! la seule formule valable aujourd'hui !

Était-ce un Tartarin de l'économie politique ou le génie commercial d'Israël, qui parlait ce soir-là par la bouche de Jérusalem ?

Jusqu'à la nuit, il prit plaisir à prolonger ses confidences, sans être dupe de l'empressement avec lequel je l'écoutais. Une extraordinaire malice brillait dans ses yeux, avec un éclat moins vif que chaleureux, comme celui d'un très noble alcool lentement distillé, longuement recuit, concentré, reposé.

— Alors, me dit-il, quand je pris congé, je suis sûr que vous avez déjà écrit la moitié de mon histoire. Envoyez m'en un exemplaire quand elle sera imprimée...

ARMAND LUNEL

LE PROBLÈME BELGE

L'évolution de la politique belge, tant intérieure qu'extérieure, celle-ci dominée par celle-là, s'est singulièrement précipitée au cours de ces deux dernières années. D'une part, l'expérience financière et économique de M. Van Zeeland ; d'autre part, le retour sur le plan international, non pas à la neutralité contractuelle d'avant 1914, mais à une sorte de neutralité volontaire laissant à la Belgique son entière liberté de décision aux heures critiques, tout en la tenant à l'écart de tous les groupements de puissances, quels qu'ils soient, dans l'espoir que par là même elle pourra échapper aux conflits ne menaçant pas directement ses intérêts vitaux, tels sont les deux faits qui ont déterminé la situation actuelle dans ce pays. Or par sa position géographique et par sa structure politique, la Belgique a toujours été un des facteurs essentiels de l'équilibre en Occident. Le problème belge s'est constamment posé aux tournants dangereux de l'Histoire et il a, par la force des choses, des répercussions profondes sur le destin de l'Europe.

Nous avons exposé ici ce problème sous son double aspect, il y a un an [1] ; mais, au cours de ces douze derniers mois, les événements se sont déroulés à Bruxelles avec une rapidité qui s'explique par le trouble où vit actuellement le monde. Nulle part, peut-être, ce qu'on appelle l'esprit de crise — crise

1. « Où va la Belgique ? », *Revue de Paris* du 1er décembre 1936.

morale, crise politique, crise sociale et économique — n'a eu d'effets plus certains sur la vie d'un noble peuple. Le visage que l'on connaissait à la Belgique — à celle d'avant 1914, à celle, surtout, de la grande guerre et du règne du roi Albert — s'en trouve tout à fait changé, et l'on a peine à comprendre que ce qui existe aujourd'hui ait pu naître de ce qui existait hier, tant la coupure est nette et brutale entre les deux époques et les deux générations. Le peuple belge, si durement éprouvé pendant quatre ans d'occupation allemande, si cruellement déçu par une paix ne « payant » pas les sacrifices consentis pour la victoire commune, craignant pour sa sécurité en présence de la faillite des traités et des pactes, a cherché, par des méthodes nouvelles, de meilleures conditions pour sa stabilité politique et sa prospérité matérielle. On n'oserait affirmer qu'il a déjà trouvé définitivement sa voie, mais on doit reconnaître qu'il a abordé courageusement les tâches qui s'imposent à lui et qu'il a obtenu, en ce qui concerne les réalités les plus immédiates, des résultats qui ne sont certainement pas négligeables.

Il le doit, sans aucun doute, à M. Paul Van Zeeland, dont les deux ans et demi de gouvernement ont permis d'effectuer un redressement financier et économique tout à fait remarquable. On peut discuter les idées et les méthodes de M. Van Zeeland ; on peut considérer que ses doctrines prêtent à la critique du point de vue des lois immuables, tenant à la nature des choses, qui commandent toute économie en régime capitaliste ; on peut se demander si son adaptation du « rooseveltisme » au climat et au terrain belges n'a pas fait illusion par son habileté même, et si cette expérience ne comportera pas, en fin de compte, autant d'inconvénients que d'avantages. Mais il faut s'incliner loyalement devant l'évidence des faits à l'heure présente. M. Van Zeeland a réussi, à un moment particulièrement critique, une opération des plus délicates. La dévaluation du franc belge a été réalisée dans les meilleures conditions, le premier ministre ayant su faire comprendre à ses compatriotes que le succès de l'expérience dépendait en premier lieu du maintien des mesures de déflation prises par les cabinets précédents et de la résistance la plus énergique à la hausse continue et parallèle des salaires

et du coût de la vie. Les Belges ont dû consentir de ce fait de durs sacrifices, mais ils y ont trouvé la possibilité d'un rapide assainissement de leurs finances et d'une reprise économique fort appréciable. Depuis deux ans, leurs usines ont pu recommencer à travailler à plein rendement, et la confiance en leur propre effort a été rétablie. Que M. Van Zeeland ait été puissamment servi par les circonstances et que les conditions actuelles de l'économie mondiale aient favorisé ses efforts, on peut le tenir pour évident. Il n'en eut pas moins le mérite d'avoir osé tenter ce qui effrayait tous les autres, d'avoir su tirer avec intelligence et habileté le meilleur parti des circonstances. C'est ce qui lui valut très vite une grande popularité. Il apparaissait comme le sauveur surgi à une heure tragique ; il était celui dont on attendait des miracles et qui, au delà même du redressement financier et économique, pouvait envisager hardiment des réformes de structure par lesquelles l'État belge devait se trouver prodigieusement rajeuni.

Depuis l'existence de la Belgique indépendante, il y eut à Bruxelles peu de chefs de gouvernement qui s'imposèrent avec une telle autorité et un tel prestige personnel à l'ensemble de la nation. Comment cette situation exceptionnelle d'un homme d'État encore jeune a-t-elle pu être ébranlée et compromise en quelques mois, on peut même dire en quelques semaines? Alors que le 11 avril dernier, M. Van Zeeland était élu, à une élection partielle à Bruxelles, à une écrasante majorité contre le chef du parti rexiste, il s'est cru obligé, sept mois plus tard, le 25 octobre, de se retirer du pouvoir à la suite des incidents relatifs à la gestion de la Banque Nationale, à l'époque où il faisait partie de la direction de cet établissement en qualité de vice-gouverneur. En dépit d'un vote formel du Parlement rendant hommage à l'intégrité de M. Van Zeeland et à son dévouement envers le pays, en dépit des démarches répétées de ses collaborateurs au Gouvernement et des chefs des trois grands partis de la majorité, le premier ministre a estimé, indépendamment même des ménagements que réclamait sa santé, qu'il lui importait de reprendre son entière liberté pour se défendre, s'il en était besoin, contre ses détracteurs systématiques. Il a donc abandonné sa tâche avant qu'elle fût entièrement accomplie, et,

au moment de quitter le pouvoir, dans un émouvant discours radiodiffusé, il a recommandé à la nation de maintenir l'union nationale telle qu'il l'avait établie si on ne voulait courir le risque de compromettre les résultats qui se trouvent déjà acquis. La chute du cabinet Van Zeeland dans de telles circonstances porte à faire de sévères réflexions sur l'ingratitude des partis et des masses nationales, pour autant que celles-ci dépendent de ceux-là et obéissent à leurs impulsions, ingratitude qui est de tous les climats et de tous les pays et qui doit s'expliquer le plus souvent par les remous profonds de l'opinion que déterminent les rivalités politiques sans égards pour l'œuvre réalisée et les services rendus. On ne saurait être surpris que beaucoup de ceux qui formulèrent les plus expresses réserves au sujet des doctrines financières et économiques de M. Van Zeeland et des méthodes qui caractérisèrent son expérience, aient réagi, en présence du spectacle affligeant d'une chute si soudaine, et, jusqu'à preuve du contraire, si imméritée, semble-t-il, en rendant hommage à l'homme d'État, hier encore tout puissant, aujourd'hui vaincu par une étrange coalition d'intérêts peu avouables, de rancunes politiques et de haines personnelles.

Que M. Van Zeeland ait commis des erreurs, voire des fautes politiques, on peut en discuter. Absorbé tout entier par son œuvre financière et économique, il a subi trop facilement, peut-être, la pression de certains éléments de gauche et de droite, et il a cru pouvoir résoudre des problèmes fondamentaux de la vie belge par des compromis qui ont eu pour effet d'aggraver singulièrement le malaise pesant si lourdement sur la nation. Satisfaire à la fois, par souci de maintenir l'union nationale, les catholiques conservateurs, les démocrates chrétiens, les libéraux et les socialistes, tout en envisageant des réformes de structure devant nécessairement heurter de front de puissants intérêts financiers et économiques, c'est là une tâche forcément ingrate qui doit, par sa nature même, provoquer des réactions politiques sérieuses. Sous la pression des éléments flamands de la majorité de coalition, le querelle des races et des langues s'est encore envenimée, et elle a eu des répercussions sérieuses sur l'orientation de la politique extérieure du pays. C'est l'aspect le plus grave de

la crise que traverse la Belgique, car il affecte sa position traditionnelle dans l'ensemble de la situation européenne.

*
* *

Le point de départ de l'orientation nouvelle de la politique extérieure a été le discours que le roi Léopold III tint à ses ministres au mois d'octobre de l'année dernière. Le souverain préconisa, comme nous l'avons rappelé ici il y a un an, une politique « exclusivement et intégralement belge », en prétextant du réarmement de l'Allemagne, de la réoccupation en coup de foudre de la Rhénanie, du transfert à la frontière belge des bases de départ d'une invasion allemande éventuelle, de l'ébranlement des assises de la sécurité internationale par des infractions à des conventions, même librement souscrites, enfin, de dissensions intestines de certains États risquant de s'enchevêtrer dans des rivalités de systèmes politiques et sociaux d'autres États et de déchaîner ainsi une conflagration plus dévastatrice encore que celle de 1914-1918. L'idée était que la Belgique, avec les forces dont elle dispose, ne peut raisonnablement intervenir en dehors de ses frontières, que toutes ses ressources militaires, qui sont limitées, doivent être consacrées uniquement à la protection de son propre territoire, qu'elle doit être en mesure de défendre efficacement son indépendance contre un agresseur éventuel et doit demeurer entièrement libre de ses décisions dans toutes les circonstances. Pour cela, il importait, soutenait-on, de s'assurer le concours de tous les éléments de la nation dans un même élan patriotique, d'obtenir de tous, Flamands et Wallons, les sacrifices nécessaires à une solide organisation de la défense nationale. Cela n'impliquait aucun reniement des amitiés traditionnelles sur lesquelles s'appuie le peuple belge et auxquelles il dut son salut en 1918 ; mais cela signifiait pourtant un abandon de la politique de solidarité pratiquée jusque-là et qui avait été solennellement confirmée par le traité de Locarno et par l'accord anglo-franco-belge de Londres. En somme, la Belgique demandait, tout en demeurant fidèle à ses obligations d'État membre de la Société des Nations, à être déliée de ses engagements de réciprocité envers les autres puissances occiden-

tales, à être toujours garantie par celles-ci contre toute nouvelle agression, sans assumer envers elles des responsabilités trop lourdes pour ses moyens. Ce n'était pas le retour à la neutralité contractuelle qui lui avait été imposée par le traité de 1839, mais c'était tout de même une orientation très nette vers une neutralité dite volontaire.

Nécessité d'obtenir l'appui parlementaire des Flamands pour maintenir, consolider et développer l'appareil militaire de la nation ; crainte de voir la Belgique entraînée dans des complications d'ordre général susceptibles de la diviser irrémédiablement contre elle-même et dépassant de beaucoup ses propres possibilités ; crainte aussi que, par l'effet de son accord défensif avec la France, le pays ne fût exposé, à la suite de la conclusion du pacte d'assistance mutuelle franco-russe, à devoir prendre position dans la lutte entre l'idéologie révolutionnaire et l'idéologie autoritaire, dans la rivalité des deux grands blocs de puissances qui risque de bouleverser l'Europe ; tendance à l'effacement à l'arrière-plan de la scène internationale et au repliement sur soi-même en présence de la situation nouvelle créée par la répudiation du traité de Locarno par le Reich et par la réoccupation en force de la zone rhénane démilitarisée — ce qui a fait tomber la plus sûre garantie de sécurité que la Belgique tenait des traités — il y eut tout cela à l'origine de l'orientation nouvelle de la politique du Gouvernement de Bruxelles. Mais il n'est pas certain que l'unité nationale belge en soit raffermie, comme il n'est pas certain que la Belgique doive trouver dans la neutralité volontaire une plus grande sécurité que celle que lui assuraient les obligations réciproques du traité de Locarno, subsistant intégralement pour les autres puissances signataires en dépit de la défection de l'Allemagne, et de l'accord anglo-franco-belge de Londres. Quoi qu'il en soit, la France et l'Angleterre ont répondu favorablement au désir de la Belgique d'être déliée de ses obligations de réciprocité. Par la déclaration franco-britannique du 24 avril, les Gouvernements de Paris et de Londres ont pris acte des vues qu'il appartenait au Gouvernement de Bruxelles d'exprimer lui-même touchant les intérêts de la Belgique, de la détermination de celle-ci, à plusieurs reprises et publiquement affirmée, de

défendre avec toutes ses forces ses frontières contre une agression ou une invasion, d'empêcher que son territoire ne soit utilisé, en vue d'une agression contre un autre État, comme passage ou comme base d'opérations, par terre, par mer et dans les airs, et d'organiser à cet effet de manière efficace sa défense. Les cabinets de Paris et Londres ont retenu également la volonté formelle de la Belgique de rester fidèle au pacte de la Société des Nations et à ses obligations de puissance sociétaire. Dans ces conditions, ils ont délié le royaume voisin de tous les engagements envers la France et l'Angleterre résultant pour lui soit du traité de Locarno, soit des arrangements anglo-franco-belges de Londres de 1936. Par contre, ils ont maintenu, à l'égard de la Belgique, leurs propres engagements d'assistance pris solidairement envers celle-ci. La Belgique n'a donc plus d'obligations particulières envers la France et l'Angleterre, mais ces deux puissances lui confirment leur promesse d'assistance immédiate pour le cas où elle viendrait à être, comme en 1914, menacée dans son existence indépendante.

De ce fait, le problème belge n'était pourtant pas entièrement résolu. Qu'allait faire l'Allemagne en présence de la déclaration franco-britannique et en attendant la conclusion d'un nouveau pacte occidental destiné à remplacer le traité de Locarno? L'idée était que la position nouvelle de la Belgique faciliterait les négociations relatives à un accord de sécurité pour l'Occident, mais on sait comment les pourparlers à ce sujet ont été retardés par suite des complications survenues ailleurs en Europe. On ne peut espérer raisonnablement voir aboutir une telle négociation avant que la crise espagnole ait été définitivement liquidée. Toujours est-il que des pourparlers s'engagèrent entre Bruxelles et Berlin en vue d'obtenir du Reich une déclaration analogue à celle faite par la France et l'Angleterre. Les choses traînèrent en longueur, car l'Allemagne escomptait, en réalité, le retour pur et simple de la Belgique à la neutralité absolue — ce qui était incompatible avec la conception belge de la neutralité volontaire — et Berlin n'admettait aucune référence de la part de la Belgique à ses obligations d'État membre de la Société des Nations, tandis que le Gouvernement de Bruxelles entendait

demeurer fidèle à toutes les stipulations du pacte de Genève. Dans la deuxième semaine d'octobre, on apprit pourtant que les conversations germano-belges avaient abouti.

Le 13 octobre, le Gouvernement allemand faisait remettre au Gouvernement belge une déclaration, dont celui-ci se borna à prendre acte, qui comportait la disposition suivante : « Le Gouvernement allemand a pris acte des vues qu'il appartient au Gouvernement belge d'exprimer lui-même concernant : 1° la politique d'indépendance qu'il entend poursuivre en pleine souveraineté ; 2° sa détermination de défendre avec toutes ses forces les frontières de la Belgique contre tout agresseur, agression ou invasion, et d'empêcher que le territoire belge ne soit utilisé en vue d'une agression contre un autre État, comme passage ou comme base d'opérations, par terre, par mer ou par les airs, et d'organiser, à cet effet, de manière efficace, la défense de la Belgique. » C'est, on le voit, l'argument même de la déclaration franco-britannique. La note allemande ajoutait : « Le Gouvernement du Reich constate que l'inviolabilité et l'intégrité de la Belgique sont d'un intérêt commun pour les puissances occidentales ; il confirme sa détermination de ne porter atteinte à cette inviolabilité et à cette intégrité en aucune circonstance et de respecter en tous temps le territoire belge, sauf, cela va sans dire, au cas où la Belgique, dans un conflit armé où l'Allemagne se trouverait engagée, concourrait à une action militaire contre elle. Le Gouvernement du Reich est prêt, comme le Gouvernement royal britannique et le Gouvernement français, à accorder assistance à la Belgique dans le cas où elle serait l'objet d'une attaque ou invasion. »

Il n'y a, dans la déclaration de Berlin, aucune allusion à un véritable statut de neutralité, mais le commentaire allemand accompagnant cette déclaration a précisé que l'engagement de ne porter atteinte en aucune circonstance à l'inviolabilité et à l'intégrité du territoire belge n'est lié qu'à une seule condition : l'Allemagne recouvrerait sa liberté d'action vis-à-vis de la Belgique au cas où celle-ci interviendrait militairement aux côtés des adversaires du Reich dans une guerre où celui-ci se trouverait entraîné. « Ce cas, est-il dit, se produirait naturellement non seulement dans l'éventualité où des forces

armées belges combattraient aux côtés de nos adversaires, mais aussi dans l'hypothèse dans laquelle le Gouvernement belge — le cas échéant, sur la base de son affiliation à la Société des Nations — devrait un jour mettre le territoire belge à la disposition des forces ennemies, en tant que terrain de passage ou base d'opérations. » La réserve — et elle est d'importance — concerne le cas où la Belgique aurait à agir comme État membre de l'Institution internationale de Genève et en vertu des stipulations du pacte. Or le commentaire officiel belge souligne qu' « il va sans dire que le Gouvernement belge, en prenant acte de la déclaration du Gouvernement allemand et en appréciant l'esprit qui l'a dictée, n'a nullement perdu de vue ses obligations comme membre de la Société des Nations ». Le ministre des Affaires étrangères de Belgique, M. Spaak, a d'ailleurs confirmé, au cours du débat qui eut lieu au Sénat belge, que par rapport au pacte de la Société des Nations, en ce qui concerne la sécurité collective, il n'y a rien de changé à la position antérieure de son pays. La doctrine du Gouvernement de Bruxelles est, on ne l'ignore pas, que le droit de passage à travers le territoire belge, en liaison avec une action collective entreprise en vertu d'une décision de la Société des Nations, ne peut être exercé éventuellement qu'avec le plein assentiment de la Belgique elle-même. Au surplus, toutes les questions d'ordre juridique, politique et militaire que pose la déclaration allemande du 13 octobre donnent lieu à des controverses assez délicates, et on ne saurait empêcher qu'en raison du précédent de 1914 la garantie donnée par l'Allemagne soit accueillie avec une grande réserve par une partie importante de l'opinion belge. Quelle que soit la raison d'opportunité politique qui ait pu déterminer le Gouvernement de Berlin à faire sa déclaration, il n'en reste pas moins que les garanties de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne que comportait le traité de Locarno se trouvent rétablies en principe uniquement en faveur de la Belgique, en attendant la conclusion d'un nouveau pacte occidental.

*
* *

On peut discuter du point de vue technique la question de savoir si la neutralité de la Belgique, qu'elle soit volontaire

ou contractuelle, ne couvre pas mieux la sécurité de l'Occident que la participation à un groupe international déterminé d'un petit pays dont les forces sont restreintes et qui, du fait de sa position géographique, semble une proie assez facile pour un agresseur résolu. Des notes si intéressantes de Jules Cambon sur la Conférence de la paix de 1919, publiées par la *Revue de Paris* le 1er novembre, il ressort que l'illustre diplomate craignait que la suppression de sa neutralité garantie n'affaiblisse la Belgique au lieu de la fortifier. Il estimait aussi que la neutralité belge avait servi la France en 1870, lorsqu'elle fut respectée, et en 1914, lorsqu'elle fut violée par l'Allemagne impériale, ce qui appela plus rapidement l'Angleterre sur les champs de bataille. Il y a là matière à discussion ; mais son statut de neutralité contractuelle ayant été aboli au lendemain de la grande guerre, la Belgique s'est trouvée intégrée de fait dans le système occidental, dont la France et l'Angleterre constituent les pièces maîtresses. Déliée des obligations qu'elle avait librement contractées en apposant sa signature au bas du traité de Locarno et de l'accord anglo-franco-belge de 1936, et s'orientant vers la neutralité volontaire — laquelle est une formule caractéristique de la politique dite nordique — la Belgique s'affranchit pratiquement de la doctrine dans laquelle pendant dix-huit ans elle a vu la garantie la plus efficace de sa sécurité et de son indépendance. L'expérience à faire jusqu'à ce que soit conclu un nouveau pacte occidental se substituant au traité de Locarno pourra seule nous fixer sur les avantages et les inconvénients du nouvel état de choses. On se rend bien compte, pourtant, qu'une garantie solidaire franco-britannique devant jouer au premier appel de la Belgique, en cas de violation du territoire de celle-ci, garantie qui n'est pas pleinement assurée, avec tous les effets nécessaires, par une minutieuse préparation de la coopération militaire éventuelle et d'étroits contacts d'états-majors dès le temps de paix, l'agression devant se produire vraisemblablement en coup de foudre, peut comporter des risques sérieux et pour la puissance garantie et pour les puissances garantes.

L'évolution de la politique extérieure du Gouvernement de Bruxelles étant ainsi accomplie, quelles en seront les consé-

quences directes et indirectes pour la Belgique elle-même? Tout dépendra évidemment de l'esprit dans lequel ceux qui agissent au nom de la nation interprèteront le statut nouveau. Ce n'est que lorsque la politique belge, avec la complexité de ses problèmes linguistiques et sociaux, sera définitivement stabilisée sur le terrain proprement national que les choses se dessineront avec quelque netteté. Pour l'instant, on n'en est pas là, et les incidents qui ont accompagné la démission du cabinet Van Zeeland permettent de se faire une idée de l'âpreté avec laquelle les luttes politiques, nourries par la passion partisane, ont été reprises dans le pays. La crise ministérielle, qui s'est prolongée pendant plus de trois semaines, a révélé, en fait, que la formule d'une coalition des socialistes, des catholiques et des libéraux dans le cadre de l'union nationale a subi les effets d'une profonde usure. Les libéraux ont fait échec à la solution socialiste de M. de Man, l'auteur du fameux plan du travail ; les socialistes ont fait obstacle à la combinaison catholique de M. Pierlot ; et, au soir du quinzième jour de la crise, les conservateurs de droite ont obligé M. Spaak à renoncer à la mission de former un cabinet d'union à direction démocratique. Ce sont des expériences décevantes qui laissent toujours subsister beaucoup d'amertume chez les partis comme chez les hommes et qui empêchent de créer de façon durable un « climat » favorable au développement, dans un véritable esprit national, d'une politique devant être, sur le terrain intérieur comme sur le terrain extérieur, « exclusivement et intégralement belge ».

ROLAND DE MARÈS

LUIS CANDELAS

La diligence de Ciudad Real ne pouvait plus tarder. Elle devait s'arrêter à San Martin de Valdeiglesias, sur la route de Madrid, à six heures juste et il était déjà six heures et demie : Luis s'en assurait à sa magnifique montre à répétition, une savonnette en or.

Quiconque aurait vu ce fringant jeune homme la nuit précédente fût resté surpris de l'énorme transformation qui s'était opérée en lui en si peu de temps. *La veille au soir il était sur la route de Tolède.* Le voici maintenant dans le vestibule du relais des Messageries de San Martin de Valdeiglesias, sur la route de Madrid. Hier soir à moitié nu, dégoûtant, entouré de gardes provinciaux à cheval, attaché avec d'autres brigands à une corde de galérien, en route pour le bagne de Ceuta. Cet après-midi, seulement douze ou quatorze heures plus tard, il se trouve changé en monarque, assis sur le trône d'un tabouret devant une reine : la bouteille, près d'un prince : le verre.

Luis exhibe un costume neuf à la coupe irréprochable digne d'un coup de ciseau du tailleur Utrilla — 2, rue Angosta de los Peligros — le meilleur de Madrid, redingote bleue à boutons dorés, pantalon de chamois, grandes bottes garnies d'éperons, capote grise — un peu longue la capote et sans doute à cause d'une négligence du tailleur — et casquette de voyage à carreaux. Près de lui, par terre, une mallette en cuir avec une fermeture en argent.

Notre héros semble satisfait, tranquille, avec sa figure réjouie. Il évoque les incidents de la journée antérieure et il ne peut s'empêcher de sourire avec une modestie feinte.

Où serait-il en ce moment si son esprit de résolution et son génie ne l'avaient sauvé? Une corde de prisonnier ne se brise pas facilement, ce n'est pas non plus un jouet comme celles dans le claquement courbe desquelles sautent les petites filles. Mais après tout une corde, pour durement qu'elle étreigne les coudes, pour grand que soit le nombre des gardiens qui surveillent les captifs, n'est pas autre chose que du chanvre et du sparte tressé par les hommes, et si quelqu'un l'a tissée solidement, quelqu'un peut aussi la couper désespérément.

Les fers qui tenaillèrent les mains de ce Ginès de Pasamonte d'heureuse mémoire n'étaient pas une plaisanterie. Et nous savons l'immortelle leçon de saut et de fugue qu'il donna dans la Sierra Morena. On dira que si le brave petit Ginès de Parapilla[1] se sauva de la chaîne galérienne, ce fut grâce à la protection de Don Quichotte. Mais c'est inexact. Le petit Ginès se serait sauvé absolument de la même façon sans l'intervention du chevalier de la Manche. C'était un homme d'une nature subtile et fugitive, et des gens comme lui, à cause de la condition impondérable de leur esprit, il n'y a personne qui les attache. Pour parler plus juste : il y a quelqu'un qui les attache. Mais eux, ils se sauvent quand ils veulent avec une gentille désinvolture, en un clin d'œil. Le maître Ginès, avant de rencontrer dans le chapitre d'un livre le percepteur Michel, galérien lui aussi, bien que sans fers, s'était enfui sept fois des galères de Sa Majesté. Candelas, plus modeste et surtout plus jeune à l'heure actuelle que Ginès quand il apparut dans la Sierra Morena (en 1829 Candelas a vingt-trois ans), n'a que six escapades à son actif. Une de moins que le picaro à l'emplâtre sur l'œil et au singe devin. Il s'est enfui cinq fois comme eut à le reconnaître le juge qui, dans le dernier procès, le condamna à quatorze ans de bagne au promontoire de Ceuta : « Il est à peine croyable, disait le brave magistrat dans son pittoresque langage judi-

1. Ginès de Pasamonte, dit de Parapilla, personnage picaresque que Don Quichotte délivra des chaînes alors qu'il allait aux galères.

ciaire, qu'il existe un homme aussi indiscipliné, aussi ingénieux, aussi endurci dans la carrière du vice que Candelas. »

Depuis l'âge de dix-huit ans, on le voit fréquemment, bien que pour peu de temps, il est vrai, dans la prison publique. Il s'en évade comme il s'évade de la chaîne des forçats, par des procédés diaboliques. A l'heure actuelle il a cinq désertions à son actif : de la prison de Ségovie, de l'Hôpital de Madrid, du bagne de Tolède et de différentes étapes. On a remarqué que depuis la date de chacune d'elles jusqu'à celle de ses récidives en délit de vol, c'est à peine s'il laisse passer le temps indispensable pour se rendre de l'endroit de l'escapade au lieu du délit.

Rien d'étonnant, donc, que se souvenant de ces choses le jeune homme se soit pris à sourire tandis qu'il vidait d'un trait un verre de bon vin dans le vestibule du relais de San Martin de Valdeiglesias. Dans sa tête défilent à une joyeuse allure toutes les scènes de son récent emprisonnement. Il revoit sa dernière escapade et le fil très fragile qui le retenait à d'autres condamnés.

Il se rappelle comment en arrivant au village de Camperas, dans la prison de laquelle les gardiens avaient décidé de passer la nuit, il lui vint l'idée de retourner à Madrid. Le moyen de la réaliser n'était pas facile. Il se tint un instant la tête entre les mains et bientôt il en surgit, comme une inspiration fluide, la goutte de génie indispensable.

Il regarda autour de lui, étudiant d'un rapide coup d'œil le lieu où il se trouvait. C'était une vaste pièce avec une porte fermée extérieurement par un énorme verrou et une fenêtre ouverte sans vitres ni châssis qui donnait sur une cour où deux gardes provinciaux veillaient, l'arme au bras.

Les prisonniers attachés, pelotonnés les uns contre les autres, dormaient à moitié grelottant de froid sur le sol, essayant de se tenir chaud au corps, de se remonter le moral (fort engourdi lui aussi) au moyen de blasphèmes réconfortants marmonnés entre les dents.

Dans un angle de la pièce il y avait un tas de paille blonde qui attira tout de suite l'attention de Luis.

Ce tas de paille renfermait le meilleur combustible pour la goutte de génie qui, récemment distillée et convertie au

moment même en étincelle, devait le sauver avec ses lueurs dorées, ses lueurs de liberté vermeille. Sans y arrêter sa pensée plus de deux secondes, il sortit de la poche de sa culotte déchirée une allumette, l'alluma rapidement et avant que personne ne pût l'en empêcher il la jeta au beau milieu de la paille. Le feu prit instantanément dans ce tas de graminées archi-sèches et éleva ses flammes odorantes en longues et fines langues effilées. Les prisonniers se mirent à crier. Les gardes se troublèrent. Les prisonniers luttèrent pour se dégager poussant des rugissements et des vociférations terribles. Les autres couraient de droite et de gauche sans savoir quelle décision prendre. Quelques-uns de ces sbires résolurent de se mettre en sûreté et de s'éloigner de ce qui déjà était un brasier épouvantable. Et les autres, les moins sbires parmi les sbires, accoururent délier les captifs afin qu'ils ne périssent pas dans les flammes.

C'était le moment que Luis attendait et dont il profita.

Plus rapide que la plus rapide langue de feu qui dévorait les graminées archi-sèches, il sauta d'un bond sur la fenêtre, puis de là dans la cour. Il escalada sans difficultés le mur qui l'entourait. Il tomba justement sur le shako qui couvrait la tête d'un garde provincial tout épouvanté. Sa carabine ne lui servit qu'à se la laisser arracher par le fugitif qui, prompt comme l'éclair et dur comme le marteau, appliqua un superbe coup de crosse sur la pauvre coiffure qui couvrait la tête du provincial. Mot d'ordre et geste d'une opportunité indiscutable à cet instant, et, avec plus de jambes qu'un daim du Prado quand les piqueurs le poursuivent à travers l'épaisseur du bois, il se mit à courir à travers champs.

Au lever du jour il était loin de Campero.

Heureux de se trouver sain et sauf, mais avec la chemise et le pantalon en morceaux, très fatigué et plus affamé que jamais, il réfléchit quelque temps à sa situation et comprit qu'il fallait dès maintenant s'ingénier à trouver des vêtements et de l'argent. Autrement il ne tarderait pas à inspirer des doutes au premier passant, au premier campagnard rencontré dans ces parages, et à se voir dénoncé de nouveau aux autorités et refait prisonnier.

Cependant il était si fatigué qu'il décida de reprendre d'abord des forces et pour cela il lui fallait dormir. Il dormit donc. Un chêne lui permit un profond sommeil de huit heures — la ration socialiste — dans le plateau de bronze de son ombre.

Quand il se réveilla il se sentit si frais, les muscles si souples, l'esprit si jovial, qu'il entonna un psaume en actions de grâces au Saint Patron des voleurs qui, comme personne ne l'ignore, est saint Dîmas. Et maintenant, ravigoté et maître de lui grâce au sommeil réparateur, il se mit à étudier la carte géographique personnelle que lui offrait sa situation. Ses yeux napoléoniens parcoururent le terrain dans toutes les directions. Il regarda, il vit et il sourit. Il écouta aussi. Tout près de l'endroit où il se trouvait tintaient les sonnailles d'un troupeau de brebis qui paissaient sous la garde d'un jeune pâtre. Devant lui, à quelque deux cents mètres, coulait un ruisseau abondant qui se perdait au loin vers un village. A droite, il y avait un bois sur un terrain assez abrupt et accidenté formé de ravins pierreux. Sur la rive gauche du cours d'eau se dressait la robuste fabrique d'un moulin.

La meunière, une jeune femme pimpante, soutenait sur les fortes colonnes de ses jambes un ventre énorme qui, semblait-il, devait expulser très prochainement son filial contenu. La brave femme jetait des miettes de pain à ses poules.

A ce moment une forte voix d'homme — sans doute celle du meunier — lui cria de l'intérieur :

— Rosa, viens m'aider à vider ce sac !

La femme obéit et disparut ballottant son ventre vers la porte du moulin.

Luis n'eut pas besoin de plus d'éléments pour se décider, avec la rapidité de la foudre, à mettre à exécution le plan qui lui venait à l'esprit.

Laissant sa carabine à terre et feignant une claudication qui l'obligeait à marcher péniblement, il se dirigea vers le jeune pâtre des brebis. Dès qu'il fut à côté de lui, il dit d'une voix plaintive :

— Écoute, mon petit ami, veux-tu me rendre le service d'aller au village et de dire au médecin qu'il vienne à toute

vitesse. Je ne peux pas y aller avec mon pied de boîteux. Dis-lui que madame Rosa, la femme du moulin, est en train d'accoucher et qu'elle va mourir d'un moment à l'autre. Dépêche-toi, jeune homme ! je garderai ton troupeau jusqu'à ton retour.

Le garçon resta à le regarder, étonné, mais sans méfiance.

— Madame Rosa, la meunière? demanda-t-il en ouvrant ses grands yeux clairs et godiches.

— Oui, madame Rosa, la femme de mon frère. Pars, cours, pour l'amour de Dieu et ramène le médecin immédiatement.

L'adolescent, complètement convaincu par l'accent de cet homme qui était si bien au courant des affaires du meunier et de la meunière et qui se disait leur frère, ne s'arrêta pas à plus de considérations et prit en courant le chemin du village pour aller chercher le docteur du lieu.

Dès que Luis le vit disparaître, il se dirigea vers l'endroit où il avait laissé la carabine, l'empoigna et d'un pas léger se dirigea vers un point stratégique où obligatoirement devait passer le médecin. Il y attendit caché derrière un arbre.

Il était trois heures de l'après-midi et le jeune bandit guettait au bord du chemin, surveillant l'horizon. Au bout de quelque temps, un cavalier apparut sur la ligne de fond du paysage, s'approchant au grand galop. Luis tint pour sûr que c'était le docteur. Il le laissa arriver jusque près de l'endroit où il était caché et quand il fut à vingt pas, il sortit de sa cachette, se planta au beau milieu de la route et d'un geste brusque, d'un cri impératif — un cri de voleur de grand chemin convaincu et authentique, — il l'arrêta, lui mettant sur la poitrine le canon de sa carabine.

Le médecin surpris retint son cheval. Par bonheur pour Candelas le brave docteur était un vrai *dandy*, un jeune gommeux dont le costume et la bourse étaient au grand complet. La rapidité de l'assaut l'empêcha de se servir des pistolets qu'il portait dans son arçon et il est possible que même s'il en avait eu le temps, il ne l'eût pas fait, car ce blondinet n'avait rien du tigre. Il faisait plutôt penser à un timide et gracieux pigeon de colombier villageois. Aussi n'opposa-t-il aucune résistance quand Luis lui ordonna de le suivre jusqu'au bois voisin. Une fois arrivé il l'obligea à descendre de cheval et à

se défaire de ses vêtements et de ses joyaux qui, un à un, passèrent à la brillante personne de l'aventurier. Ensuite il lui attacha fortement les bras derrière le dos, lui lia les pieds et lui mit dans la bouche une pelote faite avec des morceaux de sa chemise loqueteuse. Enfin, il le fit rouler au fond d'un ravin et considéra l'affaire comme terminée. Il prit la mallette (la mallette d'instruments chirurgicaux que portait le docteur), se coiffa de la coquette casquette à carreaux blancs et noirs, jeta sur ses épaules la grande capote grise et, sautant à cheval, prit au galop le chemin des Messageries de Valdeiglesias.

Dans la poche de sa victime il trouva deux onces d'or et quelque monnaie d'argent. C'était suffisant pour commencer à vivre dans la capitale avec une certaine aisance et surtout pour apaiser au moyen de dons opportuns les petits incidents que son manque de passeport et de carte d'identité pourrait occasionner. Un peu avant l'arrivée à San Martin il abandonna le cheval, le laissant attaché à un arbre assez loin de la route.

Voilà comment en quelques heures la situation du jeune homme avait changé radicalement. La nuit précédente il était prisonnier, mort de froid et sans un sou. A l'heure actuelle il se trouvait libre, reposé, bien habillé et avec beaucoup d'argent. Il ne lui restait plus qu'à calmer sa faim et c'est chose facile à faire au relais des Messageries en attendant la diligence.

Il s'y emploie avec plaisir. Et maintenant, reposé et content de lui comme l'est celui qui mène à bien une entreprise de profit et de fantaisie, il se prélasse sur la banquette, allume un havane et se dispose, pour occuper le temps, à scruter en savant psychologue les trois ou quatre voyageurs qui, comme lui, attendent la voiture qui doit les conduire à Madrid.

C'est alors que Luis a sorti sa magnifique montre en or et a regardé l'heure : six heures et demie.

Il est six heures et demie du soir d'un jour froid et couvert du début de mars 1829. Il commence à faire nuit. Un jeune homme allume les deux uniques chandelles qui éclairent le vaste vestibule du relais.

Parmi les quatre personnes qui attendent il y a deux femmes :

l'une vieille avec le visage énergique et marqué, si fréquent chez les vieilles grand'mères de Castille, et une autre jeunette, avec une physionomie réjouie de villageoise. Toutes deux ont les amples jupes à cerceaux qu'ont l'habitude de porter depuis le règne des Philippe les villageoises de la province de Madrid. Les deux femmes sont accompagnées par un jeune homme de la campagne qui doit être le fiancé ou un parent de la jeune fille.

La beauté de cette dernière rappelle à l'élégant solitaire (qui envoie dans l'air de grandes bouffées de fumée) une autre beauté assez semblable, pas le moins du monde campagnarde ni candide, mais effrontée et provocante. Il pense au visage admirable de Paquita.

Le souvenir de Paquita lui fait évoquer l'amie intime de cette dernière : Lola la Naranjera [1]. Sûrement qu'à cette heure elles sont en train de remuer le monde entier pour obtenir la grâce de Luis qu'elles croient détenu et cheminant à travers ces terres de la Manche sous le pouvoir brutal de la justice. Heureusement le galant n'a plus besoin de la protection de personne. Encore moins de celle de femmes bien placées, dont l'influence sur les grands de ce monde vient généralement de choses que ne tolèrent pas les hommes qui ont quelque chose dans le ventre. Mais après tout Lola n'était pas sa maîtresse et elle pouvait bien faire ce qui lui plaisait. Et plus encore maintenant qu'elle jouissait de l'amitié passionnée du roi et qu'elle était devenue la première nymphe du bosquet de la Florida, l'élément indispensable des orgies de marque que faisaient, dans le pavillon du canal du Manzanares, Don Fernando et ses amis : Alagon, San Carlo, *Birlocho*, Luisito, Cordova et Curro Leon, le toréador. Lolilla avait vu plus d'une actrice esquisser nue un boléro sur la table. Cela arrivait généralement après le festin, quand les vapeurs de l'alcool font sauter les cœurs de joie, et aussi (lorsque ce sont des cœurs féminins) les doux mamelons d'albâtre qui les recouvrent ; quand le *chanteur*, surtout si c'est le *Birlocho*, s'arrache du plus profond de lui-même les « ay » flamencos et les sanglots les plus suggestifs ; quand le guitariste, surtout si c'est

1. La marchande d'oranges.

le séduisant duc d'Alangon, arrache aux cordes un couplet pétillant et vert des mieux pincés.

L'amitié de Lola et du roi était toute récente. Mais il y avait quelque temps qu'ils avaient fait connaissance par l'intermédiaire d'un des conseillers privés les mieux introduits dans la Camarilla royale : Don Pedro Chamorro. Pierrot Chamorro pour les intimes ; ancien porteur d'eau à la fontaine « del Borro » et cousin germain de la Naranjera du côté de son père. Pour mieux dire, du côté du Père. Car selon la rumeur publique le Père Marugan, qui avait été autrefois confesseur et directeur spirituel préféré de dames bien nées et de belles filles, dut accorder, parmi ces dernières, une préférence assidue à cette ravissante et turbulente brunette qui s'appelait *Tirazones*, mère de Lola. Et comme la *Tirazones* du côté conscience n'offrait guère de possibilité de direction, le Père Marugan dut se résigner à diriger ce qui restait. Et à cultiver ce qui restait de la splendide personne de la *Tirazones*, le brave clerc mit tant d'enthousiasme directeur et apporta une telle vocation de modeleur de créatures que le résultat fut parfait.

Luis évoque Lola quand elle était petite fille et qu'elle vendait des oranges au Prado.

Il lui semble qu'il la voit, par un grand jour pour la patrie, avec d'autres fillettes du quartier, pousser des hourras et chanter dans les rues et sur les places de Madrid ; le jour heureux où revint à Madrid, de retour de son exil de Valençay, le béni, le désiré, le très aimé Ferdinand VII, objet de l'amour des Espagnols et roi d'abord absolu, puis constitutionnel, puis de nouveau absolu, puis de nouveau constitutionnel et finalement une autre fois absolu et désormais complètement absolu de toutes les Espagnes.

Quel jour celui-là, grand Dieu ! Luis avait huit ans et cependant le spectacle ne s'est pas effacé de sa mémoire et ne s'en effacera jamais. Spectacle prodigieux de tout un peuple convulsé d'émotion et de bonheur, comme doivent l'être les fiancées à l'heure nuptiale. Tout cela à cause du retour du Bourbon idolâtré. Ce jour-là, le soleil s'était couché ivre sur les toits et les rues de Madrid. La lumière matinale brisait le tumulte de ses rayons dans les yeux sombres des

filles de Madrid. Les œillets, toutes les fleurs éclataient dans l'air en même temps. Les parfums nocturnes des basilics et des nards des verbenas [1] se répandirent, pour une fois, le jour, et remplirent l'atmosphère enchantée d'atomes de feu. L'ours de nos armes [2] s'essuya une larme avec le petit mouchoir de dentelle que la duchesse d'Albe lui avait prêté, sortie tout exprès de la tombe pour contempler le spectacle que présentait son peuple et lancer un vivat au roi. Des fleurs, des guirlandes, des tentures, des colombes, une volée théologale de cloches, des fusées et des feux d'artifice, de la musique et des acclamations accueillirent le monarque ; l'Espagne entière, nue elle aussi, avait dansé un boléro sur la table du banquet royal. La petite Lola et ses amies chantaient dans l'air bleu de l'inoubliable matinée le refrain suivant :

Sur le chemin de ronde
La voici venir,
Voici la calèche,
Du roi Ferdinand.

A son passage, le ciel
Fait pleuvoir ses dons,
Enflammant de joie
Le cœur de son peuple.

Le roi ne veut pas une garde
Avec ses escopettes.
Il préfère pour l'escorter
Quatre taillandiers.

Et la plus jolie maja
Répète en chantant :
Ah! si je conduisais la calèche
Du roi Ferdinand!

Bien sûr que le roi n'entra pas à Madrid en calèche, mais monté sur un superbe cheval blanc. A la Puerta del Sol il en descendit pour monter dans un carrosse tiré par quatre robustes chevaux espagnols pur sang qui le conduisirent au Palais, mettant à franchir le bref parcours un peu plus de trois heures.

1. *Verbena*, fête populaire espagnole, en plein air, souvent en l'honneur d'un saint et qui se prolonge très avant dans la nuit.

2. L'ours de l'écu de Madrid.

Les divagations mentales de Luis au relais de San Martin de Valdeiglesias ont trait surtout à ces deux figures de femme. Comme elles seront heureuses, pense Luis, quand elles me verront sain et sauf et équipé comme un dieu, passer le seuil de leur maison ! On fêtera l'événement par un bon repas dans le meilleur restaurant de la capitale qui est comme chacun sait la gargote, si j'ose dire, du père Lucas dans la ruelle aux Gitanes. Là il y aura quelque chose de bon et même de merveilleux. Là on pourra célébrer un véritable banquet. Par exemple : riz à la Valencienne, cochon de lait au four avec des truffes, saumon au vinaigre ou langouste ; un plat de riz au lait, tarte au muscat, des feuilletés et des vins, jus rouges du terroir et Peralta, et Jerez, Champagne glacé, café et liqueurs. Et les bons amis et les compères assisteront au banquet s'ils ne sont pas empêchés. Empêchés, entendons-nous, non par leur volonté, car c'est une chose qui n'arrive pas, mais par suite de quelque décision d'autrui. Ainsi viendraient : Juan Merida et sa soi-disant épouse la Juaneca, Ramon et Antonio Cuso, Francisco Villena (Paco le tailleur et Josefa son admiratrice). L'autre Josefa, celle de Balseiro, Balseiro lui-même s'il est de retour, puisqu'il devait revenir d'un moment à l'autre de la ville de Chafarinas. M. Lobo, premier clerc au palais de justice, grand ami et protecteur de tous. Le petit marquis de San Telmo, jeune freluquet, adorateur platonique de Lola, bon garçon bien qu'un peu surfait. Et naturellement Lola, Paquita, et l'amphitryon, Luis Candelas.

Notre ami se trouve plongé dans ces agréables méditations quand à la porte de l'entrée apparaît un nouveau personnage. Il fait maintenant complètement nuit et à la lumière des chandelles les personnes et les choses prennent un aspect fantasmagorique et silencieux. Le nouveau venu est un homme gros, à la figure bonasse et rougeaude, habillé en paysan avec des airs de riche laboureur. Il est chargé d'un tas d'affaires, de paquets à n'en plus finir ; il regarde partout timidement et après avoir fait place nette autour de lui et posé à terre ses colis, il s'asseoit dans un coin, croise béatement les mains sur son ventre et commence à sommeiller.

A la membrane pituitaire de Candelas arrive soudain le parfum délicieux. Ses narines, en recevant l'effluve, se dila-

tent de jouissance. L'antenne physiologique la plus sensible des grands esprits reçoit le message providentiel. Tout voleur digne de ce nom connaît par la membrane pituitaire la présence de sa victime. Les victimes de cette classe, surtout si elles appartiennent à l'ordre des villageois genre bouvreuil, exhalent de façon pénétrante la même odeur que les plantes gobe-mouches. Un vrai voleur, un de ceux qui connaissent leur métier, possède avant tout un nez excellent, une membrane pituitaire très fine et une grande promptitude olfactive. Le nez et le sens de l'olfaction ont une importance immense dans la vie de chacun. (Par l'odorat, le loup connaît la proximité de la brebis et celle-ci la venue de son ennemi.) Les parfums les plus exquis nous conduisent fréquemment au péché des jouissances voluptueuses. On reconnaît les saints à l'odeur de sainteté et les démons à l'odeur de soufre. Le nez joue donc un rôle très important dans notre existence. Il est le crochet avec lequel nous saisissons les choses, le support des lunettes de verre et des miroirs de la fantaisie. L'hameçon avec lequel nous pêchons les grandes idées qui flottent dans l'atmosphère. Le calice dans lequel nous buvons le souffle des illusions les plus fluides. L'illusion de l'amour, celle de la gloire, celle de l'argent. En effet, qu'est-ce que la gloire, sinon une rangée de nez admiratifs tournés vers l'individu qui triomphe sur une scène quelconque?

Le nez est la proue de l'être. Quand nous gisons sur la couche funèbre, le nez continue à regarder le ciel et si nous en sommes dignes, c'est par le nez qu'on nous fait grimper jusqu'au salut. (C'est une chose prouvée que les ailes du nez volent comme de frêles libellules dans les après-midi adolescents du printemps.) Ou bien si nous sommes pervertis, les ramasseurs de mégots de Satan les recueillent comme des bouts de cigares et les fichent sur leurs piques.

Au contraire, le nez court est un des plus terribles stigmates de l'humanité. Il est assez douteux que les camus puissent entrer au royaume des cieux. L'homme camus, même s'il voit, comme on dit, plus loin que son nez, voit très peu car son nez se termine immédiatement. De plus, si un camard s'enveloppe dans sa cape, il court le danger que ce seul geste fasse remonter peu à peu le vêtement au haut du visage jus-

qu'à lui cacher les yeux, puis le front, jusqu'à l'enfouir complètement dans cet antre mystérieux et infundibuliforme qu'est la cape. Celui qui n'est pas camus, il ne lui arrivera jamais pareil désagrément. En effet, comme la cape rencontre toujours la saillie du nez, elle ne peut continuer à monter. Le nez insolent, avec le sombrero, la cape et l'épée constitue le symbole éternel de Don Juan. Une fois qu'il a rejeté sa cape sur l'épaule, son nez dépasse toujours, telle une provocation moqueuse, de la même manière que la pointe de l'épée continue le bord inférieur de son court manteau.

Le nez de Luis Candelas est un beau nez. Pas grand, mais non plus trop réduit. Légèrement courbé, avec des narines larges, son sommet est celui d'un griffon. Nez qui, par la puissance de l'odorat, est digne d'un coquin de grande envergure et, par la finesse de ses perceptions, bien fait pour servir une psychologie de voleur. Ce parallèle métaphorique entre les appendices nasaux du voleur et du coquin nous conduirait trop loin si nous voulions épuiser l'étude des ressemblances et des différences entre les deux types.

Candelas sent les effluves délicieux de son parfum préféré. Et, plein de sensualité, il frissonne de tout son être.

Le voyageur récemment arrivé peut être une bonne affaire et il faut en profiter. Candelas pense qu'il serait bon d'observer le personnage plus longuement et de réunir un minimum de références à son sujet. Mais l'arrivée de la diligence lui laisse juste le temps de faire un rapide croquis mental et de décider le coup avec l'audace habituelle.

L'arrivée du mastodonte produit une confusion momentanée entre les personnes qui attendent et celles qui descendent de la voiture. Le bruit des colliers et le fracas de toute cette machine qui, une fois en mouvement, semble le tonnerre en marche, cesse avec le dernier coup de fouet à la porte du relais. Un valet s'empresse, une lanterne à la main. Le postillon et son aide s'apprêtent à changer l'attelage et le vieil aveugle descend de l'impériale pour entrer dans le vestibule et vendre ses billets aux nouveaux voyageurs. Candelas, qui depuis un moment a entamé aimablement la conversation avec le gros homme sort comme lui son portefeuille pour y mettre le papier que lui donne l'employé. Il note que celui

de son nouvel ami renferme une somme qu'on ne peut estimer au-dessous de vingt ou trente mille réaux. Cette découverte le fait vibrer de joie, surtout quand il remarque la négligence avec laquelle l'homme met son argent dans une poche *accessible* de son veston. Luis paie son siège de berline et sans s'éloigner d'un seul pas de l'inconnu bien pourvu, il pénètre dans la voiture.

La diligence emmène beaucoup de voyageurs. Dans le compartiment où s'installent l'homme gros et Luis, il n'y a que quatre personnes : une dame avec un enfant, un vieillard bien enveloppé dans sa couverture de voyage, avec une espèce de bonnet de peluche sur la tête, et un militaire. La présence de ce militaire n'est pas très agréable à Luis, surtout à cause de son uniforme de premier sergent de Gardes Provinciaux. Et ce n'est pas que l'uniforme soit vieux, ou sale, ou peu décoratif ; c'est au contraire un bel habit de camp avec sa fourragère verte, son pantalon gris, sa buffleterie blanche, ses galons et ses boutons dorés, ses demi-bottes noires et son bonnet de police — le shako est incommode pour un voyage — à deux pointes avec un petit pompon blanc sortant du bout de l'une d'elles. Mais ce genre d'uniforme est celui qui produit le moins d'émotion esthétique chez notre jeune homme.

Au moment de s'asseoir et de prendre sa place dans le compartiment Luis adresse quelques mots pleins de confiance à l'homme dont il poursuit la bourse et celui-ci lui répond affectueusement. Les autres voyageurs doivent penser que les deux hommes sont amis ou qu'ils ont l'habitude de se rencontrer et qu'ils vont ensemble à leurs affaires. C'est justement l'impression que Candelas veut donner, comptant sur l'imprudence de sa future victime qui en répondant à ses quelques mots bien calculés, l'aide inconsciemment à développer son plan.

Une fois que le véhicule est en marche au milieu du bruit tonitruant des essieux et des vitres et le tintement monotone et lyrique des colliers, la nuit sombre et quelque peu pluvieuse prend de nouveau possession de la lourde machine et filtre à travers les fenêtres. Une lanterne légère en verre blanc et rouge éclaire l'intérieur de la petite pièce. Sous sa lumière, le visage du sergent, homme taillé en hercule, aux mains

énormes et à la poitrine bombée, ressemble à un masque cruel. Il a d'énormes moustaches noires qui lui tombent comme des tire-bouchons de chaque côté de la bouche, les sourcils fournis et très marqués, des yeux orgueilleux et inquisiteurs.

Peu de temps après le départ de la diligence la dame commence à sommeiller, l'enfant s'endort profondément et le vieillard s'efforce d'appeler le sommeil en fermant les yeux. Le gros homme finit par souffler et bâiller avec des marques, qui ne trompent pas, de fatigue et de désir de se livrer au repos lui aussi : il desserre sa ceinture, déboutonne quelques boutons de son gilet et l'ouvre le plus possible. Le sergent et Luis sont les seuls à rester éveillés et dégourdis comme s'ils étaient au milieu de la rue et en plein jour.

Au bout de trois ou quatre lieues, le fringant petit jeune homme décide de commencer à mettre à exécution le plan hardi qu'il s'est proposé. Pour cela il faut d'abord entamer la conversation avec le sergent et rien de plus à propos que de lui demander l'heure qu'il est, feignant une syncope imprévue de sa magnifique montre à répétition. Le sergent tombe dans le piège, il répond : l'autre fait une observation, le militaire réplique ; il vient au premier un doute sur je ne sais quoi ayant trait au corps des Gardes Provinciaux que le second éclaircit avec empressement ; Candelas fait un jeu de mots, le sergent rit, le vieillard aussi puisqu'il n'arrive pas à s'endormir. Finalement un colloque animé s'ensuit entre tous trois, et c'est toujours l'aimable et distingué jeune homme qui donne le ton, propose le sujet et conduit la conversation comme bon lui semble.

— A la vérité, affirme-t-il avec aplomb, pour ce qui est de la sûreté des routes nous avons fait beaucoup de progrès en peu de temps.

— Il n'est jamais arrivé autant de choses qu'on en raconte.

— Ne dites pas cela, sergent, car moi j'ai fait trois voyages : au cours de l'un d'eux, des voleurs nous dévalisèrent ; dans l'autre on ne nous dévalisa pas parce que nous avions une escorte de soldats, mais on nous tira des coups de fusil, et dans le dernier... Bon. Celui qui fut sur le point d'être volé à l'intérieur même de la diligence, quelle hardiesse ! ce fut

mon oncle. En disant cela Luis envoie un regard à son gros compagnon de voyage qui ronfle comme un chanoine dans le chœur.

— Ah! Monsieur est votre oncle? s'exclame pour dire quelque chose le vieux de la couverture.

— Oui, monsieur, c'est mon oncle. Je l'accompagne toujours pour qu'il ne soit pas seul et aussi pour le surveiller, parce qu'il est l'homme le plus négligent du monde et comme il a l'habitude d'avoir assez d'argent sur lui...

Cette fois, le sergent détourne le dialogue de la ligne droite que veut lui imprimer Luis.

— Ces histoires d'attaque des Messageries ont quelque chose de vrai, mais on les a beaucoup exagérées par ici. Je ne dis pas que cela ne puisse pas arriver en Andalousie où l'on n'a pas encore organisé comme en Castille et en Estrémadure les Gardes Provinciaux. Ici, en Castille, les gens sont meilleurs que là-bas et de plus, depuis que nous y sommes, nous, les Gardes Provinciaux, il n'y a personne qui s'enhardisse à lever le doigt sur ces chemins.

Le sergent roule les yeux avec des regards terribles. Il fronce les sourcils avec plus de violence et se tire le côté gauche de la moustache d'un geste pétulant.

— C'est sûr, concède chaleureusement Candelas. L'œuvre que vous réalisez à la campagne et même dans les villes est magnifique, courageuse, pleine de risques, très habile et digne de récompenses que malheureusement le Gouvernement ne vous accorde pas dans la mesure où vous les méritez.

Un regard d'orgueil et de joie puérile prouve au jeune homme que sa flèche enflammée a touché le but.

— Je l'ai entendu dire à je ne sais combien de personnes. Les Gardes Provinciaux sont ceux qui travaillent le plus et qui gagnent le moins. Ceux qui risquent le plus leur vie et ont le moins d'avancement...

— Certainement, jeune homme, certainement, intervient le vieillard avec un geste flatteur pour le militaire qui se pavane en rougissant et essaie de tirer jusqu'au plafond de la voiture le lâche et rebelle tire-bouchon gauche de ses moustaches.

— Je n'oserais pas en dire tant, mais... balbutie le garde athlétique en s'essuyant le visage.

— Pourquoi pas? réplique avec enthousiasme Luis Candelas. Pourquoi pas, cher Monsieur? Croyez-vous que les galons de sergent à l'âge que vous avez expriment bien clairement votre valeur, toute votre valeur, votre intelligence et votre courage; ne croyez-vous pas que si vous aviez appartenu à un autre corps d'armée vous vous pareriez aujourd'hui du grade de capitaine, ou de commandant, voire de colonel?

La réponse est un peu forte, non pas pour le brave sergent de Gardes Provinciaux dont la vanité parfaitement flattée par son interlocuteur est capable de croire tout ce que celui-ci lui dit et même beaucoup plus; mais pour le vieillard à la couverture auquel les louanges du voyageur semblent une plaisanterie de mauvais goût dirigée à quelqu'un qui en fin de compte porte un uniforme des milices du roi.

Luis est conscient de la mauvaise impression que ses propos ont causé au vieux. Il lui adresse un aimable sourire et résolu à frapper le coup décisif qu'il prépare depuis quelque temps, il s'exclame après un long silence :

— Bien sûr que les autorités ne sont presque jamais responsables des attaques et des vols et de la plupart des ennuis qui arrivent. Ni personne d'autre que nous-mêmes avec nos imprudences.

— En effet, et je ne parle pas tellement des Messageries et de choses de ce genre mais des vols et des voies de fait exercées sur des particuliers, sur des individus de ma connaissance. Presque toujours les victimes étaient coupables les unes de lâcheté, les autres de distraction, les autres d'imprudence.

— C'est vrai. Il y a beaucoup d'imprudents qui semblent prendre plaisir à défier le danger.

Le cœur de Candelas bat avec force. La minute précise dont parle le sergent, celle de défier le danger est arrivée. Il faut agir d'une façon froide et prudente, opposée à la témérité sans grâce, à l'inconscience dont parlent les autres.

Candelas prend la parole :

— Si c'est vrai! Écoutez plutôt. Mon oncle dont je vous ai déjà dit qu'il avait été sur le point d'être volé dans une Messagerie est incapable de prendre la moindre précaution quand il voyage. Maintenant il y a moins à craindre puisque je ne le

laisse jamais seul et que quand je vois qu'il s'endort je ne ferme pas l'œil. Quand son portefeuille est trop lourd à cause des nombreux billets, je l'enlève de sa poche et le garde dans la mienne où il est en sûreté. Car nous sommes négociants en grains en gros; de temps à autre nous devons nous déplacer et parfois nous revenons à Madrid avec beaucoup d'argent. Et bien, malgré le danger que nous pouvons courir, mon oncle, peuh ! il ne se soucie pas de prendre la moindre précaution. Regardez-le ! Endormi, insouciant, le veston à moitié déboutonné... C'est tant mieux qu'il soit avec nous ! Mais si au lieu d'être avec nous, il était avec quelqu'un qui veuille le voler ? Et sûrement il a dans son portefeuille vingt ou trente mille réaux. Vous allez voir.

En disant cela, Candelas, sans hésiter introduit les doigts dans la poche intérieure du dormeur avec une parfaite désinvolture et en retire le portefeuille qu'il ouvre et montre à ses compagnons de voyage.

— Vous voyez ! s'exclame-t-il, comptant les billets avec rapidité. Il porte sur lui vingt-six mille réaux. Aussi j'agis toujours de la même façon : je prends son portefeuille et je le garde.

Avec un geste naturel et mesuré , le geste de celui qui accomplit automatiquement un acte habituel auquel il n'attache guère d'importance, Luis garde le portefeuille.

Les autres ne soupçonnent rien. Pour mieux dire ils n'osent peut-être pas soupçonner, puisque les audacieux atteignent avec leurs actes les dernières possibilités de l'audace, avant que les autres n'y parviennent en imagination. Ni le vieux, ni le sergent ne sont audacieux. Ils pourraient, par compensation, posséder de l'astuce et du coup d'œil; l'un en sa qualité de vieillard, l'autre, en sa qualité de gendarme, cette perspicacité olfactive plus haut définie. Dieu sait que dans certaines occasions elle ne manque pas aux gendarmes grâce au morceau de nez de voleur que les plus capables d'entre eux portent dans leur propre appendice nasal.

— Mais, cher jeune homme, dit le vieillard en souriant, cette fois-ci il n'était pas nécessaire de mettre à l'abri le portefeuille de monsieur votre oncle. Je ne crois pas que ceux qui sont ici...

— Oh ! monsieur, s'exclame Candelas feignant de se troubler et portant la main à la poche comme s'il voulait remettre à l'endroit d'où il l'avait pris l'objet qu'aucune force humaine ne pourrait plus lui arracher sans la vie. Pardonnez-moi... mais l'habitude...

— Vous faites bien, intervient le sergent ; il y a encore trois arrêts avant Madrid et nous ne savons quelles gens peuvent monter. Nous pouvons nous endormir et diable ! la précaution n'est pas inutile.

A partir de ce moment, la conversation dirigée auparavant par Candelas est abandonnée à elle-même comme un navire sur la mer à la merci des vagues. Les cahots de la diligence l'orientent dans une autre direction, petit à petit, d'une manière sourde et triviale jusqu'à ce qu'elle en vienne aux échanges par monosyllabes. Et puis elle se noie dans le silence.

Le gros monsieur, celui qu'on vient de soulager de son portefeuille, se réveille un instant pour regarder autour de lui, encore tout engourdi de sommeil.

Luis, aimable, l'avertit d'une voix douce et pleine d'inflexions tendres :

— Encore une heure avant d'arriver à Madrid.

— Ah ! Vraiment ?

— Oui.

La sympathique victime (Luis se sent toujours irrésistiblement pris d'affection pour ses victimes, surtout si elles se laissent opérer sans résistance) recommence à dormir. De son côté, l'homme à la couverture incline la tête, ferme les yeux. Le sergent des Gardes Provinciaux commence à somnoler à la manière des lièvres, lesquels dorment les yeux ouverts.

La diligence court toujours comme un tonnerre en marche, agitée par les grelots lumineux des colliers.

A dix heures et demie du soir et à un peu moins d'une lieue de Madrid, la voiture s'arrête à la fameuse auberge de l'Esprit-Saint. La lampe à huile de la cantine brille, perçant les ténèbres d'un rayon de lumière. Quelques personnes descendent de la diligence pour prendre un verre de café noir et épais ou un verre d'eau-de-vie. Le gosier de Luis a besoin, sans doute, d'un coup de « mort aux rats », nom délicat qui désigne, dans les tavernes de Castille, l'eau-de-vie la plus ardente, puisqu'il

descend de voiture pour boire. Le sergent refuse son invitation et notre voyageur laisse sur la banquette de la voiture, et dans le but de ne pas inspirer de soupçons, sa capote et sa valise.

C'est exactement à ce moment-là que le Garde Provincial et le vieux monsieur à la couverture qui a entr'ouvert les paupières, pressés par une espèce d'inquiétude semblable au pressentiment contemplent pour la dernière fois de leur vie la figure mobile, les yeux scrutateurs, et le sourire légèrement ironique du beau jeune homme, du parfait tire-laine, modèle des détrousseurs de grands chemins, Luis Candelas Cagigal.

Depuis le moment où on le perd de vue dans les ombres de la nuit jusqu'au moment où on informe l'oncle que monsieur son neveu a disparu à l'auberge de l'Esprit-Saint, et où l'oncle répond avec stupéfaction qu'il n'a pas de neveu, où les moustaches raides du sergent se dressent comme des pointes, où le vieux à la couverture pousse un cri, où le gros homme, tout pâle, lance l'autre cri classique : « On m'a volé ! » Candelas s'est mis hors de toute atteinte.

Justement près de l'auberge de l'Esprit-Saint, à l'endroit qu'on appelle : Tuilerie de l'Abroñigal, le fugitif a des compères contrebandiers avec lesquels il pénètre sans difficulté, de grand matin, à Madrid, déguisé en vendeur de porcelaine.

Quelque temps après il est dans les bras de sa maîtresse. Celle-ci et son amie Lola la Naranjera le reçoivent avec de grandes marques d'allégresse. Luis, pour répondre à l'affection de ses amies et pour fêter la bonne marche des affaires promet de leur offrir le cadeau qu'elles préféreront. Lola lui demande une bague en or et en coraline et Paquita de ces pendants d'oreilles à deux grandes perles appelés coques.

ANTONIO ESPINA

(Traduit de l'espagnol par HÉLÈNE POMIÈS et JEAN CASSOU)

LA MUSIQUE
A L'EXPOSITION DE 1937

Cette exposition parisienne qui s'est nommée, en fin de compte, après maintes vicissitudes, l'« Exposition Internationale des Arts et Techniques dans la vie moderne », que d'espérances elle suscitait parmi nos mélomanes ! De quels vœux ne l'accompagnaient-ils pas, menacée comme elle semblait dès l'origine par les grèves et par la guerre ! Sur la promesse que la musique serait pleinement à l'honneur en 1937, les optimistes chantaient victoire et leurs imaginations ne manquaient pas de prendre feu. Vingt projets d'allure grandiose s'épanouissaient et s'évanouissaient tour à tour, car rien ne leur paraît trop beau, à ces enthousiastes, quand il s'agit de célébrer la Muse lyrique. Assurément, puisque l'éducation musicale des foules en est encore à l'alphabet, l'art bien-aimé n'osait prétendre à la suprématie. Il suffisait aux musiciens d'obtenir à l'Exposition les mêmes avantages que leurs camarades architectes, sculpteurs et peintres décorateurs.

Dans les milieux officiels, on relevait comme un indice d'excellent augure que des personnes indifférentes ou complètement étrangères aux chefs-d'œuvre commençaient enfin à tenir compte de la musique. N'oublions pas que les mélomanes, jadis en petit nombre, sont aujourd'hui légion. Nul besoin de savoir analyser une sonate, bien moins encore une fugue, pour apprécier les conquêtes accomplies depuis l'Exposition Universelle de 1900 par la musique. Certaines inventions

merveilleuses et leurs applications pratiques l'ayant introduite au cœur de la vie moderne, elle n'en sortira plus. La musique ne s'adresse plus seulement à une chapelle d'initiés en état de grâce, mais à la collectivité entière, à toute heure, en tout pays. Sa fonction sociale ne cesse de s'étendre, grâce aux disques, aux films sonores, aux émissions radiophoniques. Désertant sa tour d'ivoire, elle en est venue à descendre parmi nous sur la place publique, à se mêler intimement, familièrement, aux existences les plus humbles, et comme son pouvoir d'attraction dépasse toujours de beaucoup son pouvoir de diffusion, elle représente sur notre planète un besoin universel.

S'agit-il là d'une métamorphose exclusivement psychologique? Non certes, puisque ses répercussions s'exercent jusque dans l'ordre industriel et commercial. Sans doute, l'activité musicale a suivi depuis 1900 un rythme accéléré ou même précipité. Sans doute, malgré la crise, orchestres et chorales ont foisonné au point que les concerts symphoniques ne sont pas loin d'égaler en nombre les récitals de virtuoses. Mais un phénomène autrement significatif nous requiert dès l'abord. C'est par milliers que des hommes et des femmes travaillent désormais en Europe, et par delà les mers, aux industries dérivées de la musique automatique. Comment s'étonner, après cela, du revirement subit des milieux officiels? Dès le moment où la musique peut fournir un gagne-pain à de vastes agglomérations ouvrières, et non plus seulement à une minorité restreinte et sans influence politique, son prestige s'accroît, elle cesse d'être une parente pauvre. Autrement dit, il semble que la musique se soit bien mieux illustrée depuis quelques lustres en suscitant des usines et des maisons de commerce qu'à travers les siècles où elle a enfanté des prodiges. Telles sont aujourd'hui nos lumières !...

Or à propos justement de cette musique automatique dont nous raffolons comme d'un jouet encore tout neuf, certains attendaient de l'Exposition Internationale on ne sait quoi d'extraordinaire. A mots couverts, ils annonçaient des perfectionnements inouïs, des appareils qui seraient le chef-d'œuvre de la féerie scientifique. De leur côté, les facteurs d'instruments devaient nous éblouir par leurs trouvailles.

Et la reproduction de la musique, elle-même, promettait de faire bonne figure.

Pourtant, si notre époque se caractérisait vraiment par l'amour de l'orchestre et des voix, cette Exposition Internationale devrait en porter la marque. Si les ondes et les gramophones avaient multiplié incommensurablement la troupe des mélomanes, les pavillons étrangers se seraient adjoint, presque tous, une section musicale. Essayons d'en imaginer la piquante variété. Chez les uns, ce seraient de beaux ensembles de lutherie et les autographes des compositeurs fameux. Ailleurs, des éditions originales, des portraits, des albums de folklore, des statistiques indiquant le progrès de la culture musicale. Et l'amateur, comme en un voyage délicieux et facile, humerait d'un trait l'arome spirituel de chaque nationalité. La France, riche en bibliothèques et en archives, puiserait au trésor de ses airs populaires et dans les musiques bigarrées de son empire d'outre-mer pour réaliser l'équivalent sonore de ce que représentent aux yeux, avec un tel succès, le « Centre régional » en bordure du Champ-de-Mars et le « Centre colonial » dans l'Ile des Cygnes.

En vérité, cela ne serait déjà pas si mal. N'importe ! plusieurs mélomanes rechigneraient par avance contre le fourmillement des sections, car leur vœu le plus cher, le voici :

L'Exposition Internationale de 1937 juxtapose à ses pavillons un certain nombre de palais : « Palais des Beaux-Arts » où triomphent les « Chefs-d'œuvre de l'Art français », « Palais de la Découverte », « Palais du Livre », « Palais des Arts Féminins », « Palais de la Publicité », « Palais de la Radio », pour ne citer que ceux-là. Eh bien ! au lieu d'éparpiller tout ce qui concerne la musique aux quatre vents de l'esprit, selon un classement plus ou moins hasardeux, la sagesse conseillerait de réunir ces éléments dans un édifice spécialement consacré à cet usage. L'unité de lieu mettrait en valeur l'intime unité de l'art le plus complexe et le plus mystérieux. Paris, devenu au XXe siècle capitale musicale du monde, ne doit plus tarder à bâtir son « Palais de la Musique ».

Et, bien entendu, il faudrait à ce palais une salle d'auditions vaste et harmonieuse de lignes, sans défaut pour l'acoustique.

L'opéra et le drame lyrique, la symphonie et l'oratorio, les récitals de virtuoses et les séances de musique de chambre venant l'utiliser tour à tour, le bilan de nos activités musicales s'établirait là comme de lui-même. Nul milieu plus favorable aux contacts et aux échanges. N'est-ce pas au Trocadéro que l'Exposition Universelle de 1889 recevait l'École Russe en la personne de Rimsky-Korsakow? A cette même Exposition, le jeune Debussy ne quittait le Théâtre Annamite que pour la section des Indes néerlandaises où l'attiraient les sortilèges d'un gamelan javanais. Paul Dukas écoutait de préférence les airs hongrois, si nostalgiques et fiers, ou bien ces flûtes de Pan roumaines dont les échos — plaintes, soupirs extasiés, appels d'oiseaux perdus — reviennent à travers le mouvement lent de sa *Symphonie*, dans la conclusion radieuse et printanière du second acte d'*Ariane* et puis enfin dans certaines variations de la *Péri*. L'Exposition Universelle de 1900 ne devait nous offrir, pour toute surprise, qu'une agréable *Symphonie en sol mineur* de Kalinnikow. Mais elle inscrivait du moins à ses programmes officiels, avec les meilleures créations de César Franck et de son groupe, l'*Apprenti sorcier* de Dukas, ainsi que la *Damoiselle élue*, le *Quatuor à cordes* et les *Chansons de Bilitis* de Debussy, ouvrages peu familiers au public. Les fêtes musicales de 1937 se recommanderont-elles auprès de la postérité par des titres aussi solides?

Nos mélomanes en avaient bien l'espoir. La collaboration de M. Edmond Labbé, commissaire général, avec M. Paul Léon, commissaire général adjoint, ancien directeur général des Beaux-Arts et principal organisateur de l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, encourageait certes l'optimisme. On prêtait à ces personnages l'intention de faire écrire toute une série de partitions, et sans doute pour ce palais où les dilettantes croyaient déjà entendre battre un cœur fervent et passionné, le cœur de la musique. En vérité, quelle aubaine pour les compositeurs! Par ces années de crise économique où les mieux doués sont aux prises avec la gêne, toute commande les réconforte comme une manne dans le désert.

*
* *

Tandis que des projets essentiels pour l'avenir de la musique s'élaboraient sans hâte, le Trocadéro, encombrant vestige d'une exposition déjà ancienne, celle de 1878, était condamné et tout aussitôt livré à la pioche des démolisseurs. Peu de gens s'en affligèrent. A défaut de larmes, ce ne fut pas sans émotion que le quartier du Trocadéro vit partir en exil ses animaux-fétiches, le cheval, le bœuf, l'éléphant, le rhinocéros, vieux bronzes débonnaires autour desquels tant d'enfants de Paris avaient joué depuis un demi-siècle ! Mais qu'une salle de spectacles et de concerts particulièrement vaste, où des milliers d'auditeurs tenaient à l'aise, disparût avec cette lourde bâtisse, cela n'affectait nullement la foule. Depuis trop longtemps l'énorme et disgracieux vaisseau l'incommodait par son acoustique. Les seuls regrets, sincères d'ailleurs et très vifs, étaient pour l'orgue monumental. Construit par Aristide Cavaillé-Coll, celui-ci passait auprès des connaisseurs pour l'un de ses chefs-d'œuvre. Tour à tour, César Franck, Alexandre Guilmant, Eugène Gigout, Charles Widor s'étaient assis à ses claviers. Qu'allait-il en advenir? On se le demandait avec tristesse. Mais bientôt les appréhensions se calmèrent. Une seconde vie, aux perspectives infiniment brillantes, attendait le magnifique instrument. Il était réservé au théâtre que l'Exposition faisait construire sur les hauteurs de Chaillot, en remplacement de la grande halle démolie. Cette destination combla de joie les dilettantes. Et voilà comment le nouvel édifice, à peine surgi du sol, gagna leurs cœurs et s'attira leurs actions de grâces.

Tout d'abord, on savait gré à MM. Jean et Édouard Niermans, architectes de la salle, d'avoir placé leur ouvrage sous l'invocation de la musique. Des maîtres de l'acoustique, MM. Jacques et Léon Brillouin, allaient garnir les murs de matériaux absorbants, régler avec minutie les dispositifs d'un plafond à voussures. Éviterons-nous ainsi les échos, les ricochets, les solutions de continuité qui déshonoraient naguère l'ancien Trocadéro? Chacun veut l'espérer. En tout cas, puisque le discours musical a besoin d'une sonorité

plus généreuse que le discours parlé, on a ménagé avec précaution autour de la scène, comme autrefois dans le théâtre gréco-romain, des vides susceptibles d'amplifier la résonance. Et l'on s'est occupé de garantir aux exécutants une acoustique sensiblement pareille à celle de l'auditoire, car malheur aux artistes s'ils ne s'entendent pas eux-mêmes !

C'est, on le voit, dans une salle mûrement étudiée, après une mise au point méticuleuse, que les grandes orgues de Cavaillé-Coll ressortiront enfin de leur silence. Les facteurs Gonzalez, chargés de leur restauration, les auront dotées, paraît-il, des plus récents perfectionnements de l'outillage électrique. Certains jeux supplémentaires aviveront leur transparence, leur éclat, leurs couleurs. Au concert, l'instrument gardera sa place habituelle. Mais aux jours de représentations lyriques, un moteur actionnant une plate-forme géante pourra le repousser en arrière, de façon à dégager entièrement la scène. En quelques minutes, l'idéal royaume de la symphonie se sera effacé devant les pompes de l'opéra et ses immenses déploiements de figurants et de choristes.

L'Exposition Internationale s'est adressée pour la décoration du nouveau théâtre à des groupes de peintres aussi dissemblables par l'inspiration que par les procédés. Par exemple, MM. Maurice Denis, Bonnard, Vuillard et K.-X. Roussel se trouveront ici réunis, sinon opposés, à MM. Othon Friesz et Raoul Dufy. Et si l'on ajoute que, pour la première fois à Paris, l'opéra et le concert auront pour cadre une salle magnifique et somptueuse jusqu'en ses moindres détails, mais proprement souterraine, celle-ci ayant été creusée à la dynamite au fond d'une ancienne carrière, la très vive curiosité du public ne semblera point injustifiée.

Est-ce à dire que ce théâtre, le « Palais de Chaillot », ainsi qu'on l'appelle çà et là, puisse remplacer le « Palais de la Musique » où les mélomanes du monde entier se fussent donné rendez-vous ? Non, le « Palais de Chaillot » ne saurait en tenir lieu, car il répond à une fin trop différente. Réservé aux seules auditions, il n'a pas été conçu en vue d'une synthèse intégrale. Tout se passe dans cette exposition comme si personne ne s'était soucié de coordonner entre eux les divers éléments de la musique : ils se trouvent dispersés au petit bonheur sur une

superficie de cent hectares, si bien que pour les passer en revue, même hâtivement, il faut de la persévérance et de vastes loisirs.

Cherchez-vous les publications musicales? Elles vous attendent tout en haut du Trocadéro, en ce « Palais du Livre » où les éditeurs de musique français ont eu le bon esprit d'organiser une section collective. Accordons-leur un coup d'œil : c'est un effort très honorable. Classées par ordre alphabétique dans chaque genre, sous les portraits en agrandissements photographiques de Gabriel Pierné et Albert Roussel, de MM. Maurice Ravel, Henri Rabaud, Florent Schmitt et Jacques Ibert, les œuvres des exposants s'offrent aux regards et chacun peut les consulter librement. Un tableau spécial donne la nomenclature de la presse musicale française. Tout comme pour le livre, on a tenu ici à montrer comment se fabrique un cahier de musique. Leçon de choses fort instructive, à coup sûr, mais un peu trop matérielle. Approchons-nous plutôt de la fenêtre ; penchez-vous sur cette vitrine : elle contient un fac-similé de la *Deuxième ballade* de Chopin. N'est-ce pas un témoignage excellent des progrès que la reproduction musicale vient d'accomplir en France [1] ? A la vérité, nous sommes ici à la classe 51-B *(Beaux-Arts. Musique)* du groupe X *(Éditions. Livres et revues)*, et son ressort n'excède pas l'activité française. Pour apprécier l'édition musicale au delà des frontières, il faudra explorer les sections étrangères, une à une. Mais ce chapitre n'ayant fait l'objet d'aucun programme, d'aucune entente précise, vos investigations risquent fort d'être inutiles. Tout au plus constaterez-vous que l'Allemagne a tenu à exposer en fac-similé ses deux chefs-d'œuvre capitaux : la *Messe en si mineur* de Bach et la *Neuvième symphonie* de Beethoven. Et si vous retrouvez ensuite au pavillon de l'Australie ces belles « éditions de l'Oiseau-Lyre » publiées à Paris, que l'on vient d'admirer au « Palais du Livre », n'en soyez point surpris : un éditeur-mécène étranger a bien le droit d'arborer à Paris en certaines occasions son drapeau national.

En revanche, la présentation des instruments français

1. Fac-similé publié par M. Édouard Ganche dans *Trois manuscrits de Chopin*, Dorbon Aîné, Paris.

offense tout à la fois le goût et la raison. Par un caprice inexplicable, il a plu à la classe 49 *(Instruments de musique. Instruments de précision. Lunettes et jumelles. Grosse horlogerie. Radiations)* du groupe IX *(Métiers d'Art)* de parquer tous ces instruments, dont quelques-uns fort beaux, au fond du hideux « Pavillon des Chemins de Fer ». A-t-elle considéré que le méli-mélo et les flonflons des orchestres s'accorderaient à merveille avec le tohu-bohu des gares? Il arrive parfois à de très bons esprits de nous déconcerter par leurs boutades ; mais ici la fantaisie passe délibérément les bornes. Une telle erreur serait à peine croyable, s'il n'était malheureusement loisible à chacun de la constater au « Pavillon des Chemins de Fer », proche la gare des Invalides.

Comment reprocher aux facteurs de pianos français, dans ces conditions, de s'être tenus à l'écart? Les manufactures célèbres, qui sont depuis un siècle l'honneur de l'industrie française, pouvaient-elles souhaiter pour leurs derniers modèles le voisinage des wagons et des locomotives? Cette abstention, au demeurant, n'est pas complète. Si Pleyel et Gaveau se sont dérobés, non sans bonnes raisons, au « Pavillon des Chemins de fer », l'Exposition Internationale leur a emprunté néanmoins quelques pianos de luxe. Au « Centre des Artistes décorateurs », à l' « Architecture privée », à l' « Union corporative des Artistes Français », aux « Papiers peints et Ensembles mobiliers », et puis encore à l' « Union des Artistes Modernes », dans la section comprise entre le pont Alexandre-III et le pont des Invalides, ces deux maisons ont envoyé des merveilles d'ébénisterie et de décoration picturale, séduisantes par le choix des formes autant que par les matériaux. Beaucoup d'amateurs en sont restés au noyer, au chêne, à l'acajou, au palissandre. Mais voici des bois d'un usage moins banal : teck, érable, sycomore aux pâleurs romantiques, les uns et les autres rehaussés fort souvent de filets en relief. Quel heureux contraste fait ici le bouleau de Norvège avec l'ébène de Macassar ! Et des laques de toute nuance ajoutent çà et là une note savoureuse : telle, au pavillon de l' « Architecture privée », cette laque dégradée, couleur d'écaille blonde et de corail, dont M. Paul Follot a revêtu un piano à queue de Pleyel. En somme, il règne ici une diver-

sité bien agréable. Des lignes rigides, des surfaces rigoureusement planes alternent volontiers avec des courbes douces et des profils galbés. Le bronze, le métal doré, le nickel servent indistinctement aux ferrures. Pour les sabots, les pédales et les lyres, n'en parlons pas : leur dessin varie à l'infini.

Un intérêt particulier s'attache, entre tant d'instruments précieux, au grand piano *monopode* que M. Paul Follot a dessiné pour la maison Pleyel. Cette pièce, d'un aspect foncièrement original, figure au « Centre des Artistes Décorateurs ». Ainsi que son nom l'indique, le *monopode* remplace les trois supports habituels de nos pianos à queue par un seul pied central. Massif et de forme circulaire, fixé sur une embase de métal doré, il permet à la caisse de pivoter alentour et de prendre n'importe quelle orientation. Sans doute, le *monopode* se rapproche des meubles du Premier Empire par son allure un peu solennelle, mais il en a le fini et l'exécution artistement fouillée.

De telles splendeurs vont-elles donc rejeter dans l'ombre les pianos Klein et Labrousse, les seuls qui aient osé s'abriter au « Pavillon des Chemins de fer » ? En aucune façon, car ces envois n'ont pas de commune mesure. Autant vouloir comparer entre eux des antipodes. A des clients heureux, privilégiés, d'humeur libérale, on destinait tantôt des modèles d'une suprême élégance. Ici, au contraire, pour des ressources médiocres, on recherche surtout l'économie, sans renoncer absolument à la qualité. Une visite à ces deux « stands » montre l'état actuel du problème. Vu l'exiguité, le manque de place des intérieurs modestes, Labrousse s'est attaché à construire le plus petit piano à queue du monde. De leur côté, les pianos droits eux-mêmes, tout aussi sobres, ont cherché à s'effacer discrètement, à se faire oublier : d'année en année, leur taille est allée en diminuant. La maison Klein a donc exposé ici, avec ses claviers basculants dont l'usage se généralise, des modèles du type « Studium », extraordinairement réduits, et ces « bahuts » qui, refermés, deviennent des meubles d'appui si accueillants pour l'objet d'art ou le modeste vase de fleurs.

Où sont donc les grandes orgues à tuyaux? Elles seules auraient pu se sentir à l'aise dans l'énorme et triste hangar.

L'instrument de Cavaillé-Coll, restauré, prendra place, nous l'avons dit, au nouveau théâtre du Trocadéro, à une date encore indéterminée. Le « Centre des Artistes Décorateurs » possède un orgue, fort curieux par son parti pris de simplification à outrance, que les ateliers Jacquot-Lavergne, de Rambervilliers, ont exécuté sur un dessin de M. André Dorin pour le salon de musique d'un club d'étudiants. Dans un esprit voisin, les facteurs Gonzalez ont construit pour la « province belge » du Pavillon Pontifical un orgue de style si dépouillé qu'il se réduit vraiment à l'essentiel. La chapelle protestante du pavillon des Pays-Bas s'enorgueillit d'un orgue très élégamment orné qui fait honneur à la manufacture Flentrop, de Saardam. Mais au « Pavillon des Chemins de Fer », il faut se contenter des orgues à anches et harmoniums de la maison Kasriel. Après quoi l'on devrait sans doute examiner au « stand » contigu, les excellents célestas Mustel. Mais la plupart des mélomanes, arrivés là, cèdent brusquement à une attraction irrésistible.

C'est qu'ils découvrent soudain la lutherie d'art, pailletée de reflets et de lueurs sous les ampoules électriques des vitrines. Tous les instruments à archets sont là : violons, altos, violoncelles, contrebasses, violes d'amour et de gambe, suspendus comme les beaux faisans de l'automne, couleur de sang et de feuilles mortes. Certains reproduisent les plus nobles modèles de jadis, chefs-d'œuvre éclos entre la Renaissance et le XVIIIe siècle, incrustés de nacre, enrichis de manches en ivoire, marquetés avec un goût exquis, souvent décorés de peintures allégoriques, héraldiques ou galantes. Ce sont là des copies d'après les maîtres par excellence : Duiffoprucgar, dont le nom résonne comme une mélodie terrible, Stradivarius, Guarnerius, Amati, ces enchanteurs qui sont peut-être devenus au ciel les luthiers préférés des anges musiciens. D'autres instruments font honneur à la technique moderne. Eux aussi se recommandent par leur plastique, par leurs vernis chatoyants et mordorés, et leur travail atteste un haut souci de renouvellement. Au total, malgré l'absence regrettable des luthiers de Mirecourt, cette famille des archets donne à l'Exposition une idée avantageuse de la facture française.

Qu'ils soient en métal ou en bois, les instruments à vent

se prêtent moins bien aux arrangements flatteurs. Leur répertoire individuel est moins riche, leur public moins étendu ; ils doivent se contenter d'un rôle secondaire. Mais outre que les facteurs sont présentés ici en petit nombre, on leur a imposé un entourage dérisoire. A la stupeur générale, leurs voisins immédiats se trouvent être des instruments chirurgicaux destinés à l'opération de la prostate, seringues, pinces, trocarts, séparateurs, cystoscopes, rectoscopes, tout un attirail de cauchemar ! L'étrange compagnie pour des clarinettes, des cors de basset et d'honnêtes saxophones ! Une telle proximité, au fond d'un recoin du « Pavillon des Chemins de Fer », voilà une mésaventure doublement cruelle pour les instruments à vent français. Ils méritaient mieux.

Et là-dessus, ayant dit adieu au « Pavillon des Chemins de Fer » après un dernier regard jeté sur les harmonicas et les accordéons, peut-être nos mélomanes s'en iront-ils, infatigables, étudier la facture instrumentale à travers les sections étrangères. Fort bien, mais qu'ils s'arment de patience, car de nouvelles déceptions les guettent. Comme pour l'édition musicale, la pensée directrice a fait défaut en cette matière. Liberté complète ayant été laissée aux exposants pour leurs envois, les pays de très ancienne culture musicale ont bien voulu nous renseigner sur leur fabrication ; les autres se sont abstenus. Notre consolation sera de rencontrer chez les Tchécoslovaques une collection sans pair d'instruments à vent ainsi que deux pianos de Petrof, robustement construits. La chapelle protestante des Pays-Bas nous permettra d'apprécier, durant un récital, la belle qualité de ses orgues. Au Brésil, notre première visite sera pour un majestueux piano à queue d'Essenfelder, sombre comme les forêts vierges de l'Amazone. Hélas ! pourquoi faut-il que ces bonnes fortunes soient si rares ? Le Pérou n'a exposé qu'une guitare : contribution un peu mince. On n'en vénère que mieux, au pavillon de l'Irak, cette copie d'une très vieille lyre sumérienne, récemment exhumée dans les fouilles de la ville d'Ur. Les hommes primitifs qui la façonnèrent et l'ornèrent avec une si noble élégance, quelle leçon de style n'ont-ils pas donnée, par delà quatre millénaires, à nos facteurs modernes !

*
* *

Il faut encore prévoir que des personnes auxquelles les questions pédagogiques ne sont pas indifférentes voudront prendre à l'Exposition une idée de la part que l'enseignement français accorde en 1937 à la musique. Ces informations ont leur place au « Palais de l'Enseignement ». On annonçait d'ailleurs que, dans tous les départements, des chorales d'écoles primaires et d'écoles normales chanteraient, à tour de rôle, les mélodies populaires en lesquelles survit le génie de la race, si bien que chaque terroir français se trouverait exprimé avec sa voix et son accent caractéristiques. Ces auditions, transmises par T.S.F., composeraient en quelque sorte le portrait musical de la France.

Pour des raisons obscures, ce projet n'a point abouti, et l'enseignement musical serait absent de ce palais où l'enseignement des arts graphiques occupe en revanche une place prépondérante, si des conférences et des films « éducatifs » n'y remédiaient dans une certaine mesure.

La Méthode Gédalge est un film sonore qui pourrait s'intituler à bon droit *la Musique sans pleurs*. Dans une école merveilleusement tenue, une institutrice pleine d'autorité et de tact initie ses jeunes élèves aux subtilités de la notation musicale. Garçonnets et fillettes modèles s'y prêtent avec un joyeux empressement. D'étape en étape, de progrès en progrès, la charmante petite classe en arrive à chanter fort gentiment ces jolies chansons, poétiques et naïves, qu'André Gédalge excellait à écrire pour nos mélomanes en herbe.

Plus ambitieuses sont les visées d'un autre film sonore, *la Symphonie des Jeux de l'École*. M. Raoul Laparra, son principal auteur, voudrait associer l'éducation musicale à la double influence de la terre natale, profondément imprégnée de folklore, et des exercices sportifs en plein air. La partition de son film utilise aussi bien des thèmes populaires que des textes empruntés aux maîtres souverains. Elle n'hésite pas à évoquer la finale de la *Neuvième symphonie* quand les jeunesses scolaires de Pau manœuvrent en masse devant les Pyrénées. Qui plus est, ces chœurs sont chantés par les élèves de l'enseigne-

ment général, confondus avec ceux des Écoles Nationales de Musique. Comme cette fusion soulevait, paraît-il, d'extraordinaires difficultés dans l'ordre administratif, M. Raoul Laparra est assez fier de l'avoir réalisée. Il nous invite pourtant à ne voir en son film qu'un commencement. Ce qu'il a fait pour le Béarn, d'autres le tenteront à leur tour pour chacune des provinces françaises. Tel est son vœu le plus cher. Au reste, le public n'a pas besoin d'entrer complètement dans ses vues pour apprécier le bel entraînement et le métier déjà sûr des masses scolaires qui ont réalisé entre Pau et Bayonne *la Symphonie des Jeux de l'École*. Réconfortés par ces documents cinématographiques, les visiteurs échapperont à une déception totale. La classe 11 *(Enseignement artistique à tous les degrés)* du groupe III *(Formation artistique et technique)* lui auront donné sur l'avenir de l'enseignement musical en France des notions incomplètes à coup sûr, mais plutôt encourageantes.

*
* *

Ces allées et venues s'accomplissent dans une rumeur perpétuelle. Quel que soit notre chemin, qu'il nous mène du quai d'Orsay à l'île des Cygnes ou du Trocadéro à l'École Militaire, que nous soyons en quête d'éditions musicales, d'instruments ou des renseignements pédagogiques, sans cesse un invisible concert nous survole. Des haut-parleurs, de place en place, déversent sur le passant mille bruits hétéroclites. Déluge odieux, certes, à quiconque n'a pas entièrement perdu le respect de la musique, mais où surnagent néanmoins, comme ballottées par le flot, quelques épaves de chefs-d'œuvre. Hélas ! ces formes bien-aimées elles-mêmes ne sont ici que des fantômes. Un vague sentiment d'effroi nous envahit lorsque nous traversons, de nuit, le pont Alexandre-III, depuis qu'il est devenu « la Voie triomphale de la Lumière et de la Radio ». Par ces heures déjà solitaires, la *Petite sérénade nocturne* de Mozart, exécutée au loin par un orchestre impondérable, *Kreisleriana* de Schumann, d'après on ne sait quel pianiste, se dégagent des lampadaires sonores comme des apparitions spectrales, puis s'évanouissent mystérieusement

dans l'ombre et dans le vide. Ailleurs, c'est *Sheherazade* de Rimsky-Korsakow ; ailleurs encore, l'ouverture de *Tannhäuser* ou celle des *Maîtres-Chanteurs*. On le voit : les organisateurs de ces fantasmagories ne se cantonnent pas dans le jazz ni dans la musiquette ; ils connaissent bien trop les maîtres. Plût au Ciel qu'ignorant tout de leurs trésors, ils ne s'en fussent pas emparés pour les prodiguer jusqu'à les avilir !...

Le public, muet d'effarement, se résigne comme il peut à ce vacarme. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Son opinion reste indécise. Ne l'oublions pas : il garde au fond du cœur une secrète faiblesse pour les beaux parleurs, pour les faiseurs de boniments et les chanteurs des rues. Comment donc ces automates si bien disants, qui s'énoncent avec autorité et volubilité, qui chantent et jouent toutes les musiques du monde, n'exerceraient-ils pas sur lui un ascendant impérieux ? Néanmoins, chaque jour qui passe enlève aux gramophones et à la « radio » un peu de leur prestige. On s'en aperçoit au pavillon « Photo-Ciné-Phono », de même qu'au « Palais de la Radio ». L'activité des classes 15 *(Phonographie)*, 15 *bis (Radiocommunications, Radiophonie, Télévision)* et 16 *bis (Manifestations radiophoniques)*, du Groupe IV *(Diffusion artistique et technique)*, satisfait médiocrement le public. Que lui importent les hâbleries des grandes firmes, leurs offres empressées, toute cette réclame publicitaire dont on lui a trop longtemps rebattu les oreilles ! Ce qu'il vient chercher à l'Exposition, c'est une atmosphère de féerie. Ce qu'il veut entendre, c'est proprement l'inouï. Pour ce grand enfant altéré de merveilleux, une invention ne compte jamais que par l'attrait de la surprise. Si les concerts des ondes Martenot ne l'attirent pas davantage à l' « Union corporative des Artistes Français », c'est que ces voix de l'au-delà commencent à lui devenir familières. Or, dans l'ordre des phénomènes sonores, il faut bien l'avouer, la science appliquée n'a rien de « sensationnel » à présenter en 1937 ; rien qui puisse soutenir la comparaison avec les belinogrammes et les émissions de télévision, où l'on se rue. L'acoustique, depuis quinze ans, s'occupe de consolider et d'exploiter ses récentes conquêtes plutôt que de les étendre.

Du moins les amateurs d'instruments exceptionnels trouveront-ils au pavillon de l'Allemagne une nouveauté intéres-

sante. Le piano à queue *Néo-Bechstein*, dû à la collaboration de la manufacture C. Bechstein et de la Société Siemens-Halske. Au rebours du *monopode* Pleyel, l'originalité n'est pas ici à l'extérieur, mais bien dans la structure interne. Le *Néo-Bechstein* s'inspire de principes entièrement nouveaux. Son inventeur, le savant physicien W. Nernst, ayant substitué à la table d'harmonie un amplificateur électrique des sons, a réussi à obtenir, moyennant une série d'ingénieux dispositifs, des vibrations trois fois plus longues que dans les instruments ordinaires. L'exécutant peut choisir dès lors entre le timbre normal du piano et deux sonorités différentes : l'une, apparentée au clavecin ; l'autre, moelleuse et prolongée, qui se rapproche de l'harmonium ou même de l'orgue. Aux virtuoses de mettre à profit ces possibilités nouvelles. Outre qu'il renferme un poste de T. S. F., le *Néo-Bechstein* est à même, grâce à divers aménagements, de collaborer sans heurts avec la musique automatique. Le champ déjà si vaste du piano s'en trouve élargi d'autant, et peut-être ce très curieux instrument prépare-t-il une alliance entre les mécaniques sonores et la musique vivante.

Mais aucune révélation n'a excité plus de curiosité, au début, que les galas nocturnes du pont d'Iéna. Pour la première fois, la musique acceptait de se joindre en plein air, sur une étendue immense et devant un concours de monde prodigieux, aux prestiges de la lumière et de l'eau. Sans doute, on attendait beaucoup des architectes qui donnaient leurs soins à ces divertissements pyrotechniques et hydrauliques, MM. Beaudoin et Lods. Mais on ne fondait pas moins d'espérances sur les compositeurs qui devaient fournir au spectacle son commentaire vocal ou symphonique. Ils étaient, sauf erreur, dix-huit, parmi lesquels MM. Florent Schmitt, Honegger, Ibert, Milhaud, Delannoy, Inghelbrecht, Le Flem et Charles Kœchlin. Or, si les Fêtes de la Lumière nous ont laissé quelques souvenirs éblouissants, notre plaisir fut purement visuel. Des partitions qui nous sont parvenues par bouffées intermittentes, mieux vaut ne rien dire avant qu'elles aient pris leur revanche au concert. Faute d'une mise au point suffisante, le projet confié à la classe 71 *(Décor et matériel de fêtes. Attractions et cortèges. Jeux d'eau et de lumière)* du

Groupe XIII *(Fêtes. Attractions. Cortèges. Sports)* a provoqué bien des critiques. Sans doute, une Exposition des Arts et des Techniques n'avait point tort de vouloir assortir à une lumière née de l'électricité une musique de même origine. L'entreprise était neuve et séduisante. Malheureusement, cette musique enregistrée sur disques, s'est trouvée réduite à rien. Les haut-parleurs chargés de la transmettre l'ont trahie et violentée avant même qu'elle fût massacrée par les explosions des feux d'artifice, après quoi ses déplorables restes sont allés se perdre dans la rumeur infinie que dégage une foule de deux cent mille spectateurs où les trop rares auditeurs n'ont plus qu'à laisser toute espérance.

*
* *

Malgré ces déconvenues, la partie n'eût pas été inégale entre la musique et les arts plastiques à l'Exposition de 1937 si, en l'absence d'un « Palais de la Musique », la nouvelle salle du Trocadéro avait pu être inaugurée dès le printemps. Or, à cette époque, elle ne représentait qu'un chantier : l'ouverture dut être renvoyée à l'automne. Hélas ! voici novembre, et les ouvriers n'ont pas encore quitté la place. On avait bien annoncé un concert pour le 16 novembre, puis un spectacle donné par l'Opéra et la Comédie-Française pour le 25 ; mais à mesure que le temps passe, l'un et l'autre semblent remis au printemps de 1938, si toutefois l'Exposition Internationale vient à être prolongée, ce dont personne ne paraît bien sûr.

Quoi qu'il arrive, les musiciens n'auront pas été traités pendant ce premier semestre comme leurs camarades architectes, sculpteurs et peintres décorateurs. Ils auront eu l'étrange spectacle d'une Exposition sans musique. Ils n'auront pas entendu battre ce cœur surnaturel dont les pulsations eussent communiqué à l'immense organisme une vie plus chaleureuse. Et pourtant, ce que la musique eût ajouté aux magnificences de cette Exposition, on le devine, non certes par les vociférations des haut-parleurs, mais par les manifestations musicales qui ont eu lieu dans les pavillons étrangers, sur l'initiative de leurs Commissariats généraux respectifs. Quel rayon de soleil dès qu'au Centre régional un paysan

aveyronnais joue de la musette ou que les danses du Bourbonnais s'ébranlent joyeusement au son des vielles et des cornemuses : aussitôt le public éclate en applaudissements et ne lâche plus ses musiciens. En somme, il y a eu dans cette Exposition juste assez de musique pour nous en inspirer le désir et le regret.

Dieu merci, MM. Edmond Labbé et Paul Léon s'étaient avisés à temps de louer le magnifique Théâtre des Champs-Élysées pour le cas où la nouvelle salle leur ferait défaut. Heureuse prévoyance ! Hors de l'Exposition mais quand même au plus près, le Théâtre des Champs-Élysées a d'abord montré, ainsi que nous l'avons dit, les Ballets de Monte-Carlo. C'est là que se sont succédé sans interruption, jusqu'à ces derniers jours, plusieurs séances musicales et chorégraphiques. Et puisque c'est là enfin que venait se réfugier la vie musicale de l'Exposition, la classe 5 *(Manifestations musicales, chorégraphiques)* du Groupe I *(Expression de la pensée)* [1], — présidée par Albert Roussel et dont le secrétaire général était un musicologue fort érudit, M. Paul Landormy, — lui a ménagé un accueil qui répare bien des erreurs. Cet effort a été secondé par les auditions qui ont eu pour cadre la salle Pleyel, ainsi que par des représentations particulièrement brillantes de l'Opéra. Il y a là un ensemble de manifestations extérieures sans doute, mais nullement étrangères à l'Exposition, et d'une telle importance qu'elles méritent de faire l'objet de notre prochaine chronique.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Ainsi les questions musicales se trouvent réparties entre le Groupe I (classe 5 : *Manifestations musicales, choregraphiques*), le Groupe III (classe 11 : *Enseignement artistique à tous les degrés*), le Groupe IV (classe 15 : *Phonographie ;* classe 15 *bis* : *Radiocommunications, Radiophonie ;* classe 16 *bis* : *Manifestations radiophoniques*), le Groupe IX (classe 49 : *Instruments de musique*), le Groupe X (classe 51 *bis* : *Beaux-Arts, Musique*) et le Groupe XIII (classe 71 : *Attractions et cortèges. Jeux d'eau et de lumière*). Comment ne pas s'en étonner? Et comment ne pas le déplorer?...

LE THÉATRE EN ANGLETERRE

Si l'été n'interrompt point l'activité des théâtres londoniens, les affiches se renouvellent avec l'automne. Elles portent maintenant les noms de J.-B. Priestley, de Dodie Smith, de John van Druten, de Keith Winter qu'on n'y avait pas vus de toute la saison écoulée. De fait, celle-ci fut creuse... creuse au point que la critique poussa quelques cris d'alarme ; mais l'hiver s'annonce bien. On a fait un accueil charmé aux pièces nouvelles de Priestley, qui brode d'ingénieuses variations sur les thèmes « temps » et « prédestination ». Il y a d'abord *Le temps et la famille Conway (Time and the Conways)*, qu'on donne au Duchess Theatre depuis le mois d'août, et dont l'originalité réside dans l'interversion des actes. L'auteur fait jouer le « trois » avant le « deux », alors que, chronologiquement, celui-ci précède celui-là de quelque dix-huit années. Cela seul confère à l'intrigue, encore que, prise en soi, elle n'offre rien de très saillant, une portée humaine. En 1919, une veuve, Mrs. Conway, et ses filles vivent dans le tohu-bohu optimiste de l'après-guerre et font de beaux projets d'avenir. Un subterfuge nous transporte ensuite en 1937 et nous montre la ruine complète de tous ces espoirs. Puis, l'action retourne au point où l'auteur l'avait laissée, et la joie de 1919, la confiance, la témérité des jeunes filles qui s'engagent dans la vie deviennent, pour le spectateur, qui sait ce que réserve le futur, un spectacle d'une ironie amère et calculée. Cette ironie est d'autant plus impressionnante qu'elle

ne se dégage point des mots mêmes que prononcent les acteurs, mais de la couleur que ces mots prennent à la lumière des révélations anticipées que l'auteur s'est permises. Le procédé vaut ce qu'il vaut, mais Priestley en tire le maximum d'effet et le succès le justifie. Il a pu risquer une seconde comédie dans le West-End, moins d'un mois après la première générale.

« *I have been here before* » (« *J'y suis venu déjà* »), dit un des personnages de la comédie qui porte ce titre, et que l'on joue au Royalty Theatre. Il serait peut-être exagéré de reconnaître à Priestley un système philosophique qui ait de la rigueur, mais sa pièce de début, *Virage dangereux (Dangerous corner)*, dont j'ai rendu compte ici naguère, faisait dépendre toutes les péripéties et la catastrophe finale d'une seule parole imprudente, jetée comme au hasard. Si cette parole n'avait pas été dite, rien ne serait arrivé. Nous portons en nous un potentiel d'aventures, mais ces aventures peuvent ne se déclencher jamais. Dans l'œuvre nouvelle, l'auteur invente un personnage mystérieux qu'il doue du pouvoir de contempler le passé, ce qui lui permet de prévoir le futur, chaque moment n'étant qu'un point de la circonférence que les événements décrivent. Ce qui s'est passé déjà doit se passer encore, à un moment précis, à moins que, dans l'enchaînement des circonstances qui forment les causes et les effets, un élément se trouve, intentionnellement ou non, modifié. Tout est interdépendance et il n'est point un geste de qui que ce soit qui ne produise de multiples réactions sur toutes les vies environnantes.

Qu'on ne s'y trompe pas au moins. La pièce n'a rien d'asbtrait. La base, soi-disant métaphysique, sur laquelle elle a l'air de reposer, n'est qu'un artifice de construction.

L'auteur avait, ai-je dit, négligé le théâtre ces temps derniers. Il se produit à présent avec une abondance, une exubérance qui laissent la critique pantoise. Jugez-en : à Bradford, il vient encore de donner une comédie dont le titre s'apparie à celui de la pièce dont nous venons de parler : *Je suis un étranger ici (I am a stranger here)*. Un point de départ à la Robinson. Des naufragés s'organisent sur un écueil. Ils offrent un raccourci de la société. Priestley s'amuse à les considérer, à les manœuvrer, à philosopher sur leur cas. Cela se faisait déjà au XVIIe siècle, témoin le Shakespeare de

la *Tempête*, et au XVIIIe siècle, témoin notre Marivaux, mais Priestley a sa façon à lui d'envisager les choses. D'autre part, à Liverpool, il n'y a pas bien longtemps, il avait risqué un apologue d'une morale biblique à rebours. Le titre est aguichant : *le Mauvais Samaritain*. Et ce n'est pas tout. Ce producteur acharné vient de faire don aux sociétés d'amateurs inscrites dans une compétition d'une comédie inédite, si bien qu'il se pourrait qu'un jour cinq pièces de lui fussent simultanément affichées dans ce Londres qui demeure, malgré tout, vous voyez, un des lieux au monde où le théâtre fleurit le mieux.

Autre succès actuel : *le Bonnet par-dessus le moulin (Bonnet over the windmill)*, de Dodie Smith, au New Theatre. Cet auteur féminin ne se prodigue pas à la légère. C'est une pourvoyeuse régulière, qui, à intervalles raisonnables, fournit au public la pièce qu'il attend.

On s'accorde à découvrir qu'elle a mis beaucoup d'elle-même dans l'œuvre nouvelle. Il y a là un reflet des déboires qu'elle a rencontrés dans sa vie d'actrice, car elle a longtemps joué la comédie avant de se mettre à écrire, et elle reconnaît qu'elle n'était pas bonne comédienne.

Montrant de jeunes artistes au début de leur carrière, elle indique, assez subtilement, de quelle façon leurs expériences sentimentales, ou sexuelles, peuvent influer sur leur jeu. Cela paraît audacieux et ce ne l'est guère. Dodie Smith a des antennes. Elle sait exactement les réactions que sa pièce va produire dans la salle. Don assez rare.

John van Druten, retour de Hollywood, présente aux Londoniens une comédie sage, bien sage : *Gertie Maude*. C'est l'histoire d'une *chorus-girl* qui vivait avant-guerre et que le départ de son protecteur, désireux de convoler en justes noces avec une jeune fille « de son monde », réduisit à un tel état de désespoir silencieux qu'un suicide par le poison lui sembla le seul recours possible. La critique fit remarquer que tout ceci était peut-être un peu désuet, mais le public n'y regarde pas de si près et trouve l'histoire touchante. C'est déjà beaucoup.

Enfin, Keith Winter, le quatrième auteur récupéré cet automne, n'hésite point à faire de ses héros les contemporains

de la guerre de Crimée. Pourquoi ? Pour donner au spectateur la joie de contempler de jolis costumes, de beaux décors. *Old music (Vieille musique)* : il s'agit d'un homme, ballotté d'une femme à l'autre, marié à une Judith, après avoir été le fiancé d'une Géraldine, repris par cette Géraldine après le mariage et la haïssant pour cette reconquête. L'aventure se clôt par une catastrophe, après des scènes de violence, mais certains critiques ont cru pouvoir discerner, dans la conduite des caractères, un air de véracité, un sens humain qui ne se trouvaient point dans les œuvres antérieures de Keith Winter.

Voilà donc d'excellentes promesses pour la saison qui s'ouvre. Espérons que cette rentrée d'auteurs consacrés s'accompagnera de la révélation de jeunes auteurs de marque. Il n'y en eut guère, ces mois écoulés. Par contre, que de vides !

Des deuils, d'abord. La mort de sir James Barrie, d'autant plus douloureusement ressentie qu'elle survint au lendemain d'un échec qui avait brisé, dit-on, le cœur du vieil auteur. Il n'avait plus rien donné au théâtre depuis bien longtemps et la seule annonce de son *Boy David* avait excité beaucoup de curiosité, beaucoup d'espoirs [1].

Une autre perte, prématurée celle-là. John Drinkwater s'en est allé brusquement, son cœur, surmené par le travail, s'étant arrêté tout à coup. Cinquante-quatre ans. Il appartenait à la génération qui avait suivi immédiatement les Oscar Wilde, les Shaw, les Galsworthy et James Barrie lui-même. Poète apprécié jusqu'alors dans des cercles restreints, un drame-chronique en prose l'avait fait entrer dans la lumière aveuglante de la célébrité au moment où s'achevait la grande guerre. Son *Abraham Lincoln* était allé porter son nom jusque dans les villes les plus reculées du continent américain. Il s'était établi partout un accord intime entre les auditeurs et la pièce. Et puis, le public s'était un peu séparé de lui, sollicité par des auteurs neufs, et il avait beaucoup travaillé, trop travaillé, dans l'espoir, toujours déçu, de reconquérir un grand succès populaire. C'était une âme attentive et loyale, éprise de grandeur. Il a bien chanté son pays, dont il a passionnément aimé tous les visages, tous les aspects.

1. M. Maurice Lanoire publiera bientôt dans cette revue une étude d'ensemble sur James Barrie. (N. D. L. R.)

Disparu aussi, Frank Vosper. Il était, lui, tout à fait de l'après-guerre. Ses débuts comme acteur remontaient à 1919 et il n'y avait que dix ans qu'il écrivait pour le théâtre. On aimait beaucoup ce garçon robuste et gai, qui était un comédien de tout premier ordre et un écrivain assez inégal. Deux ou trois fois, il parvint à se surpasser. Des pièces comme *Murder on the second floor (Meurtre au second étage)* et *People like us (La folle du logis*, dans l'adaptation française), qui n'empruntaient du drame policier que l'apparence, et ne manquaient ni d'intérêt humain, ni de verve vengeresse, demeurent pour démontrer qu'il y avait là une force pour le théâtre et qu'elle n'avait pas donné tout ce qu'on pouvait espérer d'elle. Un accident stupide, demeuré inexpliqué, a mis fin à tout cela...

Dans cette nécrologie, miss Horniman mérite une place. Certes, elle ne fut directrice de théâtre que par hasard, presque à son corps défendant, et il y a plus de trente ans de cela, mais c'est grâce à elle et à son amour pour l'art dramatique que s'ouvrirent à Dublin le théâtre de l'Abbey et à Manchester le Gaiety Theatre. De là partit ce *repertory-movement* (le mouvement des théâtres de répertoire) qui devait renouveler de fond en comble la conception que l'Angleterre se faisait du théâtre. Il existe actuellement, éparpillées sur le territoire britannique, une quarantaine de scènes provinciales se conformant aux règles établies par cette pionnière : compagnie permanente, en majeure partie composée d'éléments jeunes ; changements fréquents, si possible hebdomadaires ou bi-mensuels, du programme ; reprises d'ouvrages classiques alternant avec la création d'ouvrages nouveaux, autant que posible d'auteurs non encore joués.

A Londres même, des tentatives analogues réformèrent les mœurs théâtrales. Si, au début du siècle, la campagne de Granville Barker, au Court Theatre, et l'essai de Frohman, au Duke of York's, n'ont pas été des réussites matérielles et ont duré quelques mois seulement, il n'en subsiste pas moins que ce furent là des points de départ. Une vraie révolution s'ensuivit dans la littérature dramatique. Certes, sans Granville Barker, Bernard Shaw n'en eût pas moins existé. Galsworthy eût certainement écrit pour le théâtre, même si Frohman n'avait pas été là pour monter sa pièce, *Justice*,

dont aucun directeur ne voulait, mais se fussent-ils, l'un et l'autre, épanouis pareillement sans cette aide efficace, offerte au moment même où leur production prenait son vrai sens?

Et il y eut surtout l'extraordinaire aventure que courut et fit courir au théâtre anglais cette paradoxale Lilian Baylis, une des personnalités les plus pittoresques du Londres dramatique. Elle avait commencé par jouer du violon; puis elle avait dirigé un orchestre. Se trouvant, par héritage et sans l'avoir prévu, propriétaire d'une salle mal située, vouée aux seuls publics populaires et aux recettes réduites, le Victoria Hall, elle décida brusquement, au moment où la guerre éclatait et mettait toute l'industrie du théâtre en péril, de jouer successivement toutes les pièces de Shakespeare, ce qu'on n'avait point encore osé faire. Jamais personne n'avait entrepris d'appliquer avec une telle rigueur les principes mêmes du *repertory movement*.

Tranquillement, alliant des prudences de fourmi à des imprévoyances de cigale, heurtant les uns, cajolant les autres, enrôlant de force les acteurs, annexant les metteurs en scène, elle se trouva un beau jour avoir rempli tout son programme. Et alors elle recommença sur de nouvelles bases, avec un nouveau courage. Aujourd'hui encore, l'Old Vic est un des endroits au monde où Shakespeare est le mieux célébré.

Le grand élisabéthain bénéficie d'ailleurs, en ce moment, d'une faveur dont aucune autre époque n'a, croyons-nous, approché. Laurence Olivier a fait courir tout Londres en établissant un *Hamlet* qui est aux antipodes de celui qu'avait conçu John Gielgud. John Gielgud lui-même, l'acteur le plus « intellectuel » de l'Angleterre, ayant résolu cet automne de renouer la grande tradition des *actors managers* (acteurs directeurs), tout en donnant à son théâtre l'allure d'un théâtre de répertoire, n'a pas cru pouvoir mieux inaugurer son entreprise qu'en remettant à la scène le *Richard II*, du vieux Will. Cette tragédie est assez peu jouée, mais elle contient quelques-unes des plus belles scènes que Shakespeare ait écrites. L'évocation que le vieux Jean de Gand, étendu sur son lit de mort, fait de l'Angleterre, « cette pierre précieuse insérée dans la mer argentine », est une page d'anthologie. Ce patriotisme poétique est délicatement goûté à l'heure où Albion a pu, de

par les splendeurs du couronnement, prendre pleinement conscience de sa grandeur.

Un patriotisme moins nuancé, moins expliqué, empreint la tragédie de *Henri V*. Cette œuvre directe, presque brutale, que de trois côtés à la fois l'on a montée au cours de l'été dernier, fut un magnifique adjuvant à l'enthousiasme des réjouissances royales. Tyrone Guthrie, le metteur en scène de l'Old Vic, fait marcher le héros victorieux dans une forêt de bannières déployées. A Blackfriars, Robert Atkins, utilisant une arène de boxeurs qu'entourent de toutes parts les spectateurs, campe le personnage tout seul sur une scène nue pour lancer les monologues à panache. A Stratford, enfin, cette rhétorique éclatante a été confiée à un tout jeune acteur anglo-américain, Clement Mc Callin, qui a une voix chaude et une admirable prestance.

Dans la ville natale de Shakespeare, les spectateurs continuent d'affluer pendant les six mois que dure la saison. Une troupe peu nombreuse, mais bien assouplie, alimente le répertoire et suffit à sa tâche. Les comédiens se prodiguent. On peut voir, en six jours, Donald Wolfit, par exemple, s'envelopper des velours noirs de *Hamlet* et revêtir la casaque bariolée du fou Pierre de Touche ; faire Kent, le loyal grison qui reste fidèle au roi Lear, et le traître Iachimo *(Cymbeline)* ; passer d'Autolycus, le voleur jovial *(Conte d'hiver)*, à Ford, le sombre mari d'une des joyeuses commères de Windsor. On ne saurait concevoir gamme plus complète de personnages.

Un traitement aussi rigoureux se trouve imposé aux jeunes acteurs qui, avec quelle foi, quelle jolie vaillance, prennent part au festival dramatique de Malvern. J'ai dit le caractère que sir Barry Jackson imprime à ces cérémonies estivales. Là, l'écart est plus grand encore entre les rôles confiés au même interprète, puisque le programme assume un tour chronologique et que les pièces jouées, s'étalant en éventail autour d'une idée centrale, vont du XVIe siècle aux inédits du XXe. On imagine quels pouvoirs de renouvellement sont requis de comédiens, obligés de se produire tour à tour, à mesure qu'une semaine s'écoule, dans un mystère post-médiéval (*la Comédie de la vertueuse Suzanne*, de Thomas Garter) ; dans une farce paysanne de la Renaissance *(l'Aiguille de la grand'*

mère Gurton) ; dans une comédie de mœurs du XVIIIe siècle (*l'École de la médisance*, de Sheridan) ; dans une parodie des drames préromantiques (*Tom Pouce le Grand*, de Fielding) ; dans une satire politique de Bernard Shaw (*la Charrette de pommes)* ; dans une intarissable discussion sociale du même (*la Millionnaire)* et enfin dans une comédie pseudo-réaliste, oscillant entre tous les genres et due à deux débutants accourus d'un comté lointain (*le Retour à la raison*, de G.-W. Rushton et T.-S. Mack).

La formation des acteurs anglais s'effectue presque toujours sur la scène même, car il n'existe ni à Londres, ni en province, de Conservatoire officiel. L'enseignement est laissé à l'initiative privée. Certains éducateurs sont du reste excellents. Un de ceux que l'on prise le plus est le Français Michel Saint-Denis, élève, comme chacun sait, de Copeau et initiateur de feu cette Compagnie des Quinze, dont on déploré l'éparpillement.

Les premières auditions des élèves qu'il a formés, dans son théâtre-studio des faubourgs, ont été, pour Londres, une sorte de révélation. Il n'y a pas seulement des acteurs, mais des chanteurs, des danseurs, des décorateurs, des costumiers. J'y ai vu jouer, dans des mises en scène scrupuleusement réglées, des fragments de Thomas Heywood qui appartient au règne des Tudor, de George Farquhar qui ressortit à la Restauration, de Noël Coward enfin, que l'on range encore parmi les jeunes auteurs d'aujourd'hui.

Voilà donc, un peu partout, les témoignages d'une probe discipline, et l'on comprend que l'on estime là-bas l'heure venue d'édifier ce grand théâtre national vers lequel convergent, depuis tant d'années, tant d'espoirs, et qui, dans l'idée de ses fondateurs, doit être un théâtre de répertoire modèle.

On a souvent reproché à l'État, en Angleterre, de se désintéresser de l'art dramatique. D'aucuns ont même été jusqu'à dire — J.-B. Priestley vient encore de le faire, avec assez d'éclat — que le théâtre anglais n'a pas d'ennemi pire que l'État. Toujours est-il que l'on vient de faire maintenant un pas décisif. Le terrain sur lequel la scène subventionnée s'élèvera vient d'être acheté. Et des polémiques de s'engager incontinent, car on ne s'entend pas encore tout à fait sur la

destination à lui donner. La question ne date pas d'hier. Il coulera encore beaucoup d'eau sous les ponts de Londres et beaucoup d'encre dans les salles de rédaction avant qu'elle soit entièrement résolue.

La grosse difficulté que rencontrent les directeurs, lorsqu'ils ont à établir une distribution, naît de la concurrence du cinéma, qui offre des cachets que le théâtre ne peut pas donner. Hollywood draine les jeunes comédiens dès le moment qu'ils ont acquis une certaine technique, si bien que l'on peut dire de plus en plus que le film considère le théâtre comme un champ de culture où il n'a qu'à cueillir.

L'industrie de l'écran dévore les forces vives du théâtre à tel point que beaucoup de bons esprits sont d'avis qu'il serait assez équitable qu'une subvention vînt corriger un peu le tort que la cadette des deux industries fait sciemment à son aînée.

Le miracle est qu'avec tous ces ennemis : l'État, qui le pressure de taxes; le cinéma, qui lui enlève ses auteurs, ses acteurs, son public, le théâtre puisse encore vivre et même vivre dans une espèce de prospérité. A tout bien prendre, les directeurs de théâtre londoniens auraient tort de trop se plaindre. Dans quelle autre capitale européenne un homme aussi détaché du théâtre commercial que l'est Ashley Dukes pourrait-il réussir à imposer au public, au cours de plusieurs centaines de représentations consécutives, des drames en vers? Je vous ai parlé du Mercury Theatre, cette petite salle excentrique réservée aux poètes, de l'écrivain hermétique T.-S. Eliot et de sa tragédie religieuse *Meurtre dans la cathédrale*. On a pu croire qu'il s'agissait là d'un phénomène isolé, mais voici que le succès d'une pièce poétique, due à deux jeunes écrivains satiriques, W.-H. Auden et Christopher Isherwood, et intitulée : *L'Ascension du sommet F 6*, est venue apporter un défi à toutes les règles de la probabilité. Cette nouvelle « tragédie » a littéralement passionné ces foules que l'on croyait à jamais détournées de la beauté qui ne se manifeste qu'à travers un langage discipliné.

Sans doute, les auteurs sont-ils gens habiles qui parviennent à combiner les effusions lyriques et les exigences de l'actualité. L'éternel et le temporel s'affrontent harmonieusement

dans cette œuvre d'un genre composite. Elle contient assez de variété pour être, en dépit de l'appellation « tragédie » et d'un dénouement fatal, divertissante. L'ascension du sommet F 6, qui s'érige à la frontière d'une colonie anglaise, est financée par la presse et organisée par le Gouvernement pour servir des desseins politiques. A mesure que les membres de l'expédition approchent du but, des voix symboliques les accompagnent de leurs clameurs. Ces héros désintéressés ne sont en somme que les pions d'une gigantesque partie d'échecs et, lorsque le chef, qui a perdu, chemin faisant, tous ses compagnons, gît, touché par la mort, sur le pic qu'il a conquis, toutes les banalités, les phrases toutes faites, les éloges vides et pompeux se déchaînent autour de celui qui a sacrifié sa vie aux appétits d'un impérialisme qu'il haïssait au fond de lui-même. Et tout au long du drame, un petit bourgeois et une petite bourgeoise du type suburbain, nichés à l'avant-scène, ont poursuivi leur dialogue quotidien et ont ponctué de leurs commentaires mesquins la grande aventure dont la radio leur envoyait le reflet auditif. Un essai de résurrection du chœur grec, expression rythmée, stylisée, d'une pensée collective et moyenne.

Le vers des jeunes auteurs a de la vigueur, de l'accent. Les épisodes en prose sont rendus avec plus d'acuité sarcastique encore. Ce fut sans doute la seule pièce tout à fait originale de l'année.

Les autres productions théâtrales se rangèrent invariablement, hélas ! sous l'une des trois rubriques de plus en plus consacrées dans le West-End, et hors desquelles il semble qu'il ne puisse y avoir de salut. Il faut au public ou la biographie dramatisée, ou la pièce policière, ou enfin la comédie légère, mi-sentimentale, mi-plaisante.

Donnons quelques exemples de tout cela.

La biographie dramatisée : malgré les périls auxquels se heurte le genre, ni les auteurs, ni les spectateurs ne paraissent s'en lasser.

Il y a les périls de la censure d'abord. On reproche à celle-ci d'être parfois inconséquente. Deux frères, Leslie et Sewel Stokes, les auteurs d'un *Oscar Wilde*, et Catherine Turney, l'auteur d'un *Byron* (sous ce titre allusif : *Bitter harvest*

(Amère Moisson) en ont éprouvé tour à tour les rigueurs pour des raisons trop évidentes. La sodomie et l'inceste continuent d'être des thèmes prohibés, quelle que puisse être l'évolution des esprits dans une Angleterre où le *cant* n'existe plus, quel que puisse être aussi le tact de l'écrivain qui les aborde.

On s'arrange pour jouer quand même les œuvres condamnées, mais il faut recourir à un subterfuge. La représentation se donne à bureaux fermés, le plus souvent le dimanche, devant un public d'invités plus ou moins payants, la souscription à un cercle tenant lieu du prix d'un billet. Seulement, il est clair qu'ainsi on peut tout juste couvrir les frais et qu'il ne s'agit plus de faire des recettes.

C'est pour des raisons de convenances que le censeur arrêta, pendant plusieurs années, la représentation publique des tableaux choisis par Laurence Housman dans ses volumes de dialogues, dont la reine Victoria est la figure centrale. Laurence Housman est le plus inoffensif des hommes, mais le censeur ne l'aime point. Trente-six pièces de cet auteur, qui vient d'atteindre sa soixante-dixième année, ont été l'objet d'un rapport défavorable. Certaines d'entre elles n'ont jamais été jouées.

Pour *Victoria Regina*, le veto n'a été levé que tout récemment. La comédie, pour autant que l'on puisse appeler « comédie » une succession de tableaux épisodiques dont le lien est lâche, a été applaudie en Amérique et en France avant d'être acclamée à Londres. Cela permet des comparaisons d'interprètes. Des colonnes de journaux tout entières ont été consacrées aux mérites respectifs de Helen Hayes, qui fut la Victoria de New-York, de Gaby Morlay, qui fut la Victoria de Paris, et de Pamela Stanley, qui est la Victoria proprement anglaise.

Le spectacle, admirablement monté, avec des décors et des costumes chatoyants, est un de ceux qui font le plus d'argent dans Londres. Le public, loin d'être choqué, comme d'aucuns le craignaient, dans la vénération qu'il porte à la souveraine qui symbolise à ses yeux tout le XIXe siècle, est plutôt flatté dans ses sentiments patriotiques. Le subtil parfum d'ironie qui imprègne le livre s'évapore à la représentation, et des passages qui eussent pu être gênants dans l'éclairage trop cru de la scène ont été soigneusement éliminés.

Laurence Housman n'est pas le seul bénéficiaire de la brèche faite à des principes anciens. Une *Victoria reine et impératrice*, des deux auteurs provinciaux qui ont reçu le baptême du feu à Malvern, vient d'être accueillie chaleureusement au Repertory Theatre de Birmingham. On n'y évoque pas, comme chez Laurence Housman, l'existence conjugale de la reine. On ne nous montre celle-ci que veuve, drapée dans son chagrin solitaire et orientée par Beaconsfield vers une politique d'expansion coloniale. D'autre part, Hugh Ross Williamson a écrit un *Mr Gladstone*, et l'on se doute bien qu'à côté de Disraëli, de Joseph Chamberlain et du général Gordon, se dresse l'auguste effigie de celle qu'on ne pouvait, il y a un an à peine, soumettre aux feux des herses sans faire crier au sacrilège.

Des difficultés surgirent aussi lorsqu'on voulut faire jouer un *Parnell*, car l'auteur, la regrettée Elsie T. Schauffler, avait librement divulgué l'histoire de ses amours avec Mrs O'Shea. Ce n'est qu'après avoir prescrit des coupures et des modifications que le lord Chamberlain se laissa fléchir.

Pour Nelson, on n'a pas hésité. Le temps a fait son œuvre. Le spectacle de sa liaison avec lady Hamilton n'est plus un sujet de scandale. On a donc pu jouer *l'Angleterre attend...*, d'Edgar Middleton. A plus forte raison, peut-on dévoiler le penchant adultère que le roi Edouard IV éprouva pour Jane Shore. De nombreux auteurs dramatiques l'ont d'ailleurs fait impunément avant Clifford Bax, l'auteur de la pièce nouvelle.

Pour les héros étrangers, les susceptibilités s'atténuent. Du reste, qui pourrait s'effaroucher de voir Beethoven s'éprendre chastement de Giulietta : *Mute Strings (Cordes mises en sourdine)*, d'Arthur Watkyn, ou Hans Andersen brûler d'une flamme pure pour la cantatrice Jenny Lind : *the Emperor of make believe (l'Empereur du faux semblant)*, de Madge Pemberton et Malcolm Morley?

Les personnages historiques de la France, tels qu'ils sont accommodés à l'anglaise, surprendraient peut-être plus d'un spectateur d'ici. C'est ainsi que John W. Klein a retracé l'histoire de Charlotte Corday, que Jules Eckert Goodman a tenté d'intéresser les Londoniens de 1937 à Dumas père et à ses contemporains : Ida Ferrier, Marie Dorval, Ada Mencken, Auguste Maquet, Alfred de Vigny, le docteur Bixio : *the Great*

romancer (le Grand romancier). Un gros succès de presse pour le principal interprète, Robert Morley, un acteur vigoureux et convaincant, mais le public n'y est guère allé voir.

On a risqué aussi un *Van Gogh*, de Dan Burke, avec Gauguin jouant le rôle de traître dans l'affaire, et un Clemenceau découpé en huit tableaux s'échelonnant de 1858 à 1919 : *le Tigre*, de Reginald Berkeley.

Ces deux dernières pièces, créées sur des scènes d'exception, n'étaient pas destinées à faire carrière, mais tout le monde fondait de grands espoirs sur la pièce nouvelle qu'annonçait le Queen's Theatre, au début de l'été dernier, et qui ressortissait aussi, ou peu s'en fallait, au genre biographique. Emlyn Williams, jeune comédien, auteur déjà visité par la célébrité, l'avait composée pour fêter la rentrée de John Gielgud qui avait passé l'hiver en Amérique. *He was born gay (Il était né gai)* nous reportait à l'année 1815, qui vit surgir de tous côtés de faux Louis XVII en Angleterre. Emlyn Williams avait imaginé un dauphin authentique (joué par Gielgud) aux prises avec des concurrents déloyaux et réduit par le désespoir au suicide. Tout faisait présager un triomphe. Ce fut un désastre. La pièce fut retirée de l'affiche à la dixième représentation. L'auteur, après avoir médité courageusement sur son échec, sollicita son entrée dans la troupe de l'Old Vic, se réfugiant dans le répertoire shakespearien comme on fait une retraite religieuse.

Et le drame policier ? Plus encore que de la pseudo-histoire, les théâtres londoniens en ont abusé, mais pas cependant, faut-il croire, au point de rebuter tout à fait les foules. Peut-être, les spectateurs sont-ils devenus un peu plus difficiles. Il fut un temps où ils acceptaient tout, on eût dit, les yeux fermés, mais là aussi quelques chutes retentissantes ont rendu les directeurs plus circonspects. Tout de même, certaines réussites étonnent. J'avoue ne guère comprendre la faveur qui entoure une pièce de Barré Lyndon, *l'Étonnant docteur Clytterhouse*, et qui dure depuis l'automne de 1936. La pièce est rondement menée, soit. Certains épisodes sont amusants, mais l'historiette est d'une naïveté telle qu'on se demande comment un auditoire a pu jamais l'accepter jusqu'au bout. Il s'agit d'un médecin qui, écrivant un livre sur les réactions

physiques qu'éprouvent les criminels au moment de leur forfait, ne trouve rien de mieux, une fois le soir venu et sa clientèle expédiée, que de pratiquer la cambriole, seul d'abord, puis en bande. Il va même jusqu'à l'assassinat, et tout cela de la façon la plus désintéressée, pour voir l'effet que cela fait, pour avoir sous la main un sujet authentique. Il prend sa tension artérielle, contrôle ses pulsations. Vous voyez le tableau.

Londres n'a pas encore épuisé les délices que la pièce lui fait ressentir. Tout au plus, le spectateur moyen se plaint-il qu'au dénouement le commissaire emmène ce guignol de la thérapeutique, menottes au poing, vers la rigueur d'un châtiment. Ralph Richardson, acteur très direct, conquiert si bien l'assistance qu'on supporte mal l'idée de le savoir sous les verrous.

Barré Lyndon n'exerce pas la sagacité du public. La dualité du héros est proclamée dès les toutes premières répliques. Dorothy Sayers, elle, ne livre la clef de l'énigme que tout à la fin de sa pièce : *Busman's honey moon.*

Le titre est intraduisible : *la Lune de miel du conducteur d'autobus.* Ses vacances *(holiday)*, le conducteur d'autobus londonien est censé les passer à conduire son véhicule, mais pour son plaisir, cette fois. De là, l'expression : *Busman's holiday*, qui est courante et que le titre paraphrase à peine. Lord Peter Whimsey, détective amateur, vient passer sa nuit de noces dans une villa écartée, acquise pour la circonstance, et, dès le lendemain, on découvre un cadavre dans la cave. La lune de miel des jeunes époux s'écoulera à élucider le mystère. Le dénouement s'effectue par une reconstitution du crime qui fait passer des frissons dans l'auditoire. Il y a là une merveille de précision mécanique qui en dit long sur la compétence du metteur en scène. Dorothy Sayers applique d'ailleurs rigoureusement les règles du *fair play :* chaque indice doit être montré en même temps au public et au détective. Tous deux doivent avoir une chance égale de résoudre le problème. Il ne faut pas dire le secret du crime à l'avance au public. De même le détective ne peut recevoir aucun renseignement privé qui ne soit sur-le-champ communiqué au public.

On voit qu'il n'est pas si facile d'écrire un bon drame policier. Ajoutons que le public anglais, s'il aime les sensations violentes, répugne à l'horreur continue. Il faut varier le ton, entrelarder d'humour les épisodes terrifiants et à tout prix couronner la pièce par un dénouement apaisant, fût-il absurde.

Pour avoir méconnu ces principes, l'auteur de *Satyre*, Paul Leslie, qui est américain, je crois, n'est point parvenu à imposer à Londres l'étude qu'il a faite de la folie homicide. La foule s'est écartée du spectacle, peu attrayant à vrai dire, qu'offrait un adolescent étranglant des fillettes ; mais, d'autre part, Percy Robinson et Terence de Marney, les auteurs de *Wanted for murder (Recherché pour meurtre)*, s'étant mieux conformés aux lois du genre, et ayant même consenti à se plier à quelques-unes des concessions que les vieux mélodramaturges faisaient joyeusement aux préférences de la masse, parviennent à intéresser ce qu'on est convenu d'appeler le « grand public » à un cas analogue de manie meurtrière. Dans tout cela, comme on dit, il y a la manière.

Et c'est la manière aussi qui surtout importe dès qu'on pénètre dans le domaine de la comédie légère. Ici, tout est tour de main, doigté, jonglerie. La moindre erreur dans l'agencement de la pièce ou dans la présentation des personnages se paye sur le champ et compromet le succès.

Les deux pièces qui ont, pour ainsi dire, donné le ton à la saison écoulée, sont assez différentes d'accent et d'allures. C'est à elles qu'on s'en réfère pourtant, et sans les dissocier, lorsqu'on en vient à parler de ce que le public goûte vraiment le plus. *French without tears (le Français sans larmes)*, de Terence Rattigan, et *George and Margaret*, de Gerald Savory, ont fait rire, d'un rire de bonne compagnie, des milliers et des milliers de spectateurs.

On joue, à Paris, une adaptation intelligente de la première de ces pièces. Il s'agit, à Londres, de jeunes gens anglais réunis dans une villa du midi de la France. Les adaptateurs de chez nous ont imaginé des Français venant apprendre l'anglais sur la côte britannique. Ils y ont ajouté un Allemand, ce qui déplace un peu la signification de ces trois actes, si tant est qu'on puisse leur attribuer une signification bien définie.

Paris a d'ailleurs, autant que Londres, été sensible à ce que cette œuvre d'un auteur nouveau contient de bonne humeur jaillissante, d'allant, de fraîcheur. Les comédiens qui la jouent à Londres, et qui sont en majorité de très jeunes acteurs, ajoutent encore à cette impression d'allégresse.

La pièce de Gerald Savory est tout aussi vivement menée, mais on y relève une amertume qui ne se fait guère jour chez Terence Rattigan. Ici, nous avons affaire non seulement aux jeunes gens, mais à leurs parents, et c'est l'occasion, pour l'auteur de confronter une fois de plus les générations. Tout au long de la pièce, les personnages bavardent tous à la fois sans s'écouter les uns les autres et, dans cette bruyante famille bourgeoise de Hampstead présentée en liberté, chaque spectateur reconnaît avec joie la famille de ses voisins. Le George et la Margaret annoncés par le titre sont des personnages dans le genre de l'Arlésienne. On en parle tout le temps. On s'attend toujours à ce qu'ils entrent, mais le rideau tombe sans qu'on les ait vus.

Bien que ces deux comédies ne pêchent point par un excès de substance, elles paraissent touffues si on les compare à la *Sarah Simple*, de A.-A. Milne, ou à *People in love (Gens amoureux)*, d'Arthur Reid.

A.-A. Milne est un auteur chevronné qui excelle dans le ton modéré. On lui doit des pièces charmantes dont le dialogue est adroit et qui réunissent aimablement tout ce qu'il faut pour plaire. Sa comédie nouvelle est ténue presque jusqu'à l'inconsistance. Une jeune femme volage revient un beau jour au foyer conjugal au moment même où le mari abandonné, se faisant à son infortune, échange des baisers de film américain avec la veuve, jusqu'alors austère, d'un ecclésiastique. Comment cette Sarah Simple se débarrasse de la veuve et reconquiert l'époux jadis dédaigné, voilà ce que développent, sans complications psychologiques, ces trois actes, qui n'ont d'ailleurs rien d'ennuyeux. En sortant, le spectateur se souvient plus de la grâce blonde et provocante de Léonora Corbett, qui incarne l'héroïne, que de la pièce. Et c'est sans doute bien mieux ainsi.

Arthur Reid, l'auteur de *People in love*, est, par contre, un néophyte. Son premier acte est fort amusant. C'est évidemment

toujours le plus facile à faire. La nommée Helen Winton, rentrant chez elle de nuit, y découvre un cambrioleur. Pour se défaire d'un importun, elle lui présente ce cambrioleur en lui disant : « Mon fiancé ! » L'importun se sauve, et le voleur et la volée demeurent en tête à tête. Vous avez deviné que le cambrioleur n'est pas tout à fait un vrai cambrioleur, qu'il a été conduit à sa tentative d'effraction par une série de circonstances pittoresques et fatales, qu'il est d'autant plus séduisant que l'auréole du bandit, encore qu'imméritée, le pare, et enfin que lui et elle seront fort amoureux l'un de l'autre.

A partir de ce moment, la pièce devient un peu moins amusante, mais le mérite n'est pas mince déjà d'avoir bien campé les éléments d'un bon sujet. Que ce sujet se dilue par la suite et aille même s'évaporant, il n'en faut accuser que l'inexpérience de l'auteur. L'écriture révèle des dons si certains qu'on peut la lui pardonner.

Au terme de cette nomenclature, on voudrait être optimiste et se dire que la carence de l'hiver dernier ne fut qu'un accident causé par les contingences. Le faste et l'éclat du couronnement ont été une redoutable concurrence aux spectacles en chambre. Maint directeur, maint auteur se sont abstenus de tenter leur fortune pendant la période dangereuse... Et, en effet, nous le répétons, des signes de réveil se sont manifestés récemment, mais on ne peut toutefois négliger un fait qui s'impose à la réflexion. Dans presque toutes les villes européennes, la production théâtrale a subi en même temps ce qu'on pourrait appeler une crise de qualité. Le théâtre se trouverait donc menacé, non du dehors seulement, mais de l'intérieur, ce dans presque tous les pays à la fois, et même dans cette Angleterre, où une adoration presque unanime (le mot n'est pas trop fort) entoure encore tout ce qui se fait sur la scène. Ce serait là une constatation si affligeante qu'on oserait à peine en mesurer toutes les conséquences.

ROBERT DE SMET

AUTOMNE POLITIQUE

Je ne sais si les Français moyens, chers à nos journaux d'opinion, attendaient de vives lumières des congrès que nos divers partis politiques ont tenus aux alentours de la Toussaint. Si leur attente était grande, elle a dû être passablement déçue, car le Congrès radical-socialiste de Lille a été le plus confus que l'on ait vu depuis Clermont-Ferrand, le Conseil national socialiste a voté la motion la plus contradictoire que l'on puisse rêver, le petit Congrès de l'Union socialiste a révélé la dissociation profonde de ce parti, le Congrès de la Fédération Républicaine n'a rien apporté de nouveau ; seule, l'Alliance Démocratique, réunie à Nice, paraît avoir, surtout par le discours de son président, M. Flandin, la notion exacte des périls dont nous sommes environnés ; mais, pour l'instant du moins, le rôle de l'Alliance Démocratique ne peut aller plus loin : elle a beau sonner l'alarme, la majorité parlementaire se refuse à ouvrir les yeux.

On aurait pu croire que le Congrès radical, retrouvant à Lille quelque chose de l'esprit de Biarritz, mettrait un terme à l'équivoque, souvent signalée ici, d'un gouvernement qui n'a de raison d'être que de redresser les fautes commises par les socialistes, et n'a de possibilité parlementaire d'exister que par les votes des mêmes socialistes. C'était trop demander, et mal connaître le conformisme des troupes radicales. Si M. Blum avait encore été au pouvoir, le Congrès de Lille l'aurait renversé avec aussi peu d'hésitation, et plus de raison,

que le Congrès d'Angers l'avait fait pour Poincaré ; du moment, au contraire, où un chef radical était premier ministre, on pouvait être assuré que rien ne serait dit qui fût de nature à le gêner. A cet égard, l'examen des textes permettrait de bien amusantes comparaisons entre l'ordre du jour sur la politique financière, rédigé par M. Potut, la motion de politique générale, et la déclaration finale du parti. D'étape en étape, les précisions s'estompent, les critiques s'effacent, et l'on dirait que tout est calculé pour que l'impression finale soit de nature à donner tous apaisements aux alliés d'extrême-gauche, quitte, pour le cas où ils deviendraient décidément insupportables, à se référer plus tard à la doctrine nettement exprimée le premier jour, et où l'on trouverait tout ce qu'il faut pour se désolidariser de leur démagogie. A tout prendre, Congrès sans grande utilité, qui a montré une fois de plus qu'il y avait d'excellents orateurs parmi les radicaux, mais qui a révélé aussi dans le parti de profondes divisions, et l'impossibilité, pour la plupart des élus, de sacrifier les contingences électorales aux nécessités gouvernementales.

Chez les socialistes unifiés, la démagogie a régné d'un bout à l'autre du Congrès, et MM. Blum et Paul Faure n'ont fait triompher leur motion sur les motions extrémistes qu'en la laissant contaminer largement par les thèses de MM. Pivert et Zyromsky, dont les idées sur plus d'un point se rapprochent davantage de l'anarchisme espagnol que du communisme russe.

A l'Union socialiste républicaine, les débats du Petit Congrès ont révélé de profondes divergences de tendances. Écartelés entre leur gauche et leur droite, les socialistes indépendants sont à la veille d'une scission. Ce n'est plus un mystère que leur groupe parlementaire va perdre plusieurs de ses membres au profit du groupe radical et du groupe socialiste unifié ; ce n'est pas un mystère non plus qu'il n'y a aucune communauté de vues politiques entre les vieux chefs et les jeunes, entre M. Paul-Boncour et M. Marcel Déat, entre M. Violette et M. Frot.

Le Congrès de l'Alliance Démocratique a été plus intéressant que ceux dont nous venons de parler et son retentissement a dépassé celui des précédentes assemblées de l'Alliance.

M. Flandin, après avoir tracé le tableau de la situation présente, a ajouté qu'en face de l'effort des pays de dictature, « notre démocratie est perdue si elle reste instable, irrésolue et divisée ». Cette phrase suffit à résumer la situation : elle aurait dû être présente à l'esprit de chaque parlementaire au jour de la rentrée des Chambres. Combien parmi les députés de la majorité, combien parmi ceux de l'opposition, y songeaient ?

*
* *

Où en est le Front Populaire? — Il est des pays, la Tchécoslovaquie, par exemple, où le régime électoral donne une telle stabilité aux partis politiques qu'il n'y a pour ainsi dire aucune possibilité de crise dans les séances du Parlement. Chaque formation gouvernementale repose sur l'accord des partis, elle se défait si l'accord se relâche et tout se passe dans la coulisse. Depuis quelques années, mais surtout depuis les élections de mai 1936, notre régime parlementaire se rapproche de plus en plus de ce type où les couloirs remplacent la tribune. Les alliances électorales sont tellement étroites et impérieuses que les élus n'ont plus aucune faculté de décider hors de la dépendance des groupes politiques voisins. Parallélisme étonnant des effets de deux régimes électoraux contraires dans leurs principes : la proportionnelle clichant les alliances au Parlement, le scrutin uninominal les fixant à la base ! Mais laissons ce point, et recherchons un peu la nature des liens qui unissent, dix-huit mois après les élections, les partis de la majorité de Front Populaire.

De la mystique de mai 1936, il ne reste évidemment plus grand'chose. Quand les partis d'extrême-gauche convoquent leurs militants à des manifestations « de masse », les effectifs n'atteignent guère que le quart des foules d'il y a un an. On se fatigue à rester le poing tendu. Dans un autre ordre d'idées, la C.G.T. n'a déjà plus les cinq millions d'adhérents qui avaient afflué sur ses contrôles au moment des accords Matignon, car bon nombre de cotisations ne sont pas recouvrées. Mais ce qui est plus grave que ce refroidissement de l'enthousiasme, ce sont les sourdes luttes qui se manifestent entre

tendances au sein de la C.G.T. ou de la Ligue des Droits de l'Homme, entre partis au sein du Rassemblement Populaire. Partout, ce dont on se plaint, c'est du *noyautage*, de la *colonisation* qui demeurent le but essentiel de l'activité communiste. A la C.G.T. les militants de tendances purement syndicalistes qui constituaient les vieux cadres assistent impuissants à l'invasion de leur organisation par des éléments pour qui les préoccupations professionnelles sont bien moins importantes que les affaires d'Espagne, ou de la lointaine Chine.

Sur le plan de la C.G.T. la querelle se manifeste dans les hebdomadaires syndicaux ; sur le plan politique, elle devient tout aussi visible et apparaît dans la presse quotidienne sous la forme de polémiques fort aigres entre *l'Humanité* et le *Populaire*. « Il faut que cela cesse » déclarait récemment dans le journal socialiste la Commission administrative du Parti, mais l'avertissement ne suffisait pas, puisque *l'Humanité* cherchait hier encore une querelle au ministre de l'Intérieur, coupable à ses yeux de n'avoir pas autorisé une quête au profit de l'Espagne républicaine *: Interdiction qui fait rougir*, imprimait le journal communiste en caractères d'affiche, et *le Populaire* répondait : « En voilà assez ! » et mettait sans ménagement les choses au point. Duclos, à Montreuil critiquait Blum cédant *sous la pression du grand capital*, exactement comme les socialistes en 1926 vitupéraient Herriot cédant devant le *mur d'argent*. De son côté, M. Paul Faure, chaque fois qu'il prend la parole ne manque pas l'occasion de demander aux partisans de l'alliance militaire avec les Soviets, de quelle utilité peut nous être une armée dont le grand état-major, traître ou non, est en tout cas au cimetière. Allons, l'unité est en marche, comme l'écrivait plaisamment M. Frossard, l'autre semaine.

Entre socialistes et radicaux, les heurts sont moins violents pour une raison assez curieuse. Les socialistes croient revenir bientôt à la direction des affaires — M. Dormoy en a fait l'aveu sans nuance dans un discours en Normandie, et l'aile gauche des radicaux est persuadée que le Front Populaire peut durer jusqu'en 1940, sous une direction radicale. Ces deux illusions contradictoires ne sont évidemment partagées ni par M. Chautemps, ni par M. Léon Blum, mais comme

ces deux subtils politiques sont d'accord pour que dure l'actuel compromis, les polémiques entre radicaux et socialistes sont très atténuées, et se bornent à des critiques réciproques à l'adresse des radicaux les plus modérés ou des socialistes les plus extrémistes.

*
* *

La rentrée des Chambres. — C'est dans une atmosphère de grisaille et de brouillard que s'est faite la rentrée des Chambres. « Automne 1937 », a dit M. Paul Reynaud. Inquiétude du lendemain, mais fondue dans une vague lassitude, dans une atonie générale qui fait que ceux-là même qui voient le mieux le mal dont nous souffrons ne cherchent plus le remède. Dans une ambiance aussi brumeuse, la vie politique ne saurait se dérouler qu'au ralenti. Songe-t-on à la passion vraie ou artificielle qu'aurait éveillée il y a un an la découverte de l'organisation dite des *cagoulards?* Aujourd'hui, malgré les efforts quotidiens de la presse d'extrême-gauche pour montrer le régime en péril, l'opinion sourit du caractère rocambolesque de ces souterrains, et de ces associations directement inspirées des carbonari ; elle ne peut s'empêcher de noter la coïncidence qui livre à la publicité, le jour même de la rentrée des Chambres, les résultats d'une enquête poursuivie depuis quatre mois, et le seul point qu'elle soit disposée à prendre au sérieux, c'est, si on la démontre, la provenance étrangère des moyens financiers et des armes.

Cependant, à la Commission des Finances de la Chambre, l'Assemblée des successeurs, comme l'appelait Poincaré, quelques escarmouches ont préludé à la rentrée parlementaire. A l'occasion de la discussion du budget, on voyait s'amorcer le même travail de sape, qui a amené à l'automne 1933 la chute des Cabinets Daladier, Boncour et Sarraut. A l'effort de compression réalisé sur tous les chapitres par M. Georges Bonnet, le distingué rapporteur de l'Agriculture opposait l'insuffisance des crédits prévus pour la nourriture des étalons de nos haras — peut-être d'ailleurs avait-il raison sur ce point un peu spécial ; mais si l'on avait laissé continuer seulement trois semaines cet ouvrage, il ne serait rien resté

de l'équilibre budgétaire et pas grand'chose du ministre des Finances. Le but de la manœuvre était d'ailleurs clairement exposé dans un journal socialiste de province : il fallait isoler M. Bonnet, et le réexpédier à Washington.

M. Chautemps n'a pas laissé se développer l'intrigue : il lui a suffi de faire front, de rappeler la déclaration de Rambouillet et d'affirmer que le Gouvernement tout entier était solidaire du ministre des Finances pour faire rentrer dans le néant les commissaires socialistes. Dès lors, le scénario de la rentrée était facile à régler : un débat de deux jours avec quinze interpellateurs, parmi lesquels se sont empressés de se faire inscrire les deux ou trois hommes dont la présence à la tribune aurait pour effet, si le Front Populaire était mort, de ressusciter son cadavre...

Ce débat s'est terminé par un vote de confiance où le Gouvernement a obtenu la plus forte majorité que l'on ait vue depuis le début de la législature (399 voix contre 160) ; mais, comme il arrive parfois, l'ampleur même de cette majorité en dénonce le caractère équivoque : les communistes ont voté pour le cabinet qu'ils combattent à la fois sur le plan extérieur et intérieur, et les socialistes, en apportant leurs voix au Gouvernement, les ont enveloppées d'une déclaration de M. Sérol, fort courtoise, certes, mais difficile à mettre en concordance avec la doctrine financière de M. Georges Bonnet.

Essayons de préciser ces deux points, car c'est d'eux que dépend la durée de la course que le Front Populaire peut encore fournir.

Après le lamentable échec de M. Vincent Auriol, la faillite de la théorie du pouvoir d'achat, et le départ sans gloire du ministère socialiste, M. Georges Bonnet est revenu d'un seul coup aux traditions financières orthodoxes, à la politique que M. Poincaré, en 1926, a pu conduire à son terme, et que les socialistes, en 1932 et 1933, n'ont pas permis à M. Germain-Martin et à ses successeurs de continuer. Les effets de l'action de M. Bonnet ont été ceux que l'on pouvait attendre d'une politique d'inspiration saine, conduite par notre meilleur technicien. Le ministre des Finances, laissant parler les chiffres, a résumé lui-même les premiers résultats obtenus :

« Le budget de 1937 est en équilibre pour les derniers mois

de l'année, puisque les dépenses ordinaires en ont été totalement couvertes par les recettes ordinaires, les échéances de 1937 honorées sans encombre, les échéances du début de 1938 assurées d'ores et déjà, le crédit anglais remboursé, les cours des rentes améliorés de 15 à 20 p. 100, le taux de l'escompte ramené de 6 p. 100 à 3 p. 100, l'intérêt des bons du Trésor tombé de 6 p. 100 à 3 p. 100, le taux de l'argent au jour le jour revenu de 6 p. 100 à 2 p. 100 et le stock d'or de la Banque de France accru de 4 milliards. »

Il est difficile de contester ces chiffres et l'extrême-gauche ne s'y risque guère ; où elle est forte d'ailleurs, ce n'est pas sur le terrain des faits, mais sur celui des passions. Recrutant sa clientèle électorale dans des masses abreuvées de démagogie et incapables de tout effort critique, l'extrême-gauche ne tient aucun compte des difficultés financières. L'échec de l'expérience Blum sera toujours imputable, aux yeux de ses électeurs, à la fatalité ou aux deux cents familles, et M. Duclos, au moment où M. Bonnet, sou par sou, amasse les sommes nécessaires à éviter le protêt des échéances et la faillite, énonce une série de réformes dont le total coûterait trente milliards ! Tant que la démagogie ne sera pas qualifiée comme un délit par les lois, la démocratie ne sera pas à l'abri de petits accidents, comme ceux qui lui sont arrivés à Rome ou à Berlin.

Je sais bien que la question ne se pose pas pour l'instant avec cette rigueur ; je sais bien que socialistes et communistes, bon gré, mal gré, ont été forcés de voter pour la politique financière de M. Georges Bonnet, et que seuls, en définitive, les résultats comptent. C'est vrai ; malheureusement les débats de politique générale règlent tout ou ne règlent rien : en juillet, à la veille des vacances, un vote de confiance laissait au cabinet Chautemps toute liberté d'action dans le cadre des pleins pouvoirs. Le 19 novembre, le même vote donne exactement trois jours de répit, puisque la question des fonctionnaires reste posée et que l'on ignore, à l'instant où j'écris, quelle sera la décision du Conseil des Ministres, le mardi 23 novembre, et celle de la Chambre, le jeudi 25.

On sait l'écart qui subsistait le 19 entre les revendications du cartel des fonctionnaires et les concessions du Gouvernement, les fonctionnaires réclamant 150 francs de supplé-

ment mensuel et l'échelle mobile, le cabinet leur proposant 100 francs par mois. Ce qui fait la gravité du conflit, c'est que les fonctionnaires se sont efforcés de dresser la délégation des gauches contre le cabinet, en lui demandant de reprendre leur revendication sous forme de contre-projet, et que les communistes, par une lettre de M. Duclos, se sont mis à leur entière disposition et leur ont promis de défendre leur thèse. De leur côté, les socialistes manœuvrent. Ils ne peuvent pas prendre aussi ouvertement position contre la solidarité ministérielle, mais ils ne veulent pas laisser aux communistes le bénéfice électoral de leur appui aux employés de l'État. Il ne s'agit aucunement ici de porter un jugement au fond sur la légitimité des revendications des fonctionnaires : toute la question est de savoir si, en remédiant à leur situation dont la politique de M. Blum est responsable, par la dévaluation et la vie chère, on n'ouvrira pas la porte à une nouvelle dévaluation et à une nouvelle hausse des prix. Il est difficile de savoir si les fonctionnaires iront jusqu'au bout de leurs menaces ; mais quand on se rappelle combien leur pression a été décisive contre les gouvernements de cartel de 1933, on voit le sérieux danger qu'elle fait peser aujourd'hui sur le second cabinet de Front Populaire. En présence de leurs revendications, il est trop évident que, sur les 399 députés de la majorité, il y en a bien près de 300 qui sont prêts à voter les yeux fermés n'importe quelle réforme, telle que la nationalisation du crédit ou le contrôle des changes, pour peu qu'on leur promette qu'elle fournirait les ressources nécessaires. Vraiment, les adversaires du régime parlementaire ont beau jeu dans leur critique, lorsqu'on voit les élus placer au premier plan de leurs préoccupations les 150 francs des postiers et des instituteurs, quand on sait quelle est la situation présente de notre pays.

M. Delbos va partir dans quelques jours pour un long voyage, où il visitera successivement les capitales des États avec lesquels nous lient les pactes les plus précis d'alliance et d'amitié. Il s'efforcera de renouer les liens qui se relâchent, de ramener les confiances qui s'écartent, de réchauffer les sympathies qui se glacent, et nous souhaitons passionnément que sa bonne volonté rencontre le succès. Mais si le débat de l'autre jour avait été consacré uniquement à la politique

extérieure, sa conclusion aurait été forcément empreinte de pessimisme. En dix-huit mois de Front Populaire, il n'est pas un point de l'échiquier international sur lequel nous n'ayons perdu plus ou moins de terrain. Je ne prétends pas qu'on n'ait point fait de fautes avant 1936, je n'incrimine pas davantage l'action particulière du Quai d'Orsay, le malheur veut que notre politique intérieure ait frappé de stérilité ou de suspicion d'excellentes initiatives et qu'elle en ait empêché d'autres. Nous n'avons pas d'ambassadeur à Rome, et dans ce fâcheux état de choses, l'Italie a certainement plus de responsabilité que nous ; mais personne ne nous obligeait à avoir, seuls avec l'U.R.S.S. et le Mexique, un ambassadeur à Barcelone. Ce diplomate, homme de mérite d'ailleurs, a rejoint son poste le jour même où l'envoyé de la Grande-Bretagne arrivait chez Franco. Ce simple rapprochement souligne avec ironie qu'il y a quelque divergence entre l'action de l'Angleterre et la nôtre, malgré tout ce que nos officieux de presse et de T.S.F. ont pu nous dire sur la communauté d'action des démocraties !

Le président du Conseil, qui n'est pas seulement le meilleur orateur du Parlement, mais qui est aussi un observateur froid et lucide, voit mieux que nous les contradictions internes de sa majorité, et lorsqu'il constate qu'il n'y en a pas d'autre à la Chambre, il sait bien que si le Front Populaire essayait de revenir à sa forme première, le Sénat d'abord, les faits ensuite, le mettraient durement à la raison. La politique de M. Chautemps est donc faite de temporisation ; si les ravages qu'a laissés derrière lui le Gouvernement socialiste étaient moins profonds, on pourrait prédire à peu près à coup sûr le succès de cette expérience radicale. Il est bien évident que la fièvre de juin 1936 est tombée, la mystique socialo-communiste est passablement dévaluée, l'épreuve du pouvoir a été cruelle à tel qui faisait dans l'opposition figure de grand homme. Le coup de frein a été donné, et magistralement, mais les erreurs commises n'ont pas été réparées. La loi de 40 heures n'a pas été révisée et voici que les fonctionnaires en demandent l'application, comme si le guichet du percepteur était aussi fatigant que le four de l'usine ! On a recruté, si nos renseignements sont exacts, plus de 100 000 employés nouveaux. Les gardera-t-on, ou les inscrira-t-on au chômage, car

les renvoyer à la terre, où ils travaillaient il y a un an, ce serait plus difficile que les travaux d'Hercule? On économise sur tous les postes du budget, mais la hausse des prix continue et rendra nécessaire des cahiers supplémentaires de crédits. On fait effort pour la Défense nationale, mais le scandale des usines d'aviation nationalisées s'aggrave. Si vraiment il n'y a pas d'autre majorité possible dans cette Chambre, jusqu'où faudra-t-il que se développe le mal pour que l'on y porte enfin remède? Ne verrons-nous pas cette dissolution, à laquelle a déjà fait allusion à plusieurs reprises le président du Conseil?

*
* *

Réforme électorale et dissolution. — On a beaucoup trop parlé de dissolution à une époque où gouverner était pourtant bien facile. De ces velléités récentes qu'aucune action n'a suivies, comme du geste maladroit de Mac-Mahon, il demeure un préjugé défavorable contre l'exercice d'une prérogative constitutionnelle. Il ne faut pas se dissimuler que sans de graves raisons, il serait bien difficile de passer outre.

Si l'on procédait aujourd'hui à une dissolution de la Chambre sans avoir modifié le mode de scrutin, je crois qu'il serait vain d'attendre des élections nouvelles un grand changement de majorité. Une dissolution ne serait de quelque utilité que si elle était précédée du vote d'une réforme électorale, mais le principal obstacle au vote d'une telle réforme, c'est précisément que de nombreux députés y voient la condition préalable, donc la menace d'une dissolution. C'est pour cette raison que tous les arguments théoriques que l'on peut faire valoir pour ou contre la proportionnelle et le scrutin majoritaire passent en ce moment à côté du but : dans ces conditions, le débat sur la réforme électorale ne paraît pas près de s'engager, et s'il s'engage, cela ne veut point dire qu'il aboutira à son terme. Plus on considère la situation, et plus les chances qui restent au parlementarisme de se sauver lui-même se restreignent dangereusement. Automne politique. Que nous réserve l'hiver?

FRANÇOIS LEUWEN

PARMI LES LIVRES

ROMANS ÉTRANGERS

HUXLEY, MORGAN, CALDWELL

Depuis plusieurs années déjà, les efforts d'Aldous Huxley se sont orientés vers des recherches de composition lui permettant de lier dans une même œuvre ses préoccupations d'intellectuel et ses aptitudes de romancier. En tant que romancier il avait dû en effet, jusqu'à maintenant, limiter les discussions d'idées qui lui sont chères, et où il apporte un esprit inventif et paradoxal assez proche de celui qui paraît dans *Intentions* d'Oscar Wilde, aux conversations tenues entre ses personnages[1]. Dans son nouveau roman, *la Paix des profondeurs*[2], il a adopté un système qui lui permet de rassembler divers épisodes d'une même existence et de nous faire connaître, plus complètement que par des dialogues, la vie intellectuelle, les méditations philosophiques, psychologiques, politiques de l'homme qu'il a choisi de peindre — et qui paraît, pour le caractère et l'esprit, lui ressembler comme un frère. On voit en effet alterner par tranches successives le roman d'Anthony Beavis, roman étendu sur plus de trente ans, et le journal intime tenu par cet aristocratique sociologue pendant les dernières années de cette période. Peut-être, si Huxley n'avait pas le talent qu'il faut pour faire admettre tous les postulats, trouverait-on cette alternance un peu artificielle, bien qu'elle prétende et réussisse souvent à projeter sur le héros du livre deux éclairages différents et complémen-

1. Pourtant dans *Contrepoint*, les extraits du carnet de Quarles représentaient un premier et rapide essai de la méthode adoptée aujourd'hui par Huxley.

2. Plon. 2 volumes. Traduction Jules Castier.

taires. Mais on ne se sent pas beaucoup de goût pour critiquer un auteur aussi parfaitement maître de son jeu que l'est Aldous Huxley — un auteur dont les poches sont toujours gonflées de si bonnes raisons qu'on admet aussi de suivre sans impatience un récit qui saute de 1902 à 1934, pour revenir à 1912, puis bondir de nouveau à 1935, etc... Ce ludionisme chronologique est inspiré par des observations analogues à celles qui ont permis à Proust de tirer un monde d'une madeleine. Nos souvenirs se présentent à notre esprit selon une chaîne d'associations d'idées et non par rang d'âge — ce qui a permis au lecteur du *Temps Perdu* de voir, sans s'étonner, Marcel, qui, dix lignes plus tôt, n'était encore qu'un enfant, entrer d'un pas délibéré dans une maison de rendez-vous. Pourtant ces raisons ne sont pas les seules qui aient guidé Huxley. Il n'est pas impossible, soit dit entre parenthèses, qu'il ait vu là un moyen de remédier à ce que M. Lanoire, dans un excellent article publié ici même, appelait son « impuissance à ordonner une intrigue suivie » — expression que M. Huxley jugerait sans doute excessive, mais dont il doit admettre en son for intérieur des versions atténuées. Une pareille composition permet, c'est certain, de donner à telle scène qui plaît à l'auteur une importance plus grande que dans un récit normal. Elle masque aussi certains trous. Mais la principale considération qui a déterminé Huxley à monter son puzzle d'après des règles nouvelles, c'est bien certainement qu'elles lui permettent, par des rapprochements ou des oppositions savamment calculés, de concentrer constamment la lumière sur un problème essentiel qui intéresse Anthony, Huxley et toute notre époque : le problème de la personnalité.

Les divers épisodes de la vie d'Anthony, même s'ils étaient présentés à la vieille mode, qui est de commencer par le commencement, rendraient déjà sensibles, à vrai dire, les discontinuités du moi qui préoccupent son créateur. En 1902, Anthony est encore un enfant lorsque sa mère meurt. Mais — semblable en cela à maintes grandes personnes — il ne réussit pas à éprouver « sa » douleur pendant les jours tragiques ; par contre, quand il est rentré à l'école, tout à coup, à la faveur d'un incident en apparence insignifiant, le sentiment de son deuil l'envahit avec une puissance irrésistible.

Comment ne pas se souvenir, à ce trait, du jeune Proust, qui, pendant de longs mois, n'avait pu réellement « sentir » que sa grand'mère était morte? La genèse et la marche de nos sentiments ne seraient explicables que si les mystères de l'inconscient étaient dévoilés. En attendant il semble que pour nos joies et nos peines il nous faille attendre les ordres d'un second moi mystérieux et inconnu.

En 1912, Anthony est étudiant. Tout sollicite sa curiosité; on le voit entouré des livres les plus divers, picorant avec délices les œuvres de Bayle ou celles de sainte Thérèse, et se plaisant à passer des unes aux autres. Il a une maîtresse, Mary Amberley, plus âgée que lui de quelques années. C'est une fantaisiste qui pourrait bien avoir quelques vices. Sachant que le meilleur ami d'Anthony, Brian, se refuse par ascétisme à accorder la moindre, la plus furtive caresse à sa fiancée, Joan, et que celle-ci en souffre, Mary a l'idée d'une expérience. Si Anthony embrassait Joan, qu'arriverait-il? A la faveur d'un pari, elle pousse Anthony à résoudre le problème par le mode expérimental. Le jeune homme s'exécute et il en résulte diverses catastrophes, dont la plus marquante est le suicide de Brian. Ce suicide, Anthony aurait pu vraisemblablement l'éviter en mettant son ami au courant des circonstances de l'incident. Il a songé à le faire, il a voulu le faire et il a été rejoindre Brian en province pour exécuter ce dessein. Mais en face de son ami, il a hésité, il a cherché à gagner du temps, et finalement le pire est arrivé. Les scènes qui mettent en présence Brian et l'hésitant Anthony sont montées avec une précision étonnante. On ne saurait donner représentation plus concrète des tournois que peuvent se livrer dans le champ clos d'un esprit, une volonté initiale et de petites volontés marginales. Le dessein de parler comme le fait de ne pas parler ont été les fruits d'une même bonté, d'un même désir de bien faire. Tout semble si explicable, si légitime même dans les déplorables hésitations d'Anthony, qu'il apparaît (ou du moins l'auteur le souhaite) qu'une nature rustique, simple et sans nuances, une brute en somme, aurait pu seule se tirer brillamment de la série de cas de conscience que proposait chaque minute nouvelle. Examinée de près, la volonté devient un phénomène incompréhensible, inexistant. Comment un homme pourrait-il vou-

loir puisqu'il n'est qu'une succession d'états? En prenant le ton ironique de l' « humaniste paradoxal » qui lui va si bien, Huxley fait développer ailleurs par Anthony que les personnalités marquées, puissantes, ont un caractère archaïque. En équilibre au milieu de la masse de ses connaissances, un homme moderne bien doué ne se laisse glisser vers aucune conviction, n'évolue vers aucun type.

Arrivé à ce point, le commentateur se trouve aussi égaré, au milieu des possibilités de controverses, que l'homme cultivé de Huxley. Si l'on considère le roman en lui-même, on se demande si l'auteur n'a pas affaibli sa démonstration de l'état d'atomisme sentimental auquel se voit, d'après lui, réduit l'homme moderne en prenant pour héros un homme hésitant. Anthony est-il hésitant parce qu'atomiste ou atomiste parce qu'hésitant? Est-ce qu'Hamlet, comme le suggère Huxley, en savait trop pour se décider, ou bien, répugnant spontanément à l'acte, n'expliquait-il pas cette répugnance par des pensées subtiles, qui s'exerçaient en réalité sur un plan tout différent? Et Anthony est-il un nouvel Hamlet, type éternel de l'indécis, ou le représentant le plus *up to date* de nouvelles conceptions psychologiques? C'est un fait en tout cas — et d'une signification contradictoire — que les amis d'Anthony, dont beaucoup sont très cultivés, ont, grâce aux bons soins de M. Huxley, valeur de types. Il n'y a pas parmi eux d'Iago, mais on aperçoit au moins un don Quichotte, un Tartufe et une madame Bovary.

Quelque vingt ans plus tard, Anthony est devenu l'amant de la fille de Mary Amberley, Helen. Il est son amant, mais il n'est pas sûr de l'aimer, il ne se résoud jamais à lui dire : « je t'aime », si bien qu'un jour, exaspérée, Helen l'abandonne. Elle le reprendra d'ailleurs, quelques années plus tard, quand son nouvel amant aura été « liquidé » par les nazis, à la suite d'un enlèvement, dont le caractère « fait-divers » est peu satisfaisant pour le goût. Anthony ne peut-il aimer parce qu'il est tellement clairvoyant que l'amour, sous ses yeux scrutateurs, se dissout comme un brouillard et révèle sa valeur réelle, soit néant? Ou bien Anthony est-il un homme intelligent, incapable par nature d'aimer et qui s'agite avec une subtilité merveilleuse autour d'une notion-symbole,

l'amour, qui lui est naturellement étrangère? Le problème de la personnalité est aujourd'hui plus préoccupant que jamais. Sans l'influence de nouveaux rayons psychologiques, les mots amour et volonté s'affaissent démantelés ; la discontinuité est hissée sur le pavois ; à le bien prendre, c'est une nouvelle querelle des universaux où la morale et la société sont également intéressées. Mais qui pourra jamais prouver qu'Anthony, atomiste entre tous distingué, aurait pu être, une seule seconde, tous syllogismes étant écartés, un véritable amoureux?

Anthony, c'est certain, agit et pense comme un homme qui n'est qu'une succession d'états. Il ne croit pas à la personnalité, non plus que n'auraient pu y croire ces autres intellectuels brillants et *hésitants* qui paraissaient dans *Jaune de chrome*, *Antic Hay* ou *Point-Contrepoint*. Et comme il est le fils de l'auteur de *Brave New World*, Anthony a des vues fantaisistes ravissantes sur ce que devraient être les annonces de personnalités à vendre, dans les journaux de demain. Par exemple, pour la haute couture : *Ravissante personnalité d'intérieur de la maison Proust. Maisons Nietzsche et Kipling : personnalités de sport. Personnalité de nuit : création de Lawrence. Personnalité de bains, par Joyce.* La personnalité, d'après Anthony, ce sont les conditions sociales, les exemples littéraires qui la forment. Chacun endosse le manteau qu'il peut et, parfois, sans avoir rien compris à la composition du modèle. Renan disait déjà que les formes survivent longtemps aux idées qui les ont fait naître... Anthony ou l'un de ses amis, aussi subtil que lui, pressentent aussi l'influence des régimes alimentaires sur la prétendue « personnalité ». Ne les entend-on pas démontrer, avec un sourire, qu'une riche alimentation carnée fait des individualistes — et des chrétiens? On évitera le débat, mais sans refuser d'admettre qu'il y a une relation entre les préférences de notre estomac et notre psychologie. Dans le compartiment des annonces prévues par Huxley, il resterait en somme à ajouter : « Pour bien comprendre Mozart, prenez de la phosphatine Gamma ».

Porté au niveau des dissociations intellectuelles — là où s'exécutent, entre la psychologie et les sciences exactes, des mariages tentants et aventureux, où les révélations du micros-

cope remettent tous les problèmes de la vie en question, où, en fin de compte, on est bien obligé de convenir qu'une femme est un composé discontinu d'électrons tourbillonnants, comme la faïence d'un simple lavabo — il n'est chagrin ou plaisir qui ne perde sa signification. Anthony-Huxley sait, par expérience, que de savants exercices dialectiques substituent à un chagrin le subtil plaisir d'en démonter les causes et anéantissent commodément toutes les responsabilités morales. C'est un monde de jeu où les brillants intellectuels de Huxley se réfugient spontanément et font merveille. Mais parce qu'Huxley est d'un naturel ironique et gentiment sarcastique, et qu'il ne s'épargne jamais lui-même, ce refuge qui est le sien, le lieu où il respire le mieux, où il est le plus brillamment lui-même, il entreprend dans *la Paix des profondeurs* de l'écraser sous le ridicule. Anthony ne veut pas être au nombre de ces évadés de la science, du paradoxe et de l'analyse. Il vomit ce qu'il appelle « *les Tireurs au flanc de la vie supérieure* ». Il veut retrouver la responsabilité, la foi et l'unité et, dans le roman tout au moins, en effet, il les trouve.

Le critique pénétrant qu'est M. Lalou a indiqué dans des pages excellentes les étapes de la marche entreprise par Anthony-Huxley de l'atomisme vers l'unité. Il n'y a rien à ajouter à son exposé, sauf ce correctif : nous voyons Anthony déclarer qu'il veut aimer complètement Helen reconquise. Nous apprenons qu'il est habité par une foi, une foi politique : le pacifisme. La ligne du journal intime et la ligne du roman se rejoignent pour nous informer qu'Anthony vivant, qu'Anthony pensant est devenu « unitaire ». Il n'y a qu'un malheur, c'est que nous n'y croyons pas. Peut-être demain M. Huxley saura-t-il, par quelque nouvelle œuvre, nous faire honte de notre scepticisme. Nous pensons volontiers qu'il souhaite l'unité intérieure, mais nous ne sentons pas qu'il l'ait trouvée. Anthony, à la dernière page du livre comme à la première, continue de n'être pas amoureux : la personnalité telle que Huxley la conçoit ne cesse de filer par tous les trous du tamis psychologique ; l'amour-libération que Huxley propose comme terme de notre effort ou de notre évolution — et qui est tout proche de cet amour destructeur du moi que Tolstoï a célébré — nous apprenons qu'il y croit,

sans réussir à nous en persuader. Il n'y a rien de moins convaincant, à l'heure actuelle, que l'unitarisme de Huxley.

N'est-ce pas simplement un but qu'il s'est proposé? Et qu'il s'est proposé uniquement parce qu'il est contraire à sa véritable nature, à sa nature d'élégant tireur au flanc de la vie supérieure? Une espèce de charge poussée contre soi-même par un homme qui est naturellement « contre tout » et qui dit fort bien d'Anthony, son double, qu'il est contre la mystique avec la science et contre la science avec la mystique? Et cet épilogue d'auto-punition ne répondrait-il pas fort symétriquement aux propos cinglants lancés par Anthony, au début du livre, contre Marcel Proust, représenté « affreusement blanc avec ses chairs mollasses » se vautrant dans « le bain tiède de son passé » et se gargarisant voluptueusement avec cette eau de lessive, alors qu'en réalité Anthony vit de Proust et qu'on retrouve Proust à toutes les pages du livre?

Les idées lancées par l'auteur, ses entreprises démonstratives sont si diverses qu'on est vite entraîné à donner, dans une analyse de la *Paix des profondeurs*, une place prépondérante à l'élément intellectuel. Pourtant les diverses séries d'aventures qui composent ce roman ont une vie, un naturel qui suffiraient à séduire. Le mouvement qui les entraîne est rapide, et l'on dirait que les effets de surprise, nombreux, l'accélèrent encore. Le *tempo* se rapproche du théâtre, parfois du cinéma. L'enchevêtrement des intrigues présentées accentue cette impression et il arrive que ce roman, bourré d'intentions intellectuelles, fasse songer à *Vingt-quatre heures*, de Louis Bromfield. En brouillant la chronologie, Huxley s'est donné la faculté de dilater certaines scènes qui n'auraient peut-être pas pu, dans un récit conçu normalement, occuper une place aussi large. Ç'eût été dommage. Un chapitre, par exemple, nous fait pénétrer, à la suite d'Helen, dans une épicerie, une papeterie, une boucherie. Helen, pour confondre sa sœur, s'est promis de voler un objet dans chacun des magasins. On ne peut imaginer la drôlerie, la prodigieuse justesse de ton de ce petit sketch, exécuté sur le thème de l'acte gratuit. Un autre jour, nous suivrons Helen dans un dîner, dans un bal : cette fois nous trouvons des touches de pureté, des ondes de

fraîcheur qui rappellent l'*Invitation à la valse*, de Rosamond Lehmann, et un amusant enchevêtrement de monologues intérieurs assez proche du « dîner de famille », si brillamment réussi par Virginia Woolf dans la *Promenade au phare*. On ne songe pas à dénoncer des « influences », mais à indiquer la variété de ton de Huxley. Pendant qu'Helen danse, sa mère, à un autre étage, entreprend de faire une scène à son amant et se voit fermer la bouche par un assaut amoureux. Voilà cette fois une scène qui porte la marque pure d'Huxley : cet intellectuel à problèmes, qui est très sensible et capable de saisir et d'exprimer les plus fugitives impressions poétiques, saute, avec un plaisir infini, dans les aventures fantasques ou osées. Il est malaisé de percevoir plus vivement que lui ce qu'il y a de comique dans les instants les plus tragiques. Et au fond il adore les contrastes qui lui permettent de changer de ton, de se reprendre et peut-être de lutter contre une impression d'ennui qu'il craindrait de voir naître, en lui-même, s'il demeurait longtemps sur une note émue. Il y a un lien entre cette attitude et la situation d'adepte de la vie supérieure. L'une est peut-être la condition de l'autre. En tout cas, Huxley aime à montrer que la vie est un peu folle. On devine son plaisir quand il a fait découvrir à Helen, par exemple, que son mari écrivait des romans de grand amoureux, alors qu'il paraît à peu près incapable de lui prouver son amour conjugal. « *Imaginez Europe*, dit-elle, *si le taureau s'était, en fin de compte, révélé être Narcisse.* » Ainsi du reste : l'incident qui sépare Helen et Anthony, c'est la chute d'un fox tombé d'un avion et qui vient littéralement éclater à deux pas de la terrasse sur laquelle les amants viennent de se donner des preuves de tendresse, dont Huxley nous a livré une peinture saisissante. Si au Mexique, où il a été, sans y croire, se mêler à une révolution, si Hugh est sur le point d'être tué par un Mexicain, c'est à la suite du plus burlesque malentendu surgi dans un bar à propos d'un verre offert et refusé.

Enfin, un jeu constant de rapprochements littéraires ou historiques analogue à celui que pratique Proust, quand il poursuit, par exemple, une longue comparaison entre les garçons d'un restaurant et les desservants d'un temple, sert, tout en

fixant les jeux de scène, à alléger certaines minutes et à maintenir, dans l'ajustement même des notes de détail, cette attitude de liberté ironique à l'égard du sujet qui est chère à Huxley. Un homme, qui a souffert de voir la jeune fille qu'il aime s'éloigner longtemps de lui dans un bal pour danser, lui fait reproche, sur un ton faussement badin, d'avoir été si « longtemps occupée ». « *Occupée, fit-elle en écho, mais je ne faisais que danser. Et ce fut comme si quelque Moïse ingénu et inconscient avait dit à ses Israélites éblouis : « Je ne faisais » que parler à Jéhovah* ». Ce qui est évidemment assez « Proust », comme l'est aussi cette expression employée par Anthony, quand il veut évoquer l'acte d'amour : « Faire les saints », ce qui rappelle certains de ses souvenirs amoureux situés rue des Saints-Pères. Ainsi Swann disait « faire catleya ».

Dieu que la vie est drôle, étrange, diverse, comique, tragique ! voilà le leit-motiv secret du spirituel, de l'aérien Huxley. Parmi les êtres humains, il s'amuse à chercher les plus divers, les plus opposés et il en trace des portraits étonnants, où toutes les déformations, les tics de langage sont saisis avec une parfaite sûreté. Cet art de fixer le ton de chacun s'apparente encore à celui de Proust. Huxley aime surtout à le pratiquer sur ces intellectuels, qui sont ses héros favoris. Il y a quelque cinq ou six personnages dans ce seul roman qui écrivent un livre, songent à en écrire ou en ont écrit. Le père d'Anthony, essayiste érudit et amateur d'étymologies, est l'animateur de scènes impayables. Mais c'est peut-être l'ethnographe Hugh qui a inspiré le portrait le plus parfait, le plus nuancé. On salue avec un vif plaisir toutes les entrées de ce savant intelligent, mais timide, embarrassé, sans fantaisie et empêtré dans ses inhibitions : la scène où il essaie de séduire Helen en lui parlant de Proust et en lui dressant une liste de lectures utiles est une des plus spirituelles, des plus fines de ce roman complexe et séduisant.

Pour donner une vue sinon complète, du moins approchée de la *Paix des profondeurs*, on devrait parler aussi des idées politiques de Huxley-Anthony. Elles sont tout d'abord plutôt révolutionnaires. O rien de trop : mais il semble que l'idée de tout changer amuse plus les intellectuels que l'idée de tout améliorer. Est-ce par romantisme ou parce qu'il est plus aisé

de fabriquer un système que d'aménager ce qui existe? Pour finir, cependant, Anthony, qui s'est rallié à une entreprise active de propagande pacifiste, condamne les procédés communistes et la violence en général. « *Comme s'il était possible d'employer des moyens injustes* (allusion à la liquidation des bourgeois) *et d'obtenir ainsi la paix et la justice! Les moyens déterminent les fins...* » Pour lui, le salut ne peut venir que de la conscience. On ne peut rien attendre d'une méthode qui modifie *d'abord* l'extérieur de l'homme. Les massacres et le planisme seraient vraiment des systèmes trop faciles pour améliorer le monde! Bien entendu, Huxley est tout aussi hostile au fascisme, à Mussolini et à Hitler. C'est un aristocrate libéral, capable de se lancer du reste dans des aventures humanitaires romanesques en obéissant à une impulsion de générosité d'origine puritaine atténuée par un scepticisme foncier. Tout cela est assez spécifiquement anglais et assez révélateur de l'opinion qui règne dans certains cercles intellectuels de Londres.

En somme, il y a vingt bonnes raisons pour lire ce livre, mais la meilleure est sans nul doute le vif plaisir qu'on ressent à passer une dizaine d'heures en compagnie d'un homme exceptionnellement brillant et spirituel, qui, en dépit de toutes ses théories sur l'individu, est une des plus fortes *personnalités* de la littérature d'aujourd'hui.

*
* *

Si nous avons raison de voir dans la marche finale d'Anthony Beavis vers l'amour absolu une velléité de l'auteur plutôt qu'une réalité profondément sentie par lui, le détachement ironique de la vie supérieure demeurant sa véritable attitude vitale, on peut dire que Charles Morgan représente, comparé à Huxley, le type humain le plus complètement opposé : le plus différent. Huxley est un nominaliste, un atomiste, qui ne croit vraiment qu'à l'expérience de l'instant; Morgan, un réaliste aux yeux de qui l'amour, la personne, la poésie, la vérité représentent non des symboles, des approximations d'usage commode, mais des vérités transcendantes. Morgan est un mystique qui vise à des extases faites de mou-

vements chrétiens et d'idéologie platonicienne. Il est dans la ligne de Walter Pater, le romancier-philosophe idéaliste, tout comme Huxley appartient au monde de Proust, de Wilde, de Joyce. Dans *Portrait dans un miroir*, Morgan a tenté d'évoquer la mystique de l'art ; dans *Fontaine*, la mystique de l'amour. Il a entrepris dans *Sparkenbroke* [1] de rassembler en un chant unique — un chant qui est un vaste roman — l'Art, l'Amour et la Mort.

« *Le génie réside dans le pouvoir de mourir. Dans l'amour ou la poésie — ce que vous préférez — mais mourir... La beauté transporte le spectateur hors du temps, dans l'essence de la beauté visible et lui donne cette illusion de l'immortalité au sein du désir que l'on nomme amour.* » Transcendant notre existence de mortels, il y a une vie spirituelle immense, la vraie Vie, qui existe au delà de notre naissance et de notre mort. La poésie nous y donne accès, l'amour nous y transporte. Et si nous n'avons pas la chance d'être élevés à ce niveau par nos élans, si l'extase, qui est la contemplation de cette beauté de l'au-delà, nous est refusée, alors nous pouvons compter sur la Mort pour nous rendre le suprême service de nous ouvrir les yeux. Telles sont les convictions du noble lord Sparkenbroke, poète anglais et héros du dernier roman de Charles Morgan. Ce grand seigneur a mené la vie dépravée d'un Byron et possède les délicatesses spirituelles d'un Shelley : du moins l'auteur nous le dit, car, à la vérité, son Sparkenbroke nous paraît aussi peu donjuanesque que possible et les aventures amoureuses multiples et retentissantes qu'il est censé avoir eues avant de pénétrer dans le roman de M. Morgan sont du nombre de ces vérités qu'il faut accepter sans les discuter. Quand il rencontre Mary, une ravissante jeune fille, Sparkenbroke — Piers — est au comble de la gloire. Toute l'Angleterre se préoccupe de ses gestes — voire de ses bizarreries. N'a-t-il pas fait graver des vers mystérieux sur le tombeau de ses aïeux ? Ne dit-on pas qu'il éprouve pour la mort une attirance mystique ? On le dit à bien juste titre, car, nous lecteurs, nous savons par M. Charles Morgan que Piers enfant, enfermé dans le caveau familial par un frère qui croyait lui

1. Stock. Traduction de Germaine Delamain.

faire une mauvaise plaisanterie, a ressenti dans l'obscurité funéraire des transports extatiques.

Ayant rencontré Mary, et l'ayant frappée d'admiration, Piers pense d'abord (pour être fidèle à son passé byronien) à profiter physiologiquement de l'aventure. Mais c'est là un dessein auquel, après quelques combats, il renonce sans trop de peine. C'est que Mary est devenue pour lui l'image terrestre de la beauté, l'incarnation du triptyque qui donne un sens à sa vie et à son œuvre : Art, Amour, Mort. Lorsque, palpitant d'attente et de passion, Piers aperçoit chez lui, à sa portée, en son pouvoir en somme, cette jeune fille idéale, qu'il désire si ardemment, il oublie soudain jusqu'à sa présence et comprend le sens profond de telle œuvre consacrée à la Sainte-Face, ou bien à Tristan qu'il est en train de composer. Nous entendons fort bien que, par ce trait, l'auteur veut sceller, comme il tentera de le faire dans bien d'autres scènes, l'alliance de l'Inspiration et de l'Amour. Mais nous avons du mal à ne pas éprouver tout ce qu'il y a d'excessivement littéraire dans un tel mouvement. Tel est l'obstacle auquel se heurte incessamment cette œuvre, illuminée par la plus pure spiritualité, remplie de réflexions profondes et parfois de méditations saisissantes. Pour admirer complètement *Sparkenbroke*, il faudrait avoir laissé tomber toutes les ironies humaines, il faudrait accueillir avec une obéissante ferveur les révélations qui tombent en pluie de ce roman étrange. Il faudrait le manier, le toucher un peu avec le respect qu'on accorde à une bible. C'est bien ce qu'a fait dans un article remarquable, publié par la *Revue des Études anglaises*, un critique très sûr, M. Bonnerot. Il relève les intentions de l'auteur, les correspondances qu'il convient de découvrir entre tel et tel passage avec une piété éclairée. Il a peut-être raison, il est possible que tout cela soit sublime, mais, comme disait Lemaître, dans d'autres circonstances, si ce n'était pas sublime?

Si ce n'était pas sublime, devrait-on avouer qu'il est des pages de *Sparkenbroke* assez mornes, que nous discernons de la préciosité froide dans ces dialogues didactiques bien poncés où l'amour décidément pur et chaste de Piers pour Mary dessine des arabesques mystico-philosophiques avec les thèmes de son inspiration poétique, ces grandes allégories de

la Sainte-Face, de Tristan ; devrait-on avouer qu'il se fabrique entre ces amants des découvertes littéraires ou métaphysiques dont l'explosion au sein de la nature ou dans les ruelles d'une petite cité italienne paraissent un peu surprenantes ; que ces récitations de poèmes mystiques faites sur un ton chargé de signification transcendentale donnent aux entretiens de Piers et de Mary des résonances d'école ou de prêche ? Qu'en somme, en tant qu'il est conçu comme l'ordonnateur d'une sublime démonstration, Piers ne nous convainc pas ; et que pour nous convaincre il devrait nous faire sentir *réellement* son génie.

A supposer que Charles Morgan ait fait fausse route en transformant certaines parties de son livre en une sorte de service divin, il resterait assez de pages pour nous prouver, comme l'avait fait la première partie de *Fontaine*, que nous sommes en présence d'un romancier de qualité, d'un esprit épuré par les aspirations spirituelles les plus nobles, et d'un poète authentique (bien qu'en l'espèce nous admirions plus la prose vraiment poétique du romancier que ses poèmes eux-mêmes). Outre les chapitres qui mettent en scène George, un docteur qui a épousé Mary et représente pour elle une paisible et chaude affection humaine, par opposition à Piers délégué au département des extases, on admire sans réserve les pages consacrées aux promenades dans Lucques. Après le mariage de Mary avec George, Piers a retrouvé, en effet, sa bien-aimée à Lucques et il vit auprès d'elle des heures d'amour indicibles. Dans la limite où il est le roman d'une femme qui hésite entre une affection rassurante et les tentations, les illusions d'un amour idéal et chaste, dans la mesure où il peint les luttes intérieures de cette femme tiraillée entre une volonté de pureté et le désir d'aimer complètement, *Sparkenbroke* est rempli de réelles beautés. Ce qui le gâte à nos yeux, ce sont les messages impératifs dont l'auteur a voulu le charger, c'est cette identification d'un personnage touchant, intelligent, mais parfois presque ridicule avec une suprême vérité. Mais comme cette vérité est d'ordre mystique et qu'il n'est pas donné à tout le monde de pénétrer dans ce domaine merveilleux, on est tout disposé à reconnaître, très humblement, la valeur essentiellement relative des objections qu'un esprit non-séraphique peut élever sur ce point.

*
* *

Erskine Caldwell, romancier américain, a pris en face de la vie, et comme pour en triompher, une attitude aussi nette que l'intellectuel Huxley ou le mystique Morgan : il transpose la réalité généralement atroce dont il est l'observateur passionné sur le plan de la farce tragique. Il tire des effets comiques et âpres, parfois brutaux, de l'existence misérable des paysans de Géorgie parmi lesquels il a vécu — et le sens poétique dont il est naturellement doué donne à ces transcriptions burlesques une indéniable grandeur.

La Route au Tabac [1], dont la traduction a paru cette année, a été publiée aux U. S. en 1932. Le roman évoque un groupe de paysans réduits à une misère extrême, par suite de la crise du coton. Le plus souvent ils ne se nourrissent que de bouillons d'herbes et la vue d'un simple sac de navets les plonge dans une admiration extasiée. C'est sur ce sentiment qu'est étayée la scène stupéfiante par où débute précisément *la Route au Tabac*. Lov a fait à pied de nombreux milles pour acheter un sac de navets au rabais. Passant devant la maison des Jeeter, ses beaux-parents — une masure en planches plantée au milieu de la campagne, si branlante que chaque fois que les enfants lancent une balle contre ses parois elle tremble et vacille — Lov s'arrête, à l'entrée de la cour, pour adresser aux Jeeter de véhémentes protestations. Pearl, leur fille, sa femme, qui n'a que treize ans (!), se refuse à accomplir ses devoirs conjugaux ! Il tient à le dire, mais il ne tient pas à pénétrer dans cette cour où parents et enfants Jeeter se tiennent immobiles, écoutant vaguement la complainte de Lov, les yeux exorbités, rendus muets de stupeur et de désir par le spectacle de ce merveilleux sac de navets qui rend plus sensibles leurs souffrances d'affamés. Ellie May, une des filles de Jeeter, est assise sur le sable. Elle a un visage déshonoré par un bec de lièvre, mais un corps appétissant. Tout doucement, sans se lever, en râclant le sol, elle s'approche de Lov, toujours gémissant. Lov, troublé par elle, lui jette des regards de coin. C'est une impayable scène de séduction. Devant sa famille toujours immobile, Ellie May

1. Gallimard. La traduction, excellente, est de M. E. Coindreau.

enlace Lov... et bientôt tous les Jeeter peuvent se lancer sur les navets qu'ils vont dévorer crus, en se dispersant dans les buissons. Farce si l'on veut, mais qui a une résonance tragique. On dirait du théâtre de foire, repensé par Faulkner. Le reste du roman est à l'avenant. Une « évangéliste » presque quinquagénaire s'éprend du fils Jeeter, qui n'est encore qu'un gamin — ou presque. Normalement, l'évangéliste, elle aussi, meurt de faim, mais son premier mari lui a laissé huit cents dollars qu'elle consacre intégralement à l'achat d'une auto pour séduire le fils Jeeter. Avec cette merveilleuse voiture, toute la famille va faire une excursion à la ville voisine. Une nuit passée à l'auberge est prétexte à quiproquos de vaudeville. Deux jours plus tard, il ne reste plus rien de la voiture, qui a provoqué d'innombrables accidents et écrasé, entre autres personnes, la grand'mère Jeeter, une vieille dont personne ne se soucie. En face du cadavre, les Jeeter, que leur misère a réduits à un parfait état d'insensibilité, n'interrompent même pas une discussion commencée... Quelques jours après, un incendie détruit la maison du vieux Jeeter, qui s'effondre sur ses habitants. Le plus surprenant, c'est qu'au milieu de farces dignes du cinéma (du meilleur cinéma), ces Jeeter sont restés à chaque minute des personnages de drame. Le désespoir du vieux paysan qui, le printemps venu, souffre de ne pas pouvoir, faute d'argent, de chevaux, d'engrais, cultiver les champs abandonnés qui entourent sa maison, est — parmi d'autres — un sentiment très authentique, décrit avec une vérité poignante.

Le Petit Arpent du Bon Dieu [1], que Caldwell a écrit après la *Route au tabac*, mais qui avait été traduit en français l'an dernier, est d'une qualité supérieure encore, et, dans son genre, un véritable chef-d'œuvre. Un fermier, Ty Ty, s'acharne depuis quinze ans à creuser des trous immenses au milieu de ses champs, dans l'espoir de trouver de l'or. Il n'a jamais découvert la moindre pépite, mais ces échecs ne le rebutent pas. Il est habité par une sorte de folie. Peu lui importe que son domaine ne puisse plus être cultivé (il ne comble jamais les fosses qu'il creuse), peu lui importe la misère qui le guette, il est toujours convaincu que la découverte prestigieuse est pour demain ; il est sûr de devenir riche. Il en est si parfaite-

1. Gallimard.

ment convaincu qu'ayant consacré au Bon Dieu un arpent dont il s'est engagé à donner les fruits à l'église, il déplace sans cesse cet arpent sacré, dans la crainte que le Bon Dieu ne bénéficie de ses prochaines découvertes minières.

Ty Ty a des filles d'une beauté admirable et une belle-fille, Griselda, d'une beauté plus surprenante encore. Fils et gendres convoitent toutes ces femmes également et se livrent, pour les « prendre », à des combats furieux. Le comique puissant des personnages de Caldwell tient surtout à leur inconscience. Pluto, un soupirant de Darling Jill, une des filles de Ty Ty, se plaignant à celui-ci du dévergondage de sa bien-aimée :

— J'ai entendu dire qu'elle aime à aguicher les hommes et qu'elle a rigolé avec des tas, dit-il.

— Comment, on dit des choses sur ma fille, Pluto ?

— Dame, sur Darling Jill.

— Et qu'est-ce qu'on raconte, Pluto ?

— Pas grand chose, sauf qu'elle aime à aguicher les hommes et qu'elle a rigolé avec des tas.

— J'suis bien content d'apprendre ça. Darling Jill est le bébé de la famille et ça prouve qu'elle s'est enfin dégourdie. Sûr que je suis content de savoir ça.

Et lorsque le même Ty Ty, s'étant mis en tête de s'emparer d'un albinos, parce que les albinos savent trouver l'or, entend sa fille lui recommander de se méfier des nègres qui pourraient chercher eux aussi à « corder » ce merveilleux devin : « Tais-toi donc, dit-il furieux. Tu sais très bien que je ne crois pas à ces histoires de superstition et de magie. Nous nous lançons dans cette affaire scientifiquement, sans manigance de sorcellerie. Pour trouver un filon, faut être un homme de science... Je mène cette affaire scientifiquement dès le début. »

Ainsi la folie de l'or alterne en ses manifestations avec la folie amoureuse — et tout finit, comme il convient, dans un effroyable drame. Mais ce n'est pas sans que nous ayons traversé une série de scènes extraordinaires, que Caldwell décrit avec une impassibilité de rêveur éveillé. Aucune grivoiserie d'ailleurs dans ce récit souvent fort audacieux. L'instinct seul y est maître et Ty-Ty et ses fils ont une simplicité, une spontanéité de primitifs qui ne manque pas de grandeur.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE PARIS ET D'AILLEURS

Au soleil de novembre. — La prolongation de l'Exposition en 1938, c'est une de ces chimères baroques et en réalité stupides qui n'eussent point pris corps dans un temps où les choses avaient leur durée normale et régie, un temps où, dans la masse, les hommes demeuraient encore conscients de ce qui est possible et nécessaire. Mais personne ne commande et ne dirige plus. Un rassemblement inconsistant, ayant même estomac et mille têtes sans yeux, pèse sur tout un pays et le fait rouler à l'abîme.

Les Expositions — cités incohérentes et éphémères, n'attirent que par leur inconnu et leur jeunesse. Le plâtre des improvisations ne supporte point qu'on y vienne faire des raccords pour donner l'apparence de la stabilité à ce qui ne saurait être considéré comme utile ou raisonnable que sans durée.

En plein Paris, devant le Ministère des Affaires étrangères ou sur le seuil de la place de la Concorde, sur l'esplanade des Invalides, le Champ-de-Mars, dans l'enceinte du nouveau Trocadéro, sur le Cours-la-Reine, le pont Alexandre-III, comment imaginer, en l'état actuel des constructions, le passage d'un hiver et la naissance douloureuse et bouleversée d'un nouveau printemps?

Il faut être aveugle pour accorder — quoi? — une survie indigente, rachitique, mutilée, cacochyme à ce grand corps hybride.

Les 500 millions — il en faudra 800 — éventuellement désirés pour rendre possible cet outrage à la raison pourraient être employés à d'autres fins pour embellir et surtout assainir la capitale, la doter de logements ouvriers confortables en grand nombre, détruire en partie la *Zone* infâme.

Le duc de Windsor, qui rêve, sans doute confusément, de devenir une sorte de roi-errant du socialisme, disait à un déjeuner, la veille de ce départ pour l'Amérique, et qui fut contremandé, que le spectacle auquel l'avait fait assister le président du Conseil municipal de Paris, en le promenant dans cette *Zone*, dépassait en horreur ce qu'il avait pu voir dans aucune capitale.

Ce jugement, si peu agréable qu'il soit pour nous, est malheureusement empreint de vérité. Donc, dépensons de 600 à 800 millions — si on les trouve ! — mais non pour replâtrer le cadavre de l'Exposition, qui sera devenue la proie du plus bas commerce, mais pour édifier des cités avec des arbres et des logis heureux, destinés aux ouvriers.

Que gagnerait le commerce à ce prolongement — cette *reconduction* (ainsi a-t-on choisi le terme) — d'une foire, à laquelle ni l'étranger, ni la province ne sauraient éprouver le désir de retourner ?

*
* *

Mais l'inauguration de la salle de spectacle souterraine du Trocadéro devrait permettre une *saison* musicale qui ne manquerait point d'attirer des auditeurs — en préparant, cette fois, les programmes à l'avance.

De nouvelles sélections pourraient être aménagées dans les palais de l'avenue Wilson, en art ancien, comme en art du XIXe ou du XXe siècle, et dans les innombrables galeries du Trocadéro. Mais que l'on ne *rafistole* pas ce qui n'était pas destiné à durer. L'île des Cygnes, peut-être, et quelques alentours, pour des réalisations matérielles de la puissance de production de nos colonies. Et voilà tout.

Les feux d'artifices, les jets d'eaux sur la Seine fonctionneraient pendant la période des représentations musicales ou dramatiques et les expositions d'œuvres d'art. On doit ramener

à Paris, — non plus une clientèle ayant dépensé à l'Exposition 37 tout ce qu'elle pouvait lui accorder d'intérêt et d'argent, mais, dorénavant, ces voyageurs, encore un peu fortunés, que l'on trouvait, ce dernier printemps, aux festivals de Florence, aux Tintoret de Venise, aux Franz Hals de Harlem, aux Giotto, aux expositions de la chasse, à Berlin. Il existe pour la musique le théâtre et les arts plastiques (les Beaux Arts), comme pour les manifestations hippiques, automobiles ou aériennes, les sports nautiques et ceux d'hiver, une clientèle cosmopolite, ambulante, toujours grandissante et plus curieuse et plus instruite souvent qu'elle ne l'affiche : la seule qui dépense dans les hôtels et les restaurants et fasse vivre, en résumé, tous les commerces, petits et grands.

Paris se suffit, d'ailleurs, beaucoup plus à lui-même que ne le pense la majeure partie de ceux qui prétendent *organiser* l'attrait d'une capitale où ils ne sont que rarement nés, où ils n'existent qu'*administrativement*.

J'entendais dernièrement une dame charmante, une amie raisonnable et qui embellit une réunion, avouer ingénument qu'elle avait été pour la première fois de sa vie, et pour un concert, à la Sainte-Chapelle — et s'en émerveillait.

Que de découvertes à faire encore, ailleurs que dans une exposition, non seulement pour les étrangers, mais pour les Parisiens ! Quelques centaines de milliers de francs supplémentaires de subvention à M. Rouché, pour l'Opéra, donneraient de meilleurs résultats financiers et nationaux que la prolongation de pavillons exécutés sommairement et dont l'architecture (je parle de ceux des sections françaises) est presque toujours férocement misérable.

Quelques autres millions mis à la disposition de M. Verne pour le Louvre ; de M. Edouard Bourdet pour la Comédie-Française ; pour l'Odéon, même, l'une des plus magnifiques salles de Paris ; certains éclairages à renouveler et perfectionner sur les places ; des manifestations sportives de tout ordre, nous assureraient un prestige moral autrement grand, et d'un rendement plus profitable, que le maquillage d'une morte.

*
* *

Tant de centaines de millions ne pourraient-elles également s'en aller vivifier la province? Ne serait-ce pas une affectueuse manière de la remercier de la collaboration prêtée à l'Exposition et des visiteurs qu'elle y envoya? Ce serait contraindre aussi, non seulement les étrangers, mais les Parisiens à la mieux connaître. Que de cathédrales, de châteaux à éclairer extérieurement, mais à mieux montrer aussi à l'intérieur. Que de musées, de Valenciennes à Montpellier, de Montauban à Lyon, d'Aix à Rouen, de Tours à Grenoble! Bordeaux ne possède-t-il pas un des plus ravissants théâtres d'Europe, dû à l'architecte Louis?

Toujours ramener la France au seul Paris, n'est-ce pas appauvrir la France?

Évidemment, c'est aller au plus facile, au plus simple, momentanément, que de vouloir assurer la « reconduction » de l'Exposition, mais c'est exactement ce qu'il ne fallait pas faire.

Les Français se renouvellent et évoluent indéfiniment. N'est-ce point trahir leur rôle et leur destinée que d'étayer et badigeonner ce qui était en soi-même déjà trop vaste, inachevable, encombrant, miraculeux, mais raté?

*
* *

Francis de Croisset. — La nuit est installée depuis deux heures, déjà — il est plus de sept heures — dans la chambre à coucher du malade que l'on dut transporter vers midi à l'hôpital américain, pour une tentative dernière et vaine, hélas!

Sans couvertures, le matelas et le traversin, tendus d'un drap, attendent maintenant un mort. Une main entr'ouvrant une porte près du lit a posé au centre d'un guéridon une bouteille ressemblant à celle qui contient l'eau Périer, et une voix de femme a murmuré : — « L'eau bénite ».

Les servantes aux yeux rougis ont déjà préparé sur une table la chemise empesée, le col rigide et luisant, la cravate blanche qu'*il* portait pour aller dîner en ville ou à des soirées.

Je lève les yeux. Sur le mur, à la tête du lit bas, un navire peint à l'aquarelle, toutes voiles au vent, immobilisé au cœur d'une mer printanière. Le navire, symbole de l'évasion, de ces voyages exotiques auxquels ce Parisien avait brusquement consacré une si grande part de son existence, depuis la *Féerie Cinghalaise*, après un premier aller et retour à Ceylan.

Un grand navire comme nacré, dans une atmosphère de *mattinata* de romance — et, tout près, un petit crucifix noir, auquel s'enroule un lourd chapelet.

Le navire suggère des rêves, dans la grâce factice et enchanteresse que certains aquarellistes offrent à l'imagination des citadins, au-dessus de cette couche déserte depuis quelques heures seulement et sur laquelle on va venir étendre ce qui reste encore d'un vivant pour un nombre d'heures comptées après la mort.

...*Avant-guerre*, il semblait aspirer, dans une réunion mondaine, un air qui lui était salubre. Ainsi, au hasard, ma mémoire le saisit gravissant les degrés de l'hôtel de la marquise du Bourg de Bozas, rue Pierre-Charron, en compagnie du grand-duc Dimitri, vers 1913, je suppose, lorsque le jeune prince découvrait Paris, qui, d'ailleurs, le fêtait.

Ainsi, le col long, dans l'habit noir, nous avons tous fréquemment rencontré Francis de Croisset, nous avons dîné avec lui dans une société qu'il avait, dès son arrivée à Paris, considérée comme le centre où ses facultés, ses dispositions, ses penchants l'inclinaient, un centre où se développer, grandir, se plaire en plaisant.

Ce monde, où il s'était fait connaître, auquel il adressait son sourire juvénile et des corbeilles de fleurs, il s'en échappait pour courir vers celui du théâtre, qui lui était particulièrement cher, où il avait joué, avec une grâce, un instinct et un plaisir infinis, dès ses débuts, les chérubins, arrivant à Paris, frais et blond, les *Nuits de quinze ans* à la main.

Des « étoiles » lui furent bientôt favorables. Jeanne Granier joua *la Bonne Intention*, deux actes charmants, et Réjane *la Passerelle*. Il savait se traiter négligemment auprès d'elles, comme se faire considérer aussi par les autres avec l'importance qu'il entendait acquérir par les succès. Il excellait dans

le même temps à se faire pardonner l'habit et la cravate blanche, le col haut, l'élégance d'une fleur à la boutonnière par les « chers maîtres » du théâtre contemporain, qui, eux, se flattaient de porter, avec M. de Porto-Riche, un « vêtement de travail » — l'uniforme : un veston boutonné sous le menton et de coupe spéciale.

S'il paraissait à quelque soirée, assez tard, la finesse d'un sourire, dans lequel toute gentillesse, peut-être passagère, n'était jamais feinte, laissait entendre qu'il sortait de la loge d'une comédienne. De même, s'il arrivait au moment de passer à table, s'excusant, à quelque dîner de nombreux couverts, on ne sait quoi évoquait les *Variétés* ou les *Capucines* aux narines d'une duchesse, qui lui demandait l'âge de mademoiselle Jeanne Granier. Pareille question ne recevait de lui, d'ailleurs avec toute la prestesse de l'esprit et de l'esprit parisien, qu'un mot qui ne décevait point celle qui avait questionné — et qui eût fait sourire de plaisir celle qui venait d'être évoquée.

Après des fiançailles, un mariage d'amour, apparemment destiné à surprendre, puisqu'il animait plusieurs mondes éloignés, il ne cessa point de vivre avec les apparences de liberté d'un célibataire. Celle qui avait tenu à cette union montrait la sagesse de se trouver la première à l'y encourager et s'efforçait, avec un tact incomparable, que rien ne fût changé à l'existence brillante et alternée, côté cour et côté jardin, monde et théâtre, qu'il aimait.

On ne savait s'il dînait chez sa femme lorsqu'on l'y rencontrait ou si madame de Croisset ne s'était pas invitée à l'improviste. La photographie d'une de ses interprètes traînait sur un divan du cabinet de travail et, sur le bureau, celle de madame de Chevigné, sa belle-mère.

Cette jeunesse, qui se jouait des difficultés, qui se lançait à leur approche, narguant la houle et les lames de fond, qui carguait un instant toutes voiles pour laisser passer un grain, lors des répétitions ou des lendemains de premières, le rendait sympathique à ceux qui avaient percé ce qu'il dissimulait ou ne prenait point la peine d'extérioriser d'affectueux et de spontané.

Ses amis louaient sa gentillesse, sa complaisance, ses intentions aimables, s'informaient de sa santé, le recherchaient. Il animait une réunion de ses réparties, bien qu'il parût fréquemment absent et qu'un rictus, soudain, causé par quelque douleur, vînt effacer l'insouciance, le plaisir de vivre, tirer les muscles sous l'épiderme du visage. Il avait l'air de ne plus figurer au nombre des hôtes. Il lui fallait téléphoner. Bientôt, c'est lui que l'on faisait appeler à l'appareil. Il semblait qu'il fût déjà parti. Il revenait. On ne savait plus s'il était encore réellement là.

Toute comédie dont il pouvait être acteur ou spectateur attirait cet auteur dramatique, et il « se donnait le spectacle » à tout propos, innocemment ou cruellement, mais, tout de même, pour le plaisir.

Il vivait, souriant et précis, indifférent et préoccupé, comme à ses débuts. Il rêvait d'être où il n'était pas. Il écoutait avec intérêt les conversations sur des maisons de campagne où il n'aurait pu vivre. Il interrogeait sur des villes d'eaux. On apprenait qu'il s'y était rendu, mais avait interrompu la cure au bout de trois jours, en criant qu'on l'y faisait mourir. Il prêtait une oreille inquiète s'il entendait parler d'une maladie et s'intéressait à tous les remèdes vantés. Il cherchait un crayon, demandait un papier, prenait une note. Faisait-il acheter le médicament? Deux jours plus tard, il n'avait échappé que par miracle à un empoisonnement qu'il imputait, disait-il, aux conseils que vous lui aviez donnés. Il était de ces faux malades imaginaires — qui prouvent toujours qu'ils ne l'étaient point — en quittant ce monde les premiers.

Il semblait bien que ce grand travailleur ne pût pleinement se plaire, en réalité, nulle part. On l'attendait à Grasse, à la *Villa Croisset*. Il était arrivé, enfin. Le lendemain, en le demandant au téléphone, on apprenait qu'il venait d'en partir.

Cette existence réussie et brillante, qui semblait passer des salons aux palaces, où sa préoccupation était de trouver une chambre au soleil et de l'eau de Vichy, dissimulait une grande mélancolie et qui perçait. Parfois, un mot amer surprenait dans cette amabilité qui faisait illusion et que tra-

versait un sourire fugitif et douloureux. On était tenté d'évoquer un assemblage des plus riants échantillons de satin, dont on eût fait une sorte de mosaïque sur fond de bure. La bure venait de paraître. L'anxiété se montrait-elle à lui? S'était-il allé jeter entre ses bras? Il était parti...

Le souvenir de quelques ripostes en flèche restait, mais qui savait s'il était réellement venu ou si l'esprit ne confondait pas avec quelque visite antérieure?

...Et voilà que, près d'une amie tendrement chérie depuis longtemps — sa femme en pleurs — qui évoque, dans les larmes, la tendresse de Francis de Croisset pour Philippe, son fils, puis remonte vers les joies du passé, auxquelles la mort, déjà, prête ses verres grossissants et ses micas couleur de soleil, devant la lentille du projecteur que notre mémoire tient en réserve pour les disparus, — je songe à ce « vivant » qui m'a si fréquemment donné la sensation d'une absence continue, d'un désir toujours si palpable d'être ailleurs qu'il en annulait la présence. Peut-être avait-il profondément faim et soif du tendre et tiède pain et du vin abondant qui créent le corps de l'Amitié, ce séduisant fantôme d'une présence, qui, ce soir même encore, pour la dernière fois nous fait faux-bond, sur le lit dégarni, au drap blanc tiré, qui attend un mort — qui n'est pas encore là.

Et j'imagine celui qui meurt sans avoir quitté la silhouette de la jeunesse, — je l'imagine à l'hôpital américain de Neuilly, où on l'avait transporté ce matin, s'escamotant dans la mort même. Je le vois, à travers ce Paris, qu'il a tant aimé, faisant, encore une fois, l'école buissonnière, avant de venir prendre, par convenance, ou condescendance, mais pour quelques heures seulement, dans la chemise du soir, le col roide, la cravate blanche, la place d'un mort.

Votre beau navire à l'aquarelle appareille au-dessus de ce lit sur lequel on va vous étendre. Et vous allez repartir, pour le Laos ou Ceylan, rejoindre ces divinités dont l'image se retrouve dans votre appartement... J'aime ce refus d'obéissance, une fois de plus. Maeterlinck, cet autre Belge, nous a dit dans *l'Oiseau Bleu* qu'*il n'y a pas de morts*... Les seuls qui existent peut-être, pour les auteurs dramatiques et les roman-

ciers, se rencontrent parmi les vivants, et ils furent morts, ceux-là, dès la naissance, et le resteront — qui ne le voit? — durant toute leur vie.

*
* *

L'Exposition Van Gogh. — Il faut bien le dire, les traditionalistes et ce que nous appellerons *les gens de goût* — et une société équilibrée et harmonieuse réclame, certes, les uns et les autres — ne sont pas satisfaits.

Mais les tentatives nouvelles ne recueillent jamais l'ensemble des suffrages à un premier essai, qui ne saurait être tout à fait au point.

Ces dispositions nouvelles, qui accompagnent l'Exposition Van Gogh, choquent tant de gens que l'on pourrait bien leur accorder la majorité, s'il n'était un public qui ne parle pas, mais avec lequel on doit compter.

Pour *expliquer* l'Exposition Van Gogh, on jugea nécessaire de rassembler autour de cette première expérience les divers éléments susceptibles d'ajouter à l'instruction, souvent bien superficielle, des visiteurs. Il s'en est suivi qu'avant d'atteindre aux salles réservées à Van Gogh, dans l'aile gauche du Palais des Beaux-Arts, le public devait déambuler à travers un vaste rez-de-chaussée où se trouvaient rassemblés, dans la hâte causée par de stupéfiants retards, et ajoutons assez misérablement, tous les éléments susceptibles de faire prévoir les étapes, les évolutions des musées de demain.

Désormais, l'*éducation* des visiteurs se trouvant non point réalisée, mais orientée, la prochaine exposition, à laquelle seront appliquées, pour un autre artiste, les méthodes réalisées pour Van Gogh — les cadres blancs et sans reliefs exceptés, souhaitons-le! — ne nécessitera plus ces rassemblements de vitrines, de spécimens d'encadrements, de mannequins, de maquettes, d'inscriptions et de photographies, plutôt destinées à des services d'anthropométrie ou d'instruction, et sans rapport avec les Beaux-Arts.

Le Français, disons l'Européen, qui prend plaisir à fréquenter les musées depuis la jeunesse, n'a point de rapport avec le paysan de l'Ukraine. Les méthodes instaurées par

Moscou sont peut-être parfaites pour instruire un peuple qui ne savait proprement rien.

Mais *l'Art pour tous*, uniformément, est une utopie de politicien d'estaminet. La nature a mille manières d'être à jamais la première, la plus féconde, la plus renouvelée, comme la plus constante des artistes. Pourtant, apprendrait-on toute la poésie de la nature et ferait-on s'émerveiller la plupart des paysans de l'incomparable mystère que nous offre une fleur? L'Art est la fleur de l'Humanité, comme la fleur et l'intelligence humaine sont l'Art du Créateur. Pour puiser aux félicités que l'Art recèle, il faut quelque orientation première, mais, surtout, l'instinct, qui a des intuitions, des réactions imprévues, inépuisables.

Donc, point trop d'inscriptions. Ne *préparons pas* avec exagération. Laissons l'individu à ses impressions personnelles. Puis, la visite terminée, qu'il s'en aille de lui-même, avec plus ou moins de désirs, vers quelques petites salles dans lesquelles une documentation se trouvera rassemblée à l'écart, lui permettant de faire plus ample connaissance avec le génie de l'artiste, le temps qui le précéda et celui auquel il donna sa plus riche production, de le découvrir, en un mot, dans ce qu'une exposition n'avait point pour habitude d'offrir : son intimité, les influences qui l'ont encouragé, les maux mêmes qu'il endura, ses premiers maîtres, ses déceptions, ses évolutions.

Cette intrusion psychologique et physiologique terminée, le visiteur, invinciblement, retournera dans les salles où l'œuvre se trouve exposée. Sans doute, il y regardera d'un œil plus pénétrant, plus ému ou plus sévère les toiles rassemblées. Il devinera des fantômes errants, les réminiscences qui influencèrent l'artiste aux différentes périodes de son existence. Il comprendra mieux ce qu'il avait peut-être déjà soupçonné.

*
* *

J'ai entendu dire, à la sortie de cette exposition, par un homme d'un esprit fort distingué qui avait paru prendre le plus vif intérêt aux deux petites salles réservées à cette sorte d'introspection dans la vie de Van Gogh :

— Maintenant, je le connais !

C'est beaucoup que de *connaître* un peintre, autrement que par la richesse de sa palette, la grâce et la perfection du dessin ; mais jusqu'à ce jour il n'y avait qu'un petit nombre d'amateurs pour, allant au delà de l'œuvre, se préoccuper du milieu, de l'éducation, de la santé des créateurs.

Je ne sais si c'est de la bouche d'Edmond de Goncourt ou d'Alphonse Daudet qu'étant très jeune, un dimanche soir, à dîner, rue de Bellechasse, j'ai entendu, à propos de je ne sais plus qui, cette boutade :

— Il est bête comme un peintre !

M. de Goncourt aimait et connaissait beaucoup de peintres. Sans doute, Alphonse Daudet ou lui avaient-ils prononcé ces mots, parce qu'en effet, la plupart du temps, on ne sait rien des peintres — sauf d'un Delacroix, après que son *Journal* ou sa *Correspondance* ont été publiés. Un écrivain se peint toujours, au contraire, plus ou moins dans quelques pages d'un ouvrage, sinon dans son œuvre entière.

Les lettres de Van Gogh, lourdes de sagesse, de clairvoyance, de douleur dans la sourde tempête d'une sorte de folie ou de déraison toujours prête à se déchaîner, ces lettres contiennent des passages qui expliquent singulièrement l'œuvre étrange, puissante, inégale, influencée, mais prodigieuse de Van Gogh. A côté des emprunts faits à cette correspondance, et qui sont fixés aux murs, on nous montre, par un choix judicieux de photographies, des rapprochements de tableaux, ce qu'il dut à Delacroix, puis à Millet même, à Gauguin comme à Monet et à Hiéroshigé — et d'autres...

Mais quelle influence, à son tour, cet homme, qui ne trouvait pas 30 francs de certaines toiles, aujourd'hui assurées pour plus de 1 million par les marchands, a exercée sur les peintres contemporains, influence que va ranimer cette exposition !

Même lorsque certaines toiles ne plaisent point par leur procédé, il y faut voir, dans la transposition, cette puissance d'invention, cette déformation inoubliable qui donne, dans de plus hauts sommets, Michel-Ange et Wagner. Les rumeurs de la forêt, le feu ne sont-ils point traduits par ce dernier d'une manière sans rapports avec ce que feu ou forêt nous

feraient entendre. Cependant, le début du second acte de *Siegfried* nous semble exprimer tout ce qui peut surprendre et enchanter jamais au seuil d'une forêt, remplie de chants d'oiseaux et des souffles de l'air. Van Gogh exprime ainsi des *moments* de la Nature ou des éclairages d'individus, avec ces raccourcis, ces excès, ces violences, qui, souvent, ne charment point, sans doute, qui n'ont point l'ampleur, la continuité d'une très grande œuvre, qui semblent presque des accidents, mais que, désormais, nous retrouverons en nous à l'improviste, et qui viennent singulièrement renforcer et développer nos propres impressions.

*
* *

Le Pavillon Pontifical. — Tous ceux qui l'ont visité ressentirent l'influence (qui manquait presque partout ailleurs) d'une cohésion, d'une organisation, d'une force dont la puissance ne saurait s'évaluer. La grandeur qu'engendre une stupéfiante et merveilleuse durée, la force que représentent un désintéressement si absolu, un amour si constant, un dévouement sans restriction ne se sont retrouvées nulle part. Les pouvoirs temporels, les institutions humanitaires disparaissaient devant la représentation de quelques cellules de franciscains ou de carmélites, de chartreux ou de bénédictins. Toute fraîcheur est demeurée à ce fruit éternellement mûr et empourpré du christianisme. L'humilité comme la splendeur, l'activité comme la pureté, le don de soi comme la faculté de vaincre et de persuader, l'observance à un dogme et à une autorité se sont gardés et ne cessent de croître et s'affirmer.

Dans une salle, la muraille, occupée par une carte représentant les deux hémisphères, nous montre, dirigés vers les points opposés du monde, depuis Paris, mille petits fils reliant la capitale à quelque pacifique succursale d'œuvre de colonisation. Que de lieux, que d'escales, que de postes perdus sur les côtes les plus lointaines et au cœur des régions les plus désertes! Quelques robes blanches de religieux ou de sœurs nous sont évoquées, quelque habit noir ou brun, des chambres passées à la chaux, une croix, des tables rustiques, des lits, un réfectoire, où le pain vient, quan d même, toujours

dur ou frais, blond ou brun, où quelque image divine entr'ouvre les bras pour accueillir ceux qui souffrent.

Au seuil de temps si nouveaux, l'Église se montre là dans toute la parure que lui font, non seulement les siècles, la foi, l'intelligence, le courage d'hommes admirables qui l'ont environnée, durant une course ininterrompue, de la chaleur la plus rayonnante comme la plus cachée, mais d'un cortège aujourd'hui magnifiquement allègre et rajeuni.

Un progrès immense semble accompli jusque dans l'art même, qui lui sert si constamment d'intermédiaire, et qui connut plus d'un demi-siècle d'impersonnalité commercialisée, indigne d'elle et qu'elle a commencé de repousser avec énergie et discernement.

Une sorte d'immense plan en relief et qui s'éclaire montre, plus loin, les cent vingt chantiers de S. E. le Cardinal à travers la banlieue parisienne. Cette œuvre si considérable surprendra quelque jour par son abondance et sa variété; elle s'est développée en quelques années, à travers des difficultés que les prédécesseurs de monseigneur Verdier n'eussent point connues.

Chaque dimanche, placé au centre de cette sorte de basilique en forme de croix élevée à l'Exposition, l'autel servit à plusieurs messes. C'est encore une de ces candides et puissantes audaces, que l'Église seule peut se permettre, de se transporter entre le pavillon de l'Espagne rouge et quelque autre, d'y dresser son dieu vivant, d'y amasser des fidèles, d'y faire entendre ses chants, sa parole et d'y renouveler son mystère, pour sa plus grande gloire et dans sa plus humble et plus pénétrante sérénité.

La nef est environnée d'annexes et de couloirs remplis des photographies et des énumérations de ses œuvres d'enfants, de ses dispensaires, de ses organisations, de ses ramifications sans nombre, qui vont de l'hôpital à l'atelier, de la crèche à l'asile de vieillards, au milieu de ses cortèges florissants de *Jocistes*, toujours plus nombreux et plus enthousiastes.

Que de gens furent réconfortés par cette visite, qui prouve, sans brutalité, ni vaine ou ostentatoire forfanterie, que ce qui fut demeure, apaise et, en dernier appel, peut consoler chacun et servir tous!

*
* *

Les Comédiens Routiers. — Parmi les souvenirs de cette Exposition, qui fut prête trop tard pour que les Parisiens eussent le loisir de s'y acclimater — et si vaste ! — une petite salle de spectacle, aux fauteuils d'osier, peu remplie à la vérité, me restera dans la mémoire. On l'avait baptisée *Théâtre d'Essai*. Dans un hall, alentour, figuraient toutes sortes de maquettes de décors, de sections françaises et étrangères, qui eussent mérité d'être plus accessibles, car on y voyait, en tous pays, l'évolution incessante d'un art qui s'est entièrement renouvelé et n'est plus seulement laissé à des professionnels, comme les Rubé, Chaperon, Jambon, Jusseaume, de naguère, mais accessible à tous les peintres et décorateurs qui peuvent — de Derain à Braque, de José-Maria Sert à Christian Bérard — y donner libre cours à leur imagination.

Dans cette salle du *Théâtre d'Essai*, toutes sortes de représentations se succédèrent ; je ne saurais parler que de deux auxquelles il me fut donné d'assister et qui étaient présentées par une association dont, je l'avoue, j'ignorais l'existence, celle des *Comédiens Routiers*, que dirige M. Léon Chancerel.

Le premier soir, ces jeunes gens jouaient Molière et donnaient *le Mariage forcé*.

A peine les deux rideaux se furent-ils écartés et les personnages eurent-ils fait leur entrée en scène, que ni l'attention, ni le plaisir des spectateurs ne se ralentirent un instant. La fantaisie, comme la modestie du décor, fait pour s'adapter partout, l'étrangeté, la hardiesse, le saugrenu réaliste, comme le joyeux abracadabrant des costumes et des masques dont les comédiens étaient affublés, leur jeu aisé, rapide donnaient une saveur incomparable à la comédie de Molière. Il semblait qu'on lui eût rendu toute sa vie. Le cadre improvisé restituait l'atmosphère des tournées en Languedoc de la troupe fameuse, il semblait qu'on entendît passer le souffle de l'automne par-dessus les toitures fragiles. Évidemment, les comédiens de Molière ne portaient point de masque, mais je ne sais si l'auteur du *Mariage forcé* ne le regretterait point s'il lui était

donné d'assister à cette représentation du *Mariage*, après tant d'évolutions successives, qui nous ramènent, en somme, aux théâtres anciens, à leur simplicité, comme à leur enflure. La vivacité, la conviction des comédiens aux visages déformés, peut-être faudrait-il écrire *accusés*, dans le sens de leur caractère, rend sa nouveauté à ces satires d'une société, d'une race qui ne cesse de troquer ses anciens travers pour de nouveaux, qui n'ont, sans doute, de contemporain que le nom ou certaines apparences.

Point de programme, point de vedettes ! — une sorte d'anonymat, qui nous faisait précisément trouver à bien des spectacles étrangers venus en France une saveur que les habitants du pays ne goûtent peut-être pas si vivement, et dont nous nous délectons pleinement ici.

N'est-il pas, au fond, assez gênant, pour les spectateurs avertis, que la vie privée des principaux interprètes d'une œuvre dramatique ait trop copieusement alimenté la chronique ? Nous ne pouvons nous interdire certains rapprochements, évoquer inutilement des absents ou apercevoir dans la salle certains visages qui ne nous permettent plus de faire quelque fond sur la réalité des sentiments exprimés par l'héroïne. Nous savons son âge, toujours aggravé, le nombre de ses enfants, leurs pères, les amants affichés ou secrets. Il faut nous féliciter de pouvoir encore garder assez de raison ou de jugement pour connaître de l'ouvrage représenté.

Nous admirons la sagesse d'une comédienne d'un immense talent, Eleonora Duse, qui refusait toutes communications aux journaux, tout contact avec le public, en dehors des représentations.

Ces charmants *Comédiens Routiers*, tout remuants, tout intrépides, à longs nez, à nez camards, enluminés, moitié oiseaux, moitié fauves, qui font voir dans l'homme le rat ou la chouette, le chat ou le lion, évoquent Hokusaï et Rowlandson, ils jaillissent des fables de La Fontaine et des parades de la Foire, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Des artistes les ont certainement préparés pour la rampe et eux-mêmes sont infiniment doués pour la scène. C'est un délice. Tout y est esquissé, suggéré par le décor, le costume et le jeu.

Il faut que ces *Routiers* soient bientôt très connus, que l'on sache leur valeur, à Rouen comme à Bordeaux, à Nîmes comme à Strasbourg, et qu'on y puisse apprécier leur effort et leurs dons. Et qu'ils jouent n'importe où, avec leur impétuosité, leur jeunesse. Leur art est réel, nouveau et rattaché aux traditions de tous temps. Je ne les connais point, ni celui qui les mène, mais je voudrais assister souvent à des représentations semblables à celles du *Mariage forcé* ou de la *Coupe enchantée* et de ce *Gargantua et Picrochole* qui se jouaient à l'Exposition devant un public clairsemé, mais ravi.

*
* *

BRUXELLES. — Exposition des esquisses peintes de Rubens. — Ces deux cent cinquante petites toiles, si harmonieusement conçues et colorées dans les feux et les délices de l'inspiration, exécutées par le grand Flamand, de sa propre main — ce qui est rare dans l'ensemble de son œuvre décorative — nous montrent un génie de la peinture quasi universel. Mais nous y trouvons un goût infiniment plus délicat que celui que le décorateur illustre peut laisser paraître dans les œuvres définitives, auxquelles ont collaboré Van Dyck, Jordaens, Snyders, Paul de Vos, Jean Wildens et tant d'élèves restés anonymes. C'est une révélation qui méritait d'entreprendre le voyage de Bruxelles, avant que cette réunion au *Musée Royal* ne prît fin.

Nous avons admiré de longtemps, dans ses plus amples décorations, les étapes de l'existence d'un peintre prodigieux. Il fit d'Anvers, en son temps, une ville où l'Europe venait s'alimenter en chefs-d'œuvre, ces toiles ruisselantes de chairs débordantes, de fruits répandus et que traversaient tous les animaux de la création, plus ou moins mêlés tour à tour aux éphémérides romancées de quelques existences mythologiques, bibliques, divines ou princières.

Quel amateur ne se plairait à cette visite? Comment ne point se réjouir que le plus fécond des peintres eût ébauché et fixé sur de petites toiles ses plus diffuses imaginations avant de leur donner la construction et la saveur qu'il leur voulait prêter en les faisant agrandir dans ses ateliers. Mais nous cons-

tatons que la fraîcheur, la grâce, l'effet même se sont presque toujours atténués dans de trop larges décorations, pour lesquelles il se trouvait dans la nécessité de faire appel à la collaboration d'élèves, pour la plupart devenus fameux, il est vrai.

Cet ensemble d'esquisses réduites, présenté sur un fond d'étoffe claire, montre un Rubens qui fait davantage apprécier celui que l'on *connaît* « presque trop », à Munich comme à Paris, à Dresde comme à Londres.

Rubens s'est imposé aux générations par des nus éblouissants et solides, dans un luxe frénétique de satins et de velours ; de bruyants concerts de colorations lumineuses, dans des paradis trop divinement terrestres ou trop matériellement édéniques. Il mêle le peuple flamand à ses crucifixions comme à ses triomphes de Marie de Médicis et recommence dans tous ses portraits féminins, et parfois avec quel dédain du qu'en dira-t-on, ses propres femmes, Élisabeth Brandt ou Hélène Fourment. Il a tant aimé les pierreries, les trônes et les lions, Jupiter et Jésus, Vénus et la Vierge. Il prête à ceux-là des muscles si résistants, à celles-ci une carnation si éblouissante ; il les a si bien installés dans la nue, avec la collaboration d'un précurseur de Bellöir et de quelques Vénitiens du XVIe siècle, qu'on étouffe parfois devant cette humanité si bien nourrie, trop voluptueusement abandonnée dans ce que Baudelaire a traité de *fleuve d'oubli* et de *jardin de la paresse*.

Les petites toiles exposées à Bruxelles, venues du Prado ou d'Amérique, ces esquisses « poussées », ont une fraîcheur dans laquelle on retrouve l'enchantement que Watteau goûtait à copier Rubens et tout l'enseignement que Fragonard y va prendre.

Quel dommage, pensons-nous, pendant le cours de cette visite qui réserve une joie, un intérêt sans cesse renouvelés, quel dommage que, au temps où vivait Rubens, les princesses et les souverains aient désiré faire couvrir leurs murs de végétaux si abondamment venus des halles d'Anvers, de croupes si chevalines, de gorges qui feraient la fortune de tant de maisons de rendez-vous, de chevelures si opulentes, de joyaux si lourds, et d'animaux empruntés aux jardins zoologiques. L'évocation savoureuse qu'il en suggère sur ses petites

toiles ne leur eût-elle point suffi? Quel grand peintre de « tableaux » ce *décorateur* était!

Ces vains regrets, nous ne les formulerions pas si tant de toiles, commandées à la fois de tous les royaumes, ne nous avaient de longtemps démontré, à nous qui ne logeons point dans des palais — et qui, à tout prendre, ne ferions point recouvrir chaque salle de tant d'agitation figée, — que Rubens n'a point, quoiqu'il y paraisse, rempli toute sa destinée.

Travailler dans la hâte de tant de commandes exigées, dans des limites de temps restreintes par des princes impérieux et où de nos jours travailler en série pour les grands magasins c'est à peu près la même chose. Le trop riche, le démesuré, l'excès de faste sont ennemis de tout art véritable, et une fabrication trop abondante, nécessitant des concours trop nombreux, tombe fréquemment dans le vulgaire et le *métier*.

Ah! que nous préférons à la vie de Marie de Médicis, exécutée pour la galerie du Luxembourg, les amours de l'*Orlando Furioso* de la Villa Valmarana, près de Vicence, peintes à même le mur, par Tiepolo *tout seul*, et amoureux — et sans le tarif préparé que Rubens mettait sous les yeux de ceux qui lui faisaient quelque commande dont les prix variaient, selon que ces tableaux étaient « exécutés par lui seul ou ses élèves ou retouchés ensuite entièrement ou en partie »...

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

LE MARCHÉ FINANCIER

La physionomie du marché ne s'est guère modifiée. Du coté financier, on a appris avec satisfaction la rentrée de trois milliards d'or ; il règne cependant une légère tendance à la hausse de la livre sterling, tendance en corrélation avec les difficultés qui s'accumulent à New-York. Du coté boursier, on enregistre un découragement persistant que ne parviennent pas à dissiper quelques manifestations spasmodiques d'animation.

Naturellement, on ne manque pas d'arguments pour expliquer l'anémie du marché. Il n'est point besoin de s'ingénier à découvrir des nouvelles erronées. Il suffit de commenter les heurts de la politique extérieure, les manœuvres subtiles de la politique intérieure ou les manifestations de l'agitation sociale. Bien entendu, les professionnels de la Bourse ont abondamment commenté la suspension du service de la Dette extérieure brésilienne, ainsi que les caprices bien inattendus de la « Mexican Eagle » ; mais on a vite négligé ces événements, qui restaient vraiment trop limités dans l'espace. L'abaissement de 0,50 *p.* 100 *du taux d'escompte de la Banque n'avait, lui-même, guère produit d'effet. Il en a été de même du fléchissement du taux des reports, en liquidation du* 15 *novembre, un peu au-dessous de* 2 *p.* 100. *Retenons-en, cependant, que la détente du coût des capitaux à court terme est un indice satisfaisant, soit qu'on le considère comme un témoignage d'abondantes disponibilités, soit qu'on l'interprète comme soulignant une position de place nullement surchargée d'engagements.*

En fait, d'ailleurs, tous les observateurs s'accordent à constater qu'en ce mois de novembre la spéculation devait se tenir sur une sage réserve, non seulement parce qu'elle sentait ne pas devoir être soutenue par les capitaux de placement préoccupés de notre crise morale, mais aussi parce que la situation du marché de New-York demeure entourée de brumes.

La crise américaine, qui sévit depuis maintenant plusieurs mois, ne s'est annoncée par aucun des indices classiques. C'est pourquoi, sans doute, l'on n'a pas attaché à son origine une préoccupation bien grande, en la traitant de « crise mineure » ; mais elle est allée en s'aggravant de semaine en semaine, et, maintenant, l'on constate que les dégâts qu'elle a engendrés

sont très importants, aussi bien dans le domaine de l'activité industrielle américaine qu'à Wall-Street. On attendait, avec une certaine anxiété, de connaître l'attitude que prendrait, en cette circonstance, le président Roosevelt. Le récent discours qu'il a prononcé a plutôt causé une déception générale. Il est bien certain que la situation aux États-Unis est le résultat de la politique économique improvisée et chaotique du Président.

Une partie des capitaux qui refluent des États-Unis vers l'Europe pourraient trouver un refuge chez nous. Malheureusement, il est à craindre qu'ils ne s'y sentent pas suffisamment en sécurité pour le moment. Il n'y a donc guère lieu d'espérer un afflux analogue à celui qui s'était produit, il y a dix ans. Cependant, la dépréciation considérable de bon nombre de nos valeurs pourrait leur paraître ne pas manquer d'attrait. Mais il faudrait aussi que la cote des valeurs de la Bourse de Paris soit rajeunie et revivifiée par l'acclimatation de nouvelles valeurs, dont il serait bon que certaines fussent d'origine étrangère. Au moment où notre commerce extérieur reste déficitaire, nous assurer, par nos capitaux disponibles, des créances sur l'étranger ne serait point une mauvaise tactique. Il serait à souhaiter qu'on le comprît en haut lieu. La Bourse de Paris, parfaitement saine, redisons-le, ne demande qu'à travailler pour contribuer à ranimer la prospérité du pays.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

N. B. — Quelles sont les conséquences pour les obligataires des Grandes Compagnies de Chemins de fer français, de la constitution de la Société Nationale? Tout obligataire aurait intérêt à examiner la question, les cas étant différents suivant les réseaux, je me tiens à la disposition de mes lecteurs pour leur faire connaître le résultat de mes études et mes suggestions.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée à son Rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).